Mo Yan

Chien blanc et balançoire

NOUVELLES
SEUIL

MO YAN

CHIEN BLANC ET BALANÇOIRE

nouvelles

TRADUIT DU CHINOIS
PAR CHANTAL CHEN-ANDRO

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe*

Ce livre est édité par Anne Sastourné

Musique du peuple
Titre original : *Minjian yinyue* 民间音乐
Première publication : revue *Lianchi* 莲池, Chine, 1983.

Chien blanc et balançoire
Titre original : *Bai gou qiuqianjia* 白狗 秋千架
Première publication : revue *Zhongguo zuojia* 中国作家, Chine, 1985.

Trois chevaux
Titre original : *San pi ma* 三匹马
Première publication : revue *Benliu* 奔流, Chine, 1985.

Graine de brigand
Titre original : *Ye zhong* 野种
Première publication : sous le titre *Fuqin zai minfulian li* 父亲在民夫连,
revue *Huacheng* 花城, Chine, 1990.

Oreiller en bois de jujubier et moto
Titre original : *Zaomu dengzi motuoche* 枣木凳子摩托车
Première publication : revue *Zhong shan* 钟山, Chine, 2000.

La femme de Commandant
Titre original : *Siling de nüren* 司令的女人
Première publication : revue *Shouhuo* 收获, Chine, 2000.

Grande Bouche
Titre original : *Da zui* 大嘴
Première publication : revue *Shouhuo* 收获, Chine, 2004.

ISBN 978-2-02-114407-9

www.seuil.com

Sommaire

Page de titre

Copyright

Chien blanc et balançoire

Musique du peuple

Trois chevaux

Grande Bouche

Oreiller en bois de jujubier, moto

La femme de Commandant

Graine de brigand

Du même auteur

Chien blanc et balançoire

Au canton nord-est de Gaomi, il y a toujours eu des chiens blancs de tempérament docile, cependant les générations ont passé, il est devenu difficile de garder la race pure, si bien qu'à présent, dans tous les foyers, on ne trouve plus que des bâtards. Si d'aventure on en rencontre un, il aura toujours en quelque partie du corps des poils de couleur, preuve de son hybridation. Mais pour peu que l'étendue de ce marquage reste dans une faible proportion par rapport à l'ensemble et, de plus, qu'il soit situé dans un endroit peu voyant, les gens, par habitude, continuent de parler de « chien blanc », sans pousser davantage l'investigation ou chercher la petite bête.

Quand l'un de ces chiens, au pelage tout blanc, avec juste les pattes de devant noires, l'air abattu, s'est avancé depuis le pont de pierre délabré enjambant la rivière de notre village, j'étais sur les marches sous la pile du pont à m'asperger le visage d'eau claire. Nous étions à la fin du septième mois lunaire, le canton qui se trouve sur des basses terres était pris dans une chaleur suffocante ; quand je suis descendu du bus qui relie le chef-lieu de district au bourg, mes vêtements étaient déjà trempés de sueur, j'avais le cou et le visage couverts d'une poussière toute jaune. Après m'être rafraîchi, j'eus très envie de me déshabiller pour sauter nu comme un ver dans la rivière, c'est alors que je vis au loin quelqu'un s'avancer dans le chemin de terre brunâtre qui, entre les champs, menait au pont. J'abandonnai cette idée, me mis debout, pris un mouchoir dans le paquet que m'avait offert ma fiancée et m'essuyai le cou et le visage. Il était plus de midi, le soleil commençait tout juste à décliner, un vent de sud-est modéré soufflait par à-coups, sa fraîcheur était

agréable. Il agitait doucement les pointes des tiges de sorgho, les faisait bruire, redressant les poils d'un chien blanc, lequel grossissait à vue d'œil au fur et à mesure qu'il avançait, agitant sa queue. Quand la bête fut plus près, je remarquai ses deux pattes noires.

Elle s'arrêta près du pont, se retourna pour regarder le chemin de terre, puis releva le museau et me fixa, les yeux troubles. Ce regard vague et morne, plein de sous-entendus sibyllins, éveilla au plus profond de moi des sensations confuses.

Lorsque je suis parti poursuivre mes études, mes parents, quant à eux, avaient déménagé pour habiter avec mon frère aîné dans une autre province ; n'ayant plus de famille au village, je n'y étais plus revenu, dix ans avaient passé comme l'éclair. Dix ans, c'est une période courte et longue à la fois. Avant les vacances d'été, mon père était venu me voir à l'institut où j'enseignais, il m'avait donné des nouvelles du pays et cela avait éveillé en moi une sourde nostalgie. Il attendait que je rentre au village voir un peu de quoi il retournait, je lui avais répondu que j'avais trop à faire et ne pouvais me libérer. Il avait manifesté son désaccord par des mouvements de tête. Après son départ, je m'étais senti un peu troublé et avais fini par prendre la décision de larguer les amarres et de rentrer.

Le chien blanc tourna de nouveau la tête vers le chemin de terre brunâtre, puis il dirigea une fois de plus ses yeux vers moi. Son regard était toujours aussi trouble. Comme je regardais ses pattes noires, sur le point de me rappeler avec étonnement quelque chose, il rentra sa langue écarlate et lança deux abois à mon intention. Après quoi il s'accroupit sur la pile en pierre en tête du pont, leva une de ses pattes de derrière et pissa par habitude. Ceci fait, contre toute attente il descendit par où j'étais passé, se déplaçant lentement, avant de s'arrêter près de moi, la queue entre les pattes. Il allongea la langue et lapa l'eau à plusieurs reprises.

Il semblait attendre quelqu'un, avec l'air oisif de celui qui ne boit pas pour étancher sa soif. L'eau reflétait cette expression d'indifférence qui marquait sa face. Les poissons au fond de la rivière ne cessaient de passer sur son reflet. Pas plus que le chien ils n'avaient peur de moi. L'odeur fétide qui montait d'eux, tout comme celle du chien, s'imposait très nettement et me vint à l'esprit la méchante idée de l'envoyer d'un coup de pied dans l'eau pour y attraper les poissons. Puis je me dis que je devais montrer un peu de charité envers la gent canine, c'est alors que le chien entortilla sa queue, releva le museau, me lança un regard impassible et remonta à pas lents vers le pont. Je le vis, les poils du col hérissés, courir, tout

agité, vers le chemin par lequel il était venu. De chaque côté s'étalaient de grandes étendues de sorgho aux épis d'un vert glauque, le ciel bleu semblait tout petit, où flottaient des nuages d'un blanc pur, il recouvrait pourtant la suite ininterrompue des champs. Je grimpai sur la route, attrapai mon sac de voyage, pressé de traverser, il y avait encore six kilomètres à parcourir pour atteindre le village, je n'avais prévenu personne, le mieux était d'arriver au plus tôt pour faciliter mon hébergement. Alors que je me disais cela, je vis le chien blanc se frayer un passage à travers les champs, il précédait quelqu'un portant sur son dos un fardeau de feuilles de sorgho.

J'ai traîné plus de vingt ans au village et je sais, bien sûr, que ces feuilles sont le meilleur fourrage pour le bétail, je sais aussi que les couper, une fois les grains mis à sécher, n'a guère d'incidence sur le rendement de la plante. À voir de loin ce ballot de feuilles avancer en trébuchant, j'avais le cœur lourd. Je savais ce que représentait le fait d'entrer en pleine canicule dans les champs touffus de sorgho pour y couper des feuilles, d'avoir le corps en sueur et la poitrine oppressée, et, pire que tout, de sentir sur la peau dégoulinant de sueur le frottement du fin duvet des feuilles. Je poussai un soupir de soulagement à ma propre adresse. Je distinguai peu à peu la personne qui avançait, courbée sous son fardeau. Veste bleue, pantalon noir, les pieds noirs de crasse dans des chaussures en caoutchouc jaunes ; sans ces cheveux lâchés, je n'aurais pas trop pu deviner qu'il s'agissait d'une femme, bien qu'elle fût sortie du champ non loin de moi. Sa tête était parallèle au sol, son cou s'étirait en avant. Était-ce pour soulager la douleur ? Elle avait une main sur le dessous du bâton qu'elle portait à l'épaule, l'autre main passée autour du cou empoignait le dessus. La lumière du soleil éclairait les gouttes de sueur qui brillaient sur sa gorge et sur son cuir chevelu. Les feuilles étaient d'un vert clair très frais. Elle se déplaçait pas à pas, elle finit par monter sur le pont. Le tablier avait pratiquement la largeur de son ballot de feuilles, je reculai jusqu'à l'extrémité et m'arrêtai près de la pierre où le chien avait laissé sa marque. Je les regardai traverser, le chien et elle.

J'eus soudain le sentiment qu'entre eux deux existait un fil invisible, le chien avançait d'une démarche saccadée, si bien que le fil était tendu ou relâché tour à tour. Arrivé devant moi, il me lança de nouveau un coup d'œil, dans son regard vague de chien, les sous-entendus sibyllins, en un instant, furent tout ce qu'il y a de plus explicite, ses deux pattes noires déchirèrent subitement le voile de brume qui

enveloppait mon esprit, je pensai aussitôt à elle. La tête inclinée très bas, elle passa à côté de moi ; sa respiration haletante et l'odeur aigrelette, agressive, de sa transpiration s'ancrèrent à jamais dans mes perceptions. Elle lâcha d'un coup son lourd fardeau, s'étira lentement. L'énorme ballot de feuilles était derrière elle, arrivant presque à hauteur de poitrine. Je vis qu'il était nettement enfoncé là où les feuilles avaient été en contact avec son corps, celles où la pression avait été plus forte étaient tout humides, froissées, gâtées. Je savais que les zones incriminées devaient être à présent bien détendues. Debout à la tête du pont, nimbée de vapeur d'eau rafraîchissante, caressée par le vent venant des champs, elle devait se sentir délassée, satisfaite, autant de facteurs constitutifs du bonheur et que j'avais pu éprouver pendant toutes ces années.

Après s'être redressée, elle parut un moment privée de perception. La sueur avait tracé des rigoles sur son visage crasseux de poussière. Sa bouche pleine de vie était grande ouverte, en sortaient de longues expirations. L'arête du nez était aussi gracile qu'une tige de ciboule. Elle avait le teint foncé, des dents d'une blancheur éclatante.

Au pays, les femmes sont belles ; au fil des dynasties, certaines ont été choisies pour aller à la cour impériale. De nos jours, quelques-unes encore sont vedettes de cinéma à la capitale, je les ai vues, elles ont cette allure et ne lui sont pas tellement supérieures. Si elle n'avait pas été ainsi défigurée, elle serait sans doute devenue une grande actrice. Il y a une dizaine d'années, elle était belle comme une fleur, ses yeux brillaient comme deux étoiles.

– Nuan ! l'appelai-je.

Elle me regarda fixement de son œil gauche, le blanc était injecté de sang, cela lui donnait un air méchant.

– Nuan, Petite tante ! l'appelai-je de nouveau, ajoutant ces deux mots pour mieux me faire comprendre.

J'ai vingt-neuf ans, elle est ma cadette de deux ans ; après dix ans d'absence, elle avait beaucoup changé, sans ce handicap laissé par mon imprudence sur la balançoire, je ne l'aurais pas reconnue. Le chien blanc me toisait avec attention lui aussi, tout compte fait, il devait bien avoir douze ans, on pouvait le classer parmi les vieux chiens. Je n'aurais jamais imaginé qu'il pût encore être en vie, il semblait cependant en très bonne santé. Cette année-là, lors de la fête du Double Cinq – le 5e jour du 5e mois –, il n'était pas plus gros qu'un ballon de basket, père l'avait

rapporté dans ses bras de chez mon oncle maternel qui habitait au chef-lieu du district. À cette époque, cette race de purs chiens blancs était déjà presque éteinte, et il était même difficile de trouver un de ceux qui présentaient quelque petite imperfection et dont on pouvait dire en gros qu'ils s'y rattachaient. L'oncle se faisait de l'argent avec l'élevage de chiens, père avait ramené celui-ci dans ses bras. Il l'avait certainement obtenu grâce à une entourloupe faite à son parent. Père l'avait rapporté alors que les chiens bâtards inondaient les campagnes, cela avait donné lieu à maintes louanges, certains avaient même proposé de l'acheter pour la forte somme de trente yuans, et ils avaient bien sûr été éconduits poliment. Malgré les conditions de vie à la campagne à ce moment-là, et bien que notre canton nord-est fût un endroit reculé, il y avait tout de même pas mal de petits plaisirs et élever un chien en était un. Pour peu qu'il n'y eût pas de grandes catastrophes naturelles, en général on mangeait à sa faim, aussi la gent canine avait-elle pu proliférer.

J'avais dix-neuf ans cette année-là, Nuan en avait dix-sept, le chien avait quatre mois. Des armées de soldats de l'Armée populaire de libération et des convois de camions militaires étaient arrivés depuis le nord, franchissant le pont de pierre en un flux continu. Notre lycée avait installé une hutte en nattes à la tête du pont pour offrir du thé aux soldats ; près de l'abri, notre équipe de propagande y allait de ses gongs et de ses tambours, le tout accompagné de danses et de chants. Le pont était très étroit, le premier gros camion, la moitié des roues dans le vide, l'avait franchi avec de grandes précautions. Les roues arrière du second avaient brisé, sous leur poids, une pierre du pont et l'engin était tombé dans la rivière, son contenu, casseroles, bols, calebasses et autres ustensiles en bon nombre, avait été cassé, à la surface flottaient partout des gouttes d'huile. Une foule de soldats avaient sauté dans l'eau, extirpé le chauffeur de sa cabine et l'avaient porté sur la rive, tout ruisselant. Des militaires en blouse blanche l'avaient entouré. L'un avec des gants blancs, un casque à écouteurs à la main, criait. Nuan et moi étions les piliers de l'équipe de propagande, oubliant là chansons et instruments, nous regardions en badauds, sans perdre une miette du spectacle. Étaient alors arrivés des gradés, ils avaient échangé des poignées de main avec oncle Guo le Grêlé, le représentant des paysans pauvres et moyen pauvres de notre école, et aussi avec le responsable Liu du comité révolutionnaire, de l'école également ; ils avaient mis leurs gants et nous avaient adressé un signe de la main. Puis ils étaient restés debout, alignés sur place,

à regarder les troupes qui continuaient de traverser la rivière. Oncle Guo m'avait dit de jouer de la flûte, tandis que le responsable Liu avait demandé à Nuan de chanter une chanson.

– Je chante quoi ? avait-elle demandé.

– Chante *Nous vous voyons à nous si liés*[1].

Et nous de jouer et de chanter. Les soldats, un rang puis un autre, franchissaient le pont, les camions passaient la rivière à gué. (« L'eau était si pure et les fossés couverts de cultures. ») Les têtes des camions soulevaient une écume blanche, les véhicules laissaient derrière eux un courant jaune turpide. (« L'Armée de libération entre dans la montagne, nous aide pour les moissons d'automne. ») Une fois les gros camions passés, deux petites jeeps pataudes étaient descendues à leur tour dans l'eau ; l'une avait traversé comme un bolide, envoyant des gerbes d'écume sur une hauteur de cinq à six mètres, tandis que l'autre avait piqué du nez dans l'eau, elle avait été engloutie avec force wroum wroum bizarres, de la rivière était montée une colonne de fumée bleue. (« Tout en disant des banalités, tant de choses me viennent à l'esprit. »)

– Malheur ! avait dit un gradé.

– Merde, quel couillon ! avait dit un autre.

– Que Wang le roi des singes envoie des gens pour remonter la jeep ! (« Comme nourriture, une marmite de riz, comme combustible, une lampe à huile. »)

Dans l'eau déjà des dizaines de soldats poussaient le véhicule aux pneus dégonflés, ils étaient entrés dans la rivière en uniforme, l'eau ne leur arrivait qu'aux genoux, mais ils étaient mouillés jusqu'à la poitrine, leurs vêtements prenaient une teinte foncée et leur collaient au corps, laissant deviner des jambes ou des fesses maigres ou grosses. (« Vous êtes notre chair, nos êtres les plus chers. ») Les personnes en blouse blanche avaient porté le mécanicien tout dégoulinant d'eau dans une voiture marquée d'une croix rouge. (« Du Parti comment dire la bonté, quand nous vous voyons, toujours à nous vous semblez si liés. ») Les gradés s'étaient retournés, ils semblaient vouloir traverser le pont ; moi, la flûte à la main, Nuan, la bouche grande ouverte, les regardions, ahuris.

L'un d'eux qui portait des lunettes à monture noire nous avait fait un signe de tête et avait dit : Elle chante pas mal et tu joues pas mal toi aussi.

Oncle Guo le Grêlé avait dit à son tour : Ce fut pénible pour vous autres gradés, il joue n'importe comment et elle ouvre la bouche de même, ne vous moquez pas.

Il avait sorti un paquet de cigarettes, l'avait ouvert, et leur en avait proposé avec respect, les chefs avaient refusé poliment. Un camion avec de nombreuses roues stationnait sur la rive opposée, des soldats avaient sauté dedans, ils avaient jeté sur le sol quelques rouleaux de fil de fer grossier ainsi que des bâtons de couleur blanche.

Le chef aux lunettes à monture noire avait dit à un jeune et fringant officier : Capitaine Cai, dites à votre brigade de propagande de leur donner quelques instruments de musique.

La troupe avait traversé la rivière et s'était répartie sur plusieurs villages. Le QG de la division s'était installé dans le nôtre. Ces moments avaient été comme un jour de fête, le village entier était en ébullition. De l'aile de notre maison avaient été tirés des dizaines de fils téléphoniques dans toutes les directions. Le fringant capitaine Cai, à la tête de musiciens de l'armée, s'était installé chez Nuan. Je me rendais tous les jours chez elle pour m'amuser et j'avais fait plus ample connaissance avec le capitaine.

Ce dernier avait demandé à Nuan de lui chanter quelque chose. C'était un jeune homme de haute stature, aux cheveux permanentés, aux sourcils relevés. Pendant que Nuan chantait, il avait gardé la tête baissée, tirant avec force sur sa cigarette, je voyais ses oreilles remuer doucement. Il avait dit que Nuan avait l'étoffe d'une chanteuse, que c'était vraiment pas mal, qu'il était dommage qu'elle n'eût pas un bon professeur pour la diriger. Il m'avait dit que j'avais moi aussi un avenir prometteur. Il aimait beaucoup notre petit chien blanc aux pattes noires ; quand père l'avait appris, il avait voulu immédiatement lui en faire cadeau, il avait refusé. Le jour du départ des troupes, mon père et celui de Nuan étaient venus le voir ensemble pour le supplier de nous prendre avec lui, Nuan et moi. Le capitaine avait répondu que, dès son retour, il ferait un rapport à son chef et qu'il nous prendrait à la fin de l'année au moment de la conscription. Sur le départ, il m'avait offert une *Méthode de flûte* et à Nuan *Comment interpréter des chants révolutionnaires*.

– Petite tante, dis-je, très embarrassé, tu ne me reconnais donc pas ?

Dans notre village, il y a plusieurs patronymes, des Zhang, des Wang, des Li, des Du, venus de tous les horizons, l'ordre générationnel s'en trouve quelque peu embrouillé. Ces cas où la tante se mariait au neveu, où le neveu s'enfuyait avec la tante, pour peu que l'âge fût le même, personne n'en riait. J'ai appelé Nuan « Petite

tante » depuis ma prime enfance, il n'y avait entre nous aucune relation affective de parenté. Une dizaine d'années auparavant, quand je mélangeais les deux appellations, cela avait pour moi une tout autre saveur. Dix ans après, nous avions pris de l'âge, ce n'était plus la même chose.

– Petite tante, tu ne me reconnais donc pas, comment est-ce possible ?

Ces mots à peine prononcés, je me reprochai ma balourdise. Son visage était depuis longtemps morne, la sueur qui coulait toujours avait plaqué une mèche de cheveux desséchés sur sa joue. La pâleur perçait au travers de son teint foncé. Dans son œil gauche scintillaient des reflets humides. À droite il n'y avait pas d'œil, pas de larmes, dans l'orbite enfoncée poussaient des cils noirs en bataille, j'en eus un coup en plein cœur, je ne pouvais vraiment pas supporter la vue de cet œil énucléé, aussi je détournai consciemment mon regard et le dirigeai vers ses sourcils gracieux et ses cheveux mouillés par la sueur qui brillaient dans la lumière de la mi-journée. Les muscles de sa joue gauche, reliés aux cils et aux sourcils, avaient des petits mouvements convulsifs, ce qui lui donnait une expression sombre, étrange. Tout autre serait resté indifférent, c'était impossible pour moi…

Ce soir-là, il y a une dizaine d'années, j'avais couru jusque chez toi et t'avais dit : Petite tante, les gens sont tous descendus de la balançoire, allez viens, on va s'en donner à cœur joie.

Tu avais répondu : Je m'endors.

Je t'avais rétorqué : Arrête ton cirque ! La fête du manger froid est passée depuis huit jours, demain les troupes vont démonter la balançoire pour récupérer le bois. Ce matin, le préposé a bougonné contre le capitaine parce que les cordes des camions avaient été utilisées pour la balançoire et qu'elles étaient prêtes à se rompre.

Tu avais répondu en bâillant : Bon, allons-y !

Le chien blanc avait atteint la moitié de sa taille adulte, il avait une ossature fine et des muscles longs, il n'était plus aussi adorable que lorsqu'il était petit. Il nous suivait, le clair de lune illuminait son pelage, lui donnait un lustre argenté. La balançoire était installée au bord de l'aire de battage, deux poteaux verticaux, une traverse, deux anneaux en fer, deux grosses cordes, une planche en bois. Elle se dressait silencieuse sous la lune, sinistre, pareille à la porte de l'enfer. Non loin, c'était le fossé de l'aire, s'y étiraient des bosquets de robiniers dont les épines,

pointues et dures, étaient chargées de la lumière verdâtre de la lune.

– Je m'assois et tu me pousses, avais-tu dit.

– Je vais te pousser jusqu'au ciel.

– Je prends le chien blanc avec moi.

– Ne va pas te mettre des idées bizarres dans la tête.

Tu avais appelé le chien et avais ajouté : Chien blanc, tu vas pouvoir toi aussi te balancer tout ton content.

Tu tenais la corde d'une main, serrant le chien dans l'autre bras, ce dernier, ainsi contraint, gémissait. Debout sur la planche, je vous avais coincés, le chien et toi, entre mes jambes, et au bout de plusieurs impulsions la balançoire avait obéi à la force d'inertie. Nous montions peu à peu de plus en plus haut, le clair de lune était mouvant comme de l'eau, un vent léger vibrait à nos oreilles, j'avais un peu le vertige. Tu gloussais de rire, le chien gémissait, à la fin nous fûmes au niveau de la barre transversale. Devant mes yeux alternaient les champs et la rivière, les maisons et les tumulus. Le vent frais nous arrivait de face, le vent revenait à la charge.

J'avais baissé la tête pour regarder tes yeux, t'avais demandé : Petite tante, c'est bien ?

– Oui, je suis arrivée au ciel.

La corde avait cassé. J'étais tombé sous le cadre de la balançoire, le chien blanc et toi vous étiez retrouvés dans les bosquets de robiniers, une épine s'était enfoncée dans ton œil droit. Le chien blanc s'était faufilé hors des bosquets, il tournait comme ivre sous le portique, les balancements lui avaient donné le vertige…

– Ces dernières années… ne se sont pas trop mal passées, non ? demandai-je sur un ton hésitant.

Je vis ses épaules retomber, les muscles contractés de ses joues se relâcher d'un coup. Son œil gauche, très développé, peut-être par une compensation physiologique, ou par un travail intense, me lança soudain une flèche de lumière glacée qui me mit très mal à l'aise.

– Et pourquoi se seraient-elles mal passées ? On a de quoi manger, de quoi se vêtir, j'ai un homme, des enfants, il ne me manque que cet œil, n'est-ce pas « si mal » ?

Elle parlait avec véhémence. Sur le moment je fus comme privé de parole.

Je réfléchis longuement avant de dire : Je suis resté à l'université pour enseigner,

et d’après ce qu’on raconte, je devrais bientôt devenir maître de conférences… j’avais la nostalgie du pays, non seulement des gens, mais de la petite rivière, du pont de pierre, des champs, du sorgho dans les champs, de l’air pur, de la douceur des chants d’oiseaux… j’ai profité des vacances d’été pour revenir.

– Quelle nostalgie peut-on avoir pour un lieu aussi pourri ? Pour ce pont délabré ? Ces putains de champs de sorgho sont des étuves, ils vous laisseraient presque cuits à point.

Tout en parlant, elle descendait le long de la pente. Elle s’arrêta, ôta sa veste bleue d’uniforme masculin, couverte de taches blanches de salpêtre, et la lança sur un rocher tout proche, elle se pencha pour se laver le visage, le cou. Elle ne portait plus en haut qu’un large maillot de corps à col rond, en si mauvais état qu’il était criblé de petits trous. De blanc qu’il était autrefois, il avait pris une teinte grisâtre. Il était rentré dans le pantalon, qui était maintenu par une bande blanche enroulée plusieurs fois autour de sa taille ; elle ne me regardait plus, elle puisait l’eau pour se laver le visage et les bras. Puis, comme si elle était seule, elle tira le bas du maillot hors de son pantalon, le souleva, puisa de l’eau pour se laver la poitrine. Le maillot fut très vite mouillé, il collait à ses seins énormes qui tombaient. À leur vue, je me dis avec détachement : ces trucs, ce n’est donc rien que cela. Tout comme cette chanson que chantent les enfants des campagnes : « Femme non mariée a seins d’or, femme mariée seins d’argent, femme et mère mamelles de chienne. »

Alors je lui demandai : Combien d’enfants ?

– Trois.

Elle lissa ses cheveux, tira son maillot et le secoua avant de l’enfoncer de nouveau dans son pantalon.

– Mais, on n’autorise qu’une seule grossesse, non ?

– Je n’ai pas été enceinte une seconde fois.

Comme elle voyait que je ne comprenais pas, elle expliqua avec indifférence : J’en ai eu trois d’un coup, vlop, vlop, comme une portée de chiots.

Je ris d’un rire affecté. Elle attrapa sa veste bleue, la tapota sur ses genoux et la revêtit, la boutonnant de bas en haut. Le chien blanc affalé à côté du ballot de feuilles se mit sur ses pattes, s’ébroua, s’étira.

Je lui dis : T’es trop forte.

– Comment faire autrement ? Tout ce qui nous arrive comme souffrance est prédestiné, aucune chance d’y échapper.

– Tu as des garçons, des filles ?
– Trois gars.
– T’as vraiment beaucoup de chance, tant de fils !
– Tofu[2] !
– C’est toujours le même chien, non ?
– Il n’en a plus pour longtemps à vivre.
– Plus de dix ans passés comme l’éclair.
– Dans peu de temps il sera mort.
– Ah, mais non.

Cela commençait à m’agacer, je dis à l’adresse du chien blanc assis à côté du ballot de feuilles : Ce vieux chien peut vraiment vivre encore un bout de temps !

– Alors comme ça, vous auriez le droit de vivre vous autres et nous autres non ? Ceux qui mangent du riz veulent vivre, ceux qui mangent la balle de riz aussi ; ceux qui sont en haut de l’échelle, mais aussi ceux qui sont en bas.

– Mais qu’est-ce qui t’arrive ? Qui est en haut et qui est en bas ?

– N’es-tu pas en haut, toi, le maître de conférences à l’université ?

J’étais tout rouge, j’avais les oreilles chaudes, je restai là sans voix ; sur le coup, j’eus du mal à supporter cette vexation, je cherchai quelque réplique désobligeante et sarcastique, puis, réflexion faite, je me dis : c’est bon.

Je pris mon sac de voyage et déclarai avec un rire sec : Je vais probablement loger chez Huitième oncle, viens me voir si tu as un instant.

– Je me suis mariée à quelqu’un du Tertre de la famille Wang, tu le sais ?

– Si tu ne me l’avais pas dit, je ne l’aurais pas su.

– Que tu le saches ou non, cela ne change pas grand-chose, dit-elle posément. Si la trogne de chienne de ta petite tante ne te dégoûte pas trop, viens passer un petit moment à la maison, une fois dans le village tu demanderas « Nuan la borgne », tout le monde me connaît.

– Petite tante, je ne m’attendais pas à une telle…

– C’est la vie, le destin est entre les mains du Ciel, ça ne sert à rien de penser à toutes sortes de choses.

Elle remonta tranquillement sur le pont et dit, face au ballot de feuilles : Un petit coup de main s’il te plaît, aide-moi à le soulever et à le mettre sur mes épaules.

Cela me fit tout de suite chaud au cœur, je me risquai : Je vais le porter jusque chez toi !

– Sûrement pas !

Tout en parlant, elle s'était agenouillée devant le ballot, avait mis le bâton sur son épaule.

– Lève-le.

Je passai derrière elle, attrapai la corde, donnai de la force vers le haut, elle en profita pour se redresser.

Son corps se ploya de nouveau, pour soulager un peu son dos, elle secoua plusieurs fois le ballot, les feuilles bruissèrent. De tout en bas montèrent ces mots étouffés : Viens me voir.

Le chien blanc aboya deux ou trois fois à mon adresse et courut de l'avant. Je restai longtemps debout sur le pont à regarder ce ballot de feuilles se déplacer lentement vers le nord, jusqu'à ce que le chien blanc devînt un point blanc et que la porteuse et le ballot ne fussent plus qu'un point noir plus grand que le blanc, alors je me détournai et pris la direction du sud.

Il y avait trois à quatre kilomètres de route du pont au Tertre de la famille Wang.

Du pont à notre village, il y avait six kilomètres.

Du village à chez elle, il y avait presque dix kilomètres, Huitième oncle me proposa sa bicyclette. Je lui dis que ce n'était pas la peine, ces dix kilomètres, je pouvais les faire à pied.

Il me répondit : À présent, c'est l'aisance, chaque foyer a une bicyclette, ce n'est plus comme il y a quelques années, quand il n'y en avait même pas une par village, c'était difficile d'en emprunter une, un objet si rare, on ne le prêtait pas volontiers.

Je lui dis que je savais tout cela, que j'avais vu les vélos se faufiler partout dans les petites rues, mais que je n'avais pas envie d'en faire, que j'avais passé ces quelques années à travailler intellectuellement, que j'en avais eu des hémorroïdes, et qu'il valait mieux pour moi que je marche.

L'oncle répondit : À ce que je vois, faire des études ce n'est pas si bien que ça, sans parler des maladies et des malheurs de toutes sortes, on en sort avec la tête un peu fêlée. Qu'est-ce que tu vas faire chez elle, là-bas où il n'y a que des sourds et des aveugles ? Tu n'as donc pas peur qu'au village on se moque de toi ? Les poissons se retrouvent entre eux, il en est de même pour les crevettes, ne va pas t'abaisser ainsi.

– Eh bien moi, je vous le dis, Huitième oncle, je ne vais pas me disputer avec

vous, j’ai bientôt la trentaine, j’agis en parfaite connaissance de cause.

Huitième oncle, vexé, s’en fut vaquer à ses affaires, il ne revint pas à la charge.

J’espérais la rencontrer sur le pont ainsi que le chien et, s’il y avait encore un ballot de feuilles de sorgho, j’étais prêt à risquer ma vie pour l’aider à le porter à dos jusqu’à sa maison ; le chien blanc et elle me serviraient de guides pour me conduire jusque chez elle. En ville tout le monde désormais s’intéressait à la mode et la suivait de près, mais les gens du village jetaient des regards de mépris sur mon jean, si bien que je me suis senti gêné, alors j’ai donné cette explication : « trois kuai et six mao, en solde… » En fait j’en avais dépensé vingt-cinq. Puisque c’était si bon marché, les villageois me pardonnèrent.

Mais voilà, ceux du Tertre de la famille Wang n’ont pas mon explication, comme je ne l’ai pas rencontrée, le chien non plus, il me semble plus judicieux, pour éviter d’attirer l’attention, de demander mon chemin une fois seulement entré dans leur village. Tout en me disant cela, j’espère encore davantage cette rencontre, elle, ou bien son chien. En vain.

Franchi le pont de pierre, je vois le soleil, tout rouge, sortir des champs de sorgho, sur la rivière est couchée une grosse colonne de lumière rouge qui propage son éclat coloré sur toute la surface de l’eau. Le soleil est si rouge que c’en est étrange, il semble entouré d’un halo de vapeur noire, sans doute va-t-il pleuvoir.

J’entre au village, mon parapluie télescopique à la main, sous une pluie éparse qui tombe à l’oblique. Une vieille femme cassée en deux traverse la rue, le vent qui retourne le parement de sa large veste la fait osciller. Je replie mon parapluie et me dirige vers elle pour demander mon chemin : Tante, où habite la famille Nuan ?

Elle s’arrête, toute de guingois, tourne vers moi ses yeux ténébreux où on lit de la perplexité. Le vent passe dans ses cheveux poivre et sel, dans sa veste soulevée, dans les arbrisseaux, manifestant sa force ; les gouttes de pluie sont grosses comme des pièces de monnaie, si espacées qu’un cheval pourrait courir au travers, parfois l’une d’elles vient la frapper au visage.

Je repose ma question : Où habite la famille Nuan ?

– Quelle famille Nuan ? répond-elle.

Je ne peux qu’ajouter : Nuan la Borgne.

La vieille femme me jette un regard en coin, un regard morne, elle lève le bras pour désigner une rangée de maisons aux tuiles bleues bordant la rue.

Debout dans le passage, je crie : Tante Nuan est là ?

Le premier à répondre à mon appel est le vieux chien blanc aux pattes noires, il est couché paisiblement dans la niche tapissée de foin sous l'auvent. Il n'est pas de ces chiens féroces qui vous sautent dessus, tournent autour de vous en rugissant ou qui, profitant de l'influence de leur maître, de leur niche ne pouvant vous mordre méchamment, entendent au moins vous faire défaillir de peur ; les yeux mi-clos, lui aboie pour la forme, comme il se doit pour un chien de cette race, doux et bienveillant.

Je renouvelle mon appel, Nuan me répond d'une voix sonore, mais c'est un homme qui se montre pour m'accueillir, un homme à l'air brutal, aux joues hérissées d'une barbe jaune et aux pupilles jaunes également. Il me toise méchamment de ses yeux couleur de terre, son regard s'arrête sur mon jean, sa bouche se tord en un rictus, tandis que son visage prend une expression de démence. Il fait un pas vers moi, je recule précipitamment d'un pas, il élève le petit doigt de sa main droite, l'agite soudain devant mes yeux, tandis que de ses lèvres s'échappe une flopée de syllabes heurtées. J'ai appris de la bouche même de mon oncle que le mari de Nuan était muet, pourtant, face à lui en chair et en os et à sa folie, je ne m'en sens pas moins le cœur lourd. Une borgne qui se marie avec un muet, c'est comme un couteau tordu qui travaillerait sur une calebasse en guise de planche à découper : logiquement, personne n'est lésé, pourtant je n'en ai pas moins le cœur lourd.

Tante Nuan, à l'époque nous faisions de si beaux rêves. Après son départ, le capitaine Cai nous avait laissé de grands espoirs. Le jour où il est parti, tu ne l'avais pas quitté des yeux, tes larmes étaient pour lui. Il avait le visage tout pâle, il avait sorti de sa poche un petit peigne en os de bœuf et te l'avait offert.

Moi aussi je pleurais, j'avais dit : Capitaine Cai, nous allons attendre le moment où vous viendrez nous recruter.

Il avait répondu : C'est cela, attendez.

Arrivés au cœur de l'automne, quand les sorghos furent bien rouges, nous avions entendu dire qu'au chef-lieu du district des soldats de l'APL s'occupaient du recrutement, nous étions si excités tous les deux que nous ne pouvions dormir en paix. Comme un professeur de l'école devait se rendre à la ville pour affaires, nous lui avions demandé d'aller se renseigner auprès du Département des forces armées

populaires pour savoir si le capitaine Cai était là. À son retour, il nous avait dit que cette année les soldats de l'APL chargés du recrutement étaient habillés de vestes jaunes et de pantalons bleus, qu'ils relevaient des forces aériennes au sol, ce n'étaient pas celles du capitaine Cai.

J'étais désespéré, tu m'avais dit, pleine de confiance : Le capitaine Cai ne peut pas nous avoir menti !

J'avais répondu : Il aura oublié depuis le temps.

Ton père avait dit à son tour : Il vous a donné un battoir et vous avez pris ça pour une aiguille. Il vous a pris pour des gamins et vous a dit ça comme ça, pour vous consoler, les gens bien ne se font pas soldats, un fer de qualité ne sert pas à clouer, quand tu auras gagné ton diplôme, tu reviendras à la maison pour travailler la terre, cesse de ne penser qu'à cette aubaine inespérée.

Tu avais dit : Mais non, il ne m'a pas prise pour une enfant. Impossible !

Tout en prononçant ces mots, ton visage s'était empourpré.

Ton père avait répondu : Si tu le dis…

J'ai été surpris de te voir changer de couleur. Devant l'expression vague, singulière qui était la tienne à ce moment-là, j'avais ajouté de façon incongrue : S'il ne vient pas cette année, peut-être viendra-t-il l'année prochaine, ou bien l'année d'après.

C'est que le capitaine était vraiment un beau gars ! Il était svelte, les traits de sa figure étaient nets, il était toujours rasé de près. Plus tard, tu m'avais dit avec candeur que la veille de son départ, il avait pris ton visage entre ses mains et l'avait embrassé doucement. Tu avais ajouté qu'après ce baiser, il avait dit dans un murmure : « Petite sœur, tu es si pure… » À cause de cela, j'avais ressenti une colère indicible.

Tu avais dit : Quand je serai à l'armée, je me marierai avec lui.

J'avais rétorqué : Tu rêves ! Même si tu lui donnais plus de deux cents livres de viande de porc il ne voudrait pas de toi.

– Eh bien alors je me marierai avec toi.

– Je ne veux pas ! avais-je crié.

Tu m'avais regardé avec mépris et avais lancé : Tu délires ou quoi ?

Quand j'y repense, à l'époque, tu avais vraiment un petit quelque chose, et tes seins pareils à des boutons de fleur me faisaient souvent battre le cœur.

Le muet visiblement ne fait aucun cas de moi, son petit doigt dressé indique le mépris et la haine qu'il éprouve à mon encontre. Je mobilise tous mes sourires pour gagner son amitié, mais lui croise les doigts de ses mains en une forme bizarre et les élève jusqu'à mon visage. Parmi les connaissances accumulées depuis ma jeunesse à propos des mauvaises plaisanteries, je trouve la signification de ce geste grossier, je ressens soudain comme si je portais un crapaud dans mes mains. J'ai presque envie de me détourner et de prendre la fuite quand je vois trois petits garçons au crâne rasé, habillés de la même façon et qui se ressemblent, débouler de la maison, et s'immobiliser sur le seuil ; ils me regardent avec les mêmes petites prunelles d'un jaune pareil à la couleur de la terre, ils ont tous la tête penchée à droite, on dirait des petits coqs coléreux au plumage mal fourni. Les visages des enfants semblent ceux de petits vieux, leurs fronts sont pleins de rides, les os de leurs mâchoires larges et forts tremblent légèrement.

Je m'empresse de sortir des bonbons et leur dis : C'est pour vous !

Le muet leur adresse immédiatement un signe de la main, de sa bouche jaillissent quelques syllabes simples. Les garçons regardent avidement les bonbons colorés dans ma main, ils n'osent pas faire un pas. Comme je vais m'avancer, le muet s'interpose, il agite violemment les bras en proférant des cris bizarres, effrayants.

Nuan, les mains croisées sur le ventre, sort de la maison d'un pas un peu chancelant. Je comprends vite la raison pour laquelle elle a tant tardé à se montrer, elle porte une veste toute propre en coton bleu et un pantalon gris en polyester bien repassé, elle vient visiblement de se changer. Le coton bleu et la veste façon Li Tiemei confectionnée dans ce tissu ont disparu depuis longtemps. À leur vue, je suis en proie à la nostalgie du bon vieux temps. Cette tenue donnait aux jeunes femmes à la poitrine opulente un charme particulier. Nuan a le cou élancé et un visage délicat. Dans son orbite droite est placé un œil artificiel, son visage est de nouveau équilibré. La peine qu'elle a prise pour s'apprêter me fait mal. J'observe la vie humaine avec circonspection ; les cordes de mon cœur ont la finesse de la soie, cela me rend perspicace, je tremble, spontanément. Je ne peux m'attarder sur cet œil, il n'a pas de vie, il lance des éclats magnétiques troubles.

Elle remarque que je ne la quitte pas des yeux, baisse la tête, contourne le muet et s'avance jusqu'à moi.

Elle prend le sac que j'ai à l'épaule et dit : Entre donc.

Le muet l'écarte soudain, il a l'air furieux, de ses yeux des éclairs semblent prêts à jaillir. Il montre mon pantalon, puis courbe le petit doigt, l'agite, tout en poussant des cris, les traits de son visage bougent, tantôt contractés, tantôt relâchés, l'expression est si vivante qu'elle en est terrifiante. Puis il lance un jet de salive sur le sol, l'écrase sous son pied aux articulations noueuses. La haine qu'il éprouve pour moi semble en rapport direct avec mon jean. Je regrette de l'avoir mis pour ce retour au pays, je décide qu'une fois rentré au village, je demanderai à Huitième oncle de me trouver un pantalon bien large.

– Petite tante, vois, frère aîné ne me connaît pas, dis-je, mal à l'aise.

Elle donne une bourrade au muet, me montre du doigt, lève le pouce, le pointe en direction du village, puis vers ma main, vers le stylo dans ma poche et l'insigne de l'école sur ma poitrine, fait le geste d'écrire, elle trace dans l'air un livre carré, puis elle allonge son pouce pour désigner le ciel. Les expressions de son visage sont riches de nuances ; le muet reste interdit un moment, tout ce qui était agressif en lui disparaît, son regard s'adoucit, on dirait un grand enfant. Il rit d'un rire qui fait penser à un aboiement, ouvre grand la bouche, montrant des incisives toutes jaunes. Il tapote ma poitrine de la paume de sa main, puis frappe du pied, rugit, le visage rouge, congestionné. Je comprends parfaitement ce qu'il veut me dire, j'en suis ému au plus haut point. Je suis tout à fait détendu après avoir gagné la confiance de frère aîné le muet. Les trois garçonnets s'avancent en hésitant, ils ne quittent pas des yeux les bonbons dans ma main.

Je leur dis : Allez, venez !

Ils lèvent les yeux sur leur père. Le muet rit, alors les enfants en un bond agile s'emparent des friandises, puis leurs trois crânes rasés formant un seul bloc, ils se disputent ceux tombés à terre. Le muet rit de les voir s'agiter ainsi.

Nuan pousse un léger soupir et dit : Tu as vu des tas de choses, tu dois bien te moquer de moi.

– Petite tante… comment oserais-je… ils sont si mignons…

Le muet, touché, me regarde, il rit, il se détourne et donne quelques coups de ses grands pieds dans le tas pour séparer les garçonnets qui halètent et se lancent des regards mauvais. Je sors tous les bonbons, forme trois parts égales et les leur tends. Le muet pousse des cris tout en faisant des gestes aux petits. Ces derniers cachent leurs mains derrière leur dos, ils reculent pas à pas. Les cris du muet redoublent, plus sonores. Les garçons ont le visage crispé, chacun d'eux prend un bonbon et le

dépose dans la grosse main noueuse de leur père, puis, à un signal, ils s'éclipsent. Le muet lorgne, stupide, pendant un moment, sur les trois bonbons dans sa main, puis son regard se porte sur moi, des syllabes sortent de sa bouche tandis qu'il fait des signes avec ses mains ; comme je ne comprends rien, j'implore du regard le secours de Nuan.

Elle traduit pour moi : Il dit qu'il a entendu parler de toi depuis longtemps et qu'il voulait goûter aux bonbons de choix que tu as apportés.

Je fais le geste de mettre dans ma bouche de la nourriture. Il rit, ôte soigneusement le papier d'un bonbon et enfourne la friandise, mâchouille, la tête penchée, comme s'il écoutait avec attention quelque chose. Alors il étend son pouce, cette fois je comprends sans difficulté qu'il apprécie la qualité du bonbon. Vite, il mange le deuxième. Je dis à Nuan que la prochaine fois que je reviendrai, je ne manquerai pas de rapporter à frère aîné des bonbons de meilleure qualité.

Elle demande : Tu pourras revenir ?

Je l'assure que oui.

Après avoir mangé le deuxième bonbon, le muet réfléchit un instant puis apporte le dernier bonbon à Nuan. Elle ferme son œil, « Ao ! » rugit le muet. J'en grelotte intérieurement, je le vois avancer sa main vers les yeux de Nuan, elle ferme son œil, fait non avec la tête. « Ao, ao ! » crie le muet furieux, de sa main gauche il attrape les cheveux de Nuan et les tire vers l'arrière, pour l'obliger à relever la tête, tandis que sa main droite porte le bonbon au coin de sa propre bouche, de ses dents il déchire le papier, et, tenant la friandise à deux doigts, toute poisseuse de sa salive à lui, il la fourre de force dans la bouche de Nuan. La bouche de Nuan n'est pas petite, mais comparée à ces deux doigts pareils à deux petits concombres, elle paraît minuscule. Ces deux gros doigts noirs rendent ses lèvres délicates, entre ces deux grosses mains son visage paraît frêle, menu.

Elle garde le bonbon dans sa bouche, sans le recracher ni le mâcher, l'expression insipide de son visage fait penser à de l'eau morte. Le muet me sourit, satisfait de sa victoire.

Elle dit d'une voix indistincte : Entrons dans la maison. Quels idiots nous faisons, debout ici dans le vent !

J'inspecte la cour, elle me demande : Que regardes-tu ? Cette grande ânesse rue et mord, personne n'ose s'en approcher, mais avec lui, elle est sans malice. Ce printemps, il a acheté en plus cette vache, et elle a mis bas un veau il y a tout juste

un mois.

Dans la cour, il y a un vaste hangar ouvert qui sert d'abri au bétail. La vache est très maigre, entre ses pattes tète un veau grassouillet, il prend appui sur ses pattes et remue la queue, parfois il donne un coup de tête contre le pis de sa mère, cette dernière s'arc-boute sous la douleur, dans ses yeux brillent des reflets bleutés.

Le muet a une bonne descente, il a bu les neuf dixièmes d'une bouteille d'eau-de-vie de Zhucheng contre un dixième pour moi. Son teint ne change pas tandis que la tête me tourne. Il ouvre une autre bouteille d'alcool et m'en remplit un verre, lève ses deux mains au-dessus de la tête et porte un toast à ma santé. De peur de le blesser, déterminé, sans me soucier des conséquences, je prends le verre et bois cul sec puis, redoutant un nouveau toast, je bascule sur l'édredon du kang, pour signifier que j'abandonne la partie. Il en est si heureux que la rougeur couvre son visage, il parle à Nuan par gestes, ils dialoguent ainsi un moment.

Elle me dit tout bas : Ne te mesure pas à lui, dix comme toi ne le mettraient pas ivre. Il ne faut pas que tu le sois, toi.

Elle me lance un regard appuyé. Je lève mon pouce et le désigne, lève mon petit doigt et me désigne. L'alcool est retiré et elle apporte les raviolis.

Je dis : Petite tante, mange avec nous.

Nuan ayant obtenu l'accord du muet, les trois garçonnets grimpent sur le kang, les uns contre les autres ils mangent comme quatre. Nuan est debout au pied du kang, elle nous sert, apporte les plats et verse de l'eau, quand je l'invite à manger, elle dit qu'elle a mal au ventre et n'a pas envie de manger.

Après le repas, le vent a cessé, les nuages se sont dispersés, un soleil mauvais, brûlant, est suspendu en plein sud. Nuan prend dans l'armoire un morceau de tissu jaune, montrant les enfants, par gestes, elle indique au muet la direction du nord-est. Ce dernier acquiesce de la tête.

Elle me dit : Tu vas te reposer un peu, je vais au bourg coudre des vêtements pour les enfants. Ne m'attends pas, tu partiras passé midi.

Elle me lance un regard appuyé, prend le baluchon sous son bras, elle quitte la cour en coup de vent, le chien blanc la suit, la langue pendante.

Le muet est assis en face de moi, dès qu'il rencontre mon regard, sa bouche se fend en un large sourire. Les enfants chahutent un peu, puis ils s'endorment tous pratiquement en même temps, de travers sur le kang. Quand le soleil s'était montré la chaleur s'était fait immédiatement sentir, dehors, les cigales font leur tapage dans

les arbres. Le muet ôte sa veste, montrant des muscles développés, à sentir l'odeur bestiale qui monte de son corps, j'ai peur, je m'ennuie. Lui me fait force clins d'œil, il se frotte le torse de ses deux mains, en tombe de la crasse pareille à des crottes de rat. Et puis, par moments, il passe sa langue agile comme celle d'un lézard sur ses lèvres épaisses. J'éprouve du dégoût, une sensation de sécheresse, je repense à l'eau verte et limpide sous le pont. La lumière passe par la fenêtre et chauffe ma jambe sous le jean. J'élève mon poignet pour regarder ma montre. « Ao, ao, ao ! » crie le muet. Il saute à bas du kang et sort du tiroir une montre électronique. Je vois de l'espoir sur son visage, alors sans beaucoup de sérieux, de mon petit doigt je désigne la montre que je porte au poignet et pointe mon pouce vers la sienne. Effectivement cela lui fait énormément plaisir, il met la montre à son poignet droit, je désigne son poignet gauche, il secoue la tête, déconcerté.

Je ris et dis : Il fait vraiment chaud aujourd'hui. Cette année, les cultures sont prometteuses. À l'automne vous ferez les récoltes tardives. Votre ânesse a belle allure. Après la Troisième session plénière, la vie des paysans s'est améliorée grandement. Frère aîné s'est enrichi, c'est le moment d'acheter un téléviseur. L'eau-de-vie de Zhucheng est vraiment une marque ancienne, c'est costaud.

« Ao, ao, ao ! » Il a l'air tout heureux, il se caresse le cuir chevelu de ses deux mains réunies, fait le geste de se couper le cou. Je me demande atterré quel cou il a l'intention de couper. Quand il voit que je ne comprends rien, il s'impatiente, les mains tremblantes. « Ao, ao ao ! » Il désigne son œil droit, se tâte de nouveau le cuir chevelu, sa main glisse jusqu'au cou, s'arrête. Je comprends. Il veut me dire quelque chose à propos de Nuan. J'acquiesce de la tête. Il touche ses deux tétons noirs, montre les enfants, puis se touche le ventre. N'ayant pas vraiment compris, je secoue la tête. Il s'accroupit, nerveux, mobilise presque tous les moyens d'expression de son corps pour faire passer cette information, je hoche la tête avec force, il me faut apprendre la langue des signes.

Puis je prends congé de lui, le visage ruisselant de sueur, là, il n'y a rien de difficile à comprendre, son visage prend une expression de candeur enfantine, il tapote ma poitrine, puis la sienne.

Je dis simplement haut et fort : Frère aîné, nous sommes deux frères !

Il donne une claque à chacun des trois enfants pour qu'ils me disent adieu, leurs regards chassieux m'accompagnent. Sur le seuil, je prends dans ma sacoche le parapluie télescopique et le lui offre, de plus je lui montre comment s'en servir.

Comme s'il tenait un trésor, il l'ouvre, le ferme, l'ouvre avec des gestes répétitifs. Les trois garçons, le visage levé, regardent le parapluie s'ouvrir et se fermer. Leurs maxillaires se mettent à trembler. Je touche le muet, désigne la route en direction du sud. « Ao, ao ! » crie-t-il tout en agitant les mains, il vole jusque dans la maison. Il en ressort avec un couteau de plus d'un empan, le retire de sa gaine de corne et l'élève devant mes yeux. La lame a des éclats froids, on voit qu'il s'agit d'un objet tranchant. Il se met sur la pointe des pieds et tire sur une branche du peuplier devant la porte, une branche de l'épaisseur d'un pouce, il la débite avec le couteau, les morceaux tombent un à un sur le sol.

Il fourre le couteau dans ma sacoche.

Tout en marchant, je me dis que, bien qu'il soit muet, il n'en est pas moins un homme de caractère, tante Gu, par ce mariage, ne devrait pas mener une vie trop pénible ; certes, il ne parle pas, mais avec le temps et l'habitude, grâce aux gestes et aux regards, on peut supprimer l'obstacle à la communication occasionné par cette malformation physique. Toutes ces vagues idées sont dues peut-être à des craintes non fondées. Quand j'arrive à l'entrée du pont, je ne pense déjà plus à tout ce qui la concerne, j'ai juste en tête l'idée de sauter dans la rivière pour m'y baigner. La route est tranquille, déserte. La petite pluie du matin s'est déjà évaporée, le sol est couvert d'une couche de poussière jaunâtre, les feuilles luisantes des sorghos bordant la route bruissent, les sauterelles volent dans les touffes d'herbe, leurs ailes postérieures roses se montrent par intermittence, leurs élytres fendent l'air produisant force stridulations. Sous le pont on entend des plouf ! Le chien blanc est assis là.

À ma vue, il se met à aboyer, montrant une dentition canine d'un blanc étincelant. Je pressens que quelque chose de mystérieux va se passer. La bête se lève, marche vers les sorghos, tout en avançant elle se retourne souvent en aboyant, comme si elle me lançait des appels. Des bribes de roman policier me passent par la tête, je m'arme de courage et suis le chien, tandis que je plonge ma main dans ma sacoche, saisis fermement le couteau tranchant que m'a donné le muet. J'écarte les tiges de sorgho touffues et me faufile dans le champ, et je la vois, assise là, le balluchon posé à côté d'elle. Elle a écrasé un carré de tiges, défrichant ainsi un espace libre, les sorghos se dressent tout autour, formant comme un paravent. Quand elle m'aperçoit, elle sort le tissu jaune du balluchon et le place sur les tiges écrasées. Un pan d'ombres mouchetées se meut sur son visage. Le chien blanc va

se coucher à l'écart, il pose sa tête sur ses pattes allongées et halète bruyamment.

Je suis contracté, je frissonne de tout mon corps, je claque des dents, la mâchoire raide, la bouche maladroite.

– Tu… ne devais pas aller au bourg ? Que fais-tu ici…

– Je m'en remets au destin.

Des larmes brillantes coulent à flots sur ses joues, j'ai dit au chien : Chien, ô chien, si tu connais mon cœur, va en tête du pont et ramène-le-moi, s'il vient, c'est que ce fil qui nous unit n'est pas cassé. Et il t'a amené jusqu'à moi.

– Rentre vite chez toi.

Je sors le couteau de ma besace et ajoute : Tu vois, il m'a même donné ce couteau.

– Tu es parti pendant dix ans, je me disais que je ne te reverrais pas en cette vie. Tu n'es pas marié ? Pas encore… Mais tu l'as vu, il est comme ça, il peut te faire mourir sous les baisers ou sous les coups… S'il m'arrive d'adresser la parole à un homme, il me soupçonne et, s'il le pouvait, il m'attacherait avec une corde. C'est si pesant que je parle à longueur de journée avec le chien, ô chien, depuis que j'ai perdu la vue, tu m'accompagnes, mais tu vieillis plus vite que moi. L'année qui a suivi mon mariage, je me suis retrouvée enceinte, mon ventre a gonflé comme un ballon, arrivée à terme, je ne pouvais plus marcher, quand j'étais debout, je ne voyais plus le bout de mes pieds. J'ai mis au monde des triplés, à peine deux kilos chacun, maigres comme des petits chats. Et ils ne cessaient de pleurer, de vouloir manger en même temps, je n'avais que ces deux seins, chacun son tour, et c'était de nouveaux pleurs. Pendant ces deux années, j'ai bien failli rester paralysée. Depuis la naissance des enfants, j'ai vécu dans l'angoisse, Ciel, ô Ciel, fais qu'ils ne soient pas comme leur père, qu'ils parlent tous… Quand ils ont eu sept à huit mois, j'ai perdu le moral. Ce qui se passait était anormal, ils étaient tous autant les uns que les autres apathiques et sourds, ils pleuraient si fort, leurs cris sortaient tout droit comme un rouleau à pâtisserie à l'œuvre. J'ai prié, Ciel, ô Ciel, ne permets pas qu'ils soient tous muets, fais qu'il y en ait au moins un qui produise un son et parle avec moi… mais en fin de compte, ils l'étaient tous…

Je baisse bas la tête et balbutie : Tante… Petite tante… tout est de ma faute, cette année-là, si je ne t'avais pas entraînée sur la balançoire…

– Mais non, ça n'a rien à voir avec toi, tout compte fait, c'est à moi que je dois m'en prendre. Cette année-là, je t'ai dit que le capitaine Cai m'avait embrassée sur

le front… Si j'avais eu un peu plus d'audace, j'aurais dû, envers et contre tout, le rejoindre, il m'aurait gardée, son affection pour moi était sincère. Après, il y a eu cet accident sur la balançoire. Quand tu es parti faire tes études tu m'as envoyé une lettre, c'est volontairement que je ne t'ai pas répondu. J'ai pensé que, comme j'étais défigurée, je n'étais plus digne de toi, autant rester seule éprouvée que se retrouver deux dépareillés, à y repenser, j'ai vraiment été stupide. Dis-moi la vérité, si à l'époque j'avais proposé de me marier avec toi, tu aurais voulu de moi ?

À la vue de l'expression farouche inscrite sur son visage, je réponds tout ému : C'est sûr, j'aurais voulu de toi.

– Bon, tu… tu devrais comprendre… j'avais peur de te faire horreur, j'ai mis un œil artificiel. C'est la période… Je veux un enfant qui sache parler… si tu acceptes, tu me sauves, sinon, tu m'anéantis. Il y aurait mille raisons, dix mille excuses, mais ne me les donne pas.

Notes

1. Chanson en vogue pendant la Révolution culturelle. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

2. Jeu de mots phonétique : « beaucoup de chance » traduit l'expression chinoise *duofu* ; en réponse, *tofu* (soja fermenté) indique l'autodérision.

Musique du peuple

C’était par un doux soir du quatrième mois de l’ancien calendrier, le bourg de Masang était nimbé du pourpre dense et pesant du soleil couchant. La propriétaire de l’auberge Fleur de jasmin, au centre du bourg, s’affairait en cuisine et servait la clientèle. Après avoir bu son petit verre d’alcool de millet au bouquet généreux accompagné d’un plat d’abats de poulet et mangé un bol de nouilles cuites à l’eau avec deux morceaux de tofu puant, elle escalada la haute digue, une chaise pliante dans une main, une tasse isotherme de thé fort dans l’autre. La rivière Balong passait devant le petit bourg en glougloutant. Du haut de la digue on avait une vue panoramique sur Masang. Les tuiles grisâtres des centaines de toits formaient une seule masse, traversée depuis le centre-ville par une rue pavée de granit ; derrière le bourg, la raffinerie de sucre et la fabrique de toile, dans lesquelles le district avait investi, étaient en pleine construction, les bâtisses aux murs en brique rouge hérissaient de tous côtés leurs hauts échafaudages ; à trois lieues de là, sur le chantier de la nouvelle route dont on venait de faire l’étude, un tracteur à chenilles tirant de lourds rouleaux compresseurs passait en vrombissant, en vibrant, faisant trembler la terre.

C’était la saison de la floraison des sophoras, sur la digue de la rivière Balong, les branches touffues formaient une étendue d’une blancheur de neige, le lourd parfum des fleurs avait finalement quelque chose d’oppressant. Jasmin sirotait lentement son thé, ses pieds chaussés de mules se balançaient, ses yeux, atteints d’un léger strabisme plein de charme, regardaient le bourg et les cultures verdoyantes, luxuriantes, dans la vaste campagne alentour.

Le crépuscule s'effaçait sans bruit, le ciel devenait d'un bleu pâle laiteux, la lune était claire et lumineuse, de la rivière Balong s'élevaient les souffles d'une brume légère. À cet instant, les voisins de Jasmin, le boiteux Fang le Sixième, qui tenait une maison de thé et vendait aussi de la nourriture et des boissons, et le « patron » aux yeux jaunes du petit restaurant escaladèrent la digue avec leurs pliants. Puis arriva à son tour Du Shuang le Grêlé, « manager » de la petite cantine, ainsi que Trois-Travers, une crapule finie, un voyou bien connu dans le bourg entier.

Les cinq personnages assis ensemble sur la digue étaient des figures hautes en couleur du petit bourg de Masang. Si l'on excepte Trois-Travers, gourmand, paresseux, grand faiseur de ragots, que les gens regardaient d'un œil différent, les quatre autres avaient réussi dans le commerce ou les services de restauration grâce à leurs compétences ou à l'argent gagné, obtenant à tour de rôle, ces deux ou trois dernières années, leurs licences d'exploitation. C'est ainsi que le bourg eut le premier « centre commercial » de son histoire, apportant à la monotonie qui était la sienne jusque-là bon nombre des plaisirs de la vie ainsi que des sujets de conversation.

Comme chacun des quatre intéressés avait son domaine, il n'existait pas de rivalité entre eux dans l'exercice de leur commerce, aussi avaient-ils toujours entretenu des relations sereines, les affaires marchaient à souhait, ils s'entendaient bien. Depuis l'arrivée du printemps, sa douceur et l'éclosion des fleurs, venir s'asseoir un moment sur la digue était le programme immuable de leurs soirées. Si ce voyou de Trois-Travers s'était immiscé de force à la fête, c'était probablement pour les beaux yeux et leur charmant strabisme de Jasmin et sa taille replète. Il n'était pas le bienvenu parmi eux, la jeune femme ne lui accordait aucune attention, elle le grondait comme elle aurait chassé un chien et lui, sans vergogne aucune, refusait de s'en aller.

Les quatre commerçants débattaient entre eux du génie en affaires, Trois-Travers se vantait sans rime ni raison, débitant des mensonges sans queue ni tête. Insensiblement, les neuf heures du soir étaient passées, il commençait à faire un peu frais sur la digue. Pupilles jaunes au crâne rasé bâilla à plusieurs reprises, Jasmin avait déjà replié sa chaise, prête à descendre.

C'est alors que Trois-Travers dit sur un ton mystérieux : Sœur aînée Hua, doucement, voyez, il y a quelque chose qui s'approche de par là-bas.

Jasmin eut une moue de dédain et alla son chemin. Elle n'avait jamais accordé le

moindre crédit aux paroles débitées par la bouche puante de ce dernier.

Mais voilà que Du Shuang le Grêlé, connu depuis toujours pour son sérieux, disait à son tour : C'est vrai, quelque chose vient par là.

Pupilles jaunes mit sa main en visière et regarda au loin un moment : Pour moi, ça ne ressemble pas à un être humain.

Fang le Sixième, le boiteux, dit à son tour : On dirait un ânon.

La silhouette floue était encore loin, on la distinguait mal, on n'entendait que de vagues toc-toc bien rythmés.

Les cinq personnages attendaient en silence sous le clair de lune qui illuminait aussi les sophoras en fleur sur toute la digue, projetant au sol des ombres mouchetées, distordues, floues.

Les toc-toc étaient de plus en plus distincts.

– Ce n'est pas un ânon, c'est un être humain, dit Fang le Sixième.

Jasmin posa sa chaise pliante, les mains croisées sur les épaules elle regardait fixement la silhouette sombre qui se rapprochait peu à peu.

Quand elle fut devant eux, ils constatèrent qu'il s'agissait d'un homme malingre. Il portait de toutes les façons imaginables de nombreux sacs de chanvre, certains allongés, d'autres plats, avec une ouverture grande pour l'un, petite pour l'autre, impossible de deviner ce qu'ils contenaient. Il tenait à la main une longue perche de bambou, sur son dos se trouvait un modeste couchage.

Trois-Travers craqua une allumette qui éclaira un visage émacié, pâle avec deux yeux immenses, mais sombres et sans vie.

– Je suis aveugle, oncles ou frères, tantes ou belles-sœurs ici présents, peut-être pourriez-vous me faire la faveur de me trouver une pièce vide où passer la nuit ?

Des cinq interpellés, personne ne soufflait mot. Ils commencèrent par dévisager le petit aveugle de la tête aux pieds, puis leurs regards se reportèrent sur les contours vagues des visages des quatre autres.

– L'aveugle, j'aimerais bien faire une bonne action, accumuler des mérites pour trouver femme, malheureusement, je n'ai chez moi qu'un lit bancal, dit Trois-Travers sur le ton de la moquerie.

– Bon, alors bien sûr, n'en parlons plus, dit l'aveugle avec sérénité, sa voix était grave, solennelle, chaque mot semblait monter de sa poitrine.

– Patron Huang, intervint Fang le Sixième, ta seconde fille vient de se marier, et t'aurais pas une pièce vide, toi ?

– Oh là là, frère aîné Fang, t'as donc oublié que ma troisième fille a déjà quinze ans, à peine sa sœur a-t-elle eu fait un pas en dehors de la maison qu'elle prenait déjà possession de la chambre… C'est notre cadet le Grêlé qui a de la place, lui, il vient de se construire une maison de trois pièces au toit de tuiles.

– C'est vrai, elle est spacieuse, mais il se trouve qu'aujourd'hui je me suis rendu au chef-lieu du district et j'ai rentré de la marchandise, il y en a partout comme c'est pas possible, on ne sait plus où mettre le pied… Frère aîné Fang, chez toi…

– Ah bien parlons-en, moi, tel que tu me vois, j'ai bien failli aller dormir dans la niche du chien… s'empressa de lancer Fang le Sixième.

– Puisqu'il en est ainsi, je ne vous importune pas davantage, je vous remercie, amis.

Le petit aveugle agita sa canne de bambou, cherchant son chemin, très digne, il continua de l'avant.

– Espèces de sales petits boutiquiers, putain, les belles paroles, ça, vous en avez à revendre, si c'était une femme blanche et délicate – comme sœur aînée Hua, qui était venue vous solliciter, vous vous la seriez disputée, et même dix comme elle vous les auriez confisquées, moi le Troisième oncle, je…

– Putain, dégage !

Sans même attendre que Trois-Travers eût fini sa phrase, Jasmin lui envoya avec précision le reste de son thé au visage. Puis, elle cala sa chaise sous son aisselle, en quelques pas rattrapa le petit aveugle, retint sa canne et lui dit posément :

– Tu vas venir avec moi, on va y aller tranquillement, voici le chemin pour descendre de la digue.

– Merci, grande belle-sœur.

– Grande sœur, c'est ainsi qu'on m'appelle.

– Merci, grande sœur.

– De rien.

Jasmin n'ajouta pas un mot, avec précaution elle guida le petit aveugle le long de la pente jusqu'à la rue pavée de granit. Les quatre compères sur la digue entendirent le bruit de la porte s'ouvrir puis se refermer. Ils virent soudain une belle et douce lumière filtrer de la fenêtre aux rideaux vert pomme. La silhouette mouvante de la jeune femme se projetait sur ce rideau léger comme des ailes de cigale.

Les trois compères sur la digue se regardèrent, échangèrent des regards

perplexes, on aurait pensé qu'ils voulaient parler mais, finalement, ils ne dirent rien, hochèrent la tête, bâillèrent à plusieurs reprises et rentrèrent dormir chacun chez soi. Ils avaient déjà plus que l'âge mûr, étaient très sensibles à certaines choses qui les mettaient en alerte, mais lents à la réaction. Que Jasmin eût emmené le petit gars aveugle loger provisoirement chez elle était pour eux quelque peu inimaginable, mais en fait assez logique, car même si chacun d'eux avait pu s'organiser pour le loger, leurs maisons étaient bien plus petites que celle de Jasmin. Celle-là était couverte de tuiles, spacieuse et claire, comprenant six pièces, elle aurait pu facilement y loger trois à cinq petits aveugles. Aussi, quand le passant descendit la digue derrière elle en trébuchant, les trois poussèrent ensemble, sans même se donner le mot, un long soupir de soulagement.

Seul Trois-Travers, ce vaurien brutal, fut grandement choqué par la situation. Le geste de Jasmin avait été pour lui un coup de tonnerre, comme si la foudre l'avait frappé à la tête. Il en restait là, planté tel un poteau, bouche bée, le regard fixe. Il ne comprit vraiment ce qui se passait que lorsque les trois commerçants descendirent la pente de la digue en se dandinant. Pour Trois-Travers, ce n'était pas une mince affaire, il était jaloux, habité par de mauvaises pensées, ses yeux fixaient goulûment l'ombre gracieuse de Jasmin projetée sur le rideau de la fenêtre et celle immobile du petit aveugle, tandis que sa bouche marmonnait une cascade de mots obscènes.

Voici venu le moment de présenter au lecteur le personnage de Jasmin. Si l'on s'en tient aux seules apparences, elle peut laisser l'impression d'une femme séduisante et quelque peu provocante. Ses yeux atteints d'un léger strabisme confèrent beaucoup de vivacité à son visage, ses lèvres charmantes, humides, suscitent souvent de magnifiques associations d'idées. Mais l'expérience nous dit que porter un jugement sur le monde intérieur d'un être à partir de sa seule apparence occasionne bien des fois bon nombre de graves erreurs. C'est dans la vie qu'il nous faut apprécier l'âme d'autrui et la nôtre.

Jasmin, peu avant ces événements, avait fait sensation avec son affaire de divorce qui avait secoué le bourg de Masang tout entier. Pendant ces jours-là, les gens avaient vécu dans un état d'excitation, s'étaient montrés prêts à entrer en action. Personne ne parvenait à conjecturer les raisons pour lesquelles elle voulait se séparer de son mari, lequel lui était supérieur sous tous rapports ; en effet, il était beau, jeune et plein d'avenir, chef adjoint de bureau à l'administration du district.

Les gens, au début, avaient soupçonné le jeune premier de courir de nouvelles amours, mais par la suite ils apprirent que le beau jeune homme était toujours profondément attaché à Jasmin. Quand cette dernière avait parlé de divorce, il avait pleuré à en avoir les paupières gonflées. Les personnalités bien informées cherchèrent par tous les moyens à enquêter sur cette affaire de mœurs, sur la vie privée des gens, mais en dernier ressort rien n'avait filtré. On racontait que la seule raison pour laquelle Jasmin demandait le divorce était que « le chef adjoint l'aimait de l'amour avec lequel l'empereur aimait ses concubines ». C'était une phrase bien sibylline, et aucun habitant de Masang n'était à même de dire clairement quel savoir était inscrit là-dedans. Pendant tous ces jours-là, ce voyou de Trois-Travers avait déployé des trésors d'imagination pour décrire la patronne de l'auberge Fleur de jasmin sous les traits d'une femme lascive qui n'avait rien à envier à l'impératrice Wu Zetian[1] des légendes populaires ; se berçant d'illusions, il était allé plusieurs fois pointer son nez à l'auberge, mais il n'avait jamais rien obtenu d'autre que coups et injures.

Quand elle alluma la lampe, Jasmin fut émue jusque dans l'âme par le visage peu commun du petit aveugle. Il avait un front blême et proéminent qui donnait une profondeur insondable, faite de sérénité, de gravité, à son regard éteint ; l'hélix de ses oreilles était singulièrement grand, doté d'une vitalité infinie, d'une sensibilité et d'une finesse telles que le son le plus ténu les faisait vibrer doucement.

Jamais Jasmin ne s'était privée en ce qui concernait la nourriture et la boisson, le souper qu'elle prépara pour le petit aveugle fut somptueux, il y avait du poulet grillé tendre et parfumé, des crevettes d'eau douce frites dorées, un plat de lanières de concombre à la pâte de sésame, et des vermicelles de farine de qualité, fins comme des fils d'argent. Avant de passer à table, elle emplit une coupe de vin de riz et la tendit au petit aveugle.

– Tu prendras bien un verre de vin.

– Sœur aînée, je n'ai jamais bu d'alcool de ma vie.

– Ce n'est pas grave, ce vin active la circulation du sang et détend muscles et tendons, son degré est faible.

Le petit aveugle réfléchit un moment, prit la coupe à deux mains et but cul sec. On se mit à manger, il avait bon appétit, il avalait de grosses bouchées, sans faire de manières, mais dans cette spontanéité pointait de l'élégance. Jasmin le couvait

des yeux, un doux sentiment de tendresse l'envahit soudain.

Elle installa le petit aveugle dans la pièce située à l'est tandis qu'elle-même alla dormir dans la pièce à l'ouest. Avant de s'endormir, elle s'assit sur le lit et réfléchit pendant un quart d'heure environ, puis clac ! éteignit la lampe.

Au même moment Trois-Travers dégringolait la digue d'un pas chancelant.

Le lendemain était jour de foire au bourg de Masang. Au matin, à la douce lueur pourpre de l'aurore étaient mêlés quelques éclats roses. À la fraîche, dans la rue pavée de granit, le flux des gens faisait penser à celui des fourmis, les cris des vendeurs, aux modulations variées, emplissaient les oreilles. Le boiteux Fang le Sixième, le chauve Pupilles jaunes et le grêlé Du Shuang avaient déjà ouvert boutique. Pupilles jaunes avait installé devant la porte de sa petite échoppe un chaudron à frire les beignets, des effluves parfumés se répandaient dans la rue pavée de granit, excitant l'appétit des passants. Pourtant, le commerce si florissant de l'auberge Fleur de jasmin offrait une porte close, livrée au silence. D'habitude, les jours de foire, Jasmin était pleine d'entrain, sa voix claire retentissait jusqu'à la moitié de la rue, ce jour, en l'absence de cette voix, cette dernière semblait un peu déserte. Pupilles jaunes, tout en faisant frire les beignets, ou Fang le Sixième, lorsqu'il ajoutait de l'eau dans la théière, jetaient souvent un regard interrogateur en direction de l'auberge. Du Shuang agissait de même, tout en pesant du sel pour ses clients. Ils semblaient tous préoccupés, inquiets, un sentiment inexplicable leur rongeait les nerfs.

Les yeux gonflés, Trois-Travers fit le tour de la foire. Devant la boutique de Pupilles jaunes, il prit en passant un beignet, puis avec un sourire malicieux lui débita à l'oreille un paquet de mensonges. Pupilles jaunes, interloqué, le foudroya du regard, il en fit brûler les beignets dans le chaudron. L'autre, devant son air ahuri, en profita pour saisir une poignée de beignets avant de filer. Il refit son numéro dans la maison de thé de Fang le Sixième et dans la petite échoppe de Du Shuang. Après avoir obtenu satisfaction sur le plan matériel et psychologique, il s'éclipsa Dieu sait où, et l'on ne le revit plus de la journée dans la rue pavée de granit.

Une nouvelle surprenante se propagea rapidement. Avant la fin de la foire, le bourg entier savait que la veille au soir Jasmin avait emmené un petit aveugle passer la nuit chez elle. On racontait que les deux avaient dormi dans le même lit,

et que ceux qui se tenaient sur la digue de la rivière Balong avaient pu entendre très distinctement les baisers sonores qu'avait donnés la jeune femme au petit aveugle alors qu'elle l'enlaçait…

Déjà quelques femmes subrepticement venaient coller leur visage contre les fentes de la porte de l'auberge pour regarder à l'intérieur. Mais la maison de Jasmin était divisée en deux, les trois pièces de devant étaient celles qui servaient à l'auberge : le comptoir, les tables des clients ; les pièces où vivait la jeune femme étaient à l'arrière. Les deux parties étaient reliées sur chaque côté par de hauts murs, formant une cour bien encadrée. Aussi les femmes ne pouvaient-elles voir que des bancs et des tables, ce qui se passait dans la cour était caché hermétiquement par les murs et la porte du fond. Elles n'abandonnèrent pas pour autant, elles se rendirent à l'extérieur des murs de la cour en quête d'une opportunité, mais ils étaient hauts, quel motif auraient-elles eu pour se hisser, en plein jour, au faîte d'un mur appartenant à autrui ? Alors, il ne leur resta plus qu'à s'accroupir au pied d'un des murs, à l'affût de ce qui pouvait se passer derrière. De la cour montèrent les grincements du treuil à essorer et floc floc, le bruit de linge qu'on rince.

Toute la journée, la porte de l'auberge resta fermée. Jasmin ne se montra pas. Au crépuscule, les rumeurs se donnèrent libre cours, les habitants du bourg de Masang furent soumis à des tortures psychologiques sans précédent. Qu'un homme logeât dans la maison d'une femme ne pouvait pas franchement passer pour un scandale, ce qui les tourmentait c'était le côté énigmatique de l'affaire, cela excitait leur curiosité. Imaginez un peu : une femme si charmante, garder chez elle pendant une nuit et un jour un pouilleux de petit aveugle, cela relevait de l'absurde.

Alors quelques petits malins bien inspirés grimpèrent sur la digue de la rivière Balong pour regarder dans la cour de Jasmin. Dans les ombres confuses du soir ils la virent ramasser d'un pas léger le linge qui séchait, mais nulle trace du petit aveugle.

Bien sûr, beaucoup de gens avaient opté pour une attitude critique, doutant de ces rumeurs qui avaient parcouru le bourg, ils ne croyaient pas que quelque chose d'ambigu pût se passer entre Jasmin et le petit aveugle. Il leur était difficile d'imaginer qu'un misérable petit aveugle ait pu, en un si bref laps de temps, susciter chez cette femme fière et ambitieuse, et qui méprisait les hommes en général, un sentiment de tendresse. Envahis par un fort pressentiment, ils ne pouvaient

cependant pas nier que dans la petite auberge Fleur de jasmin se préparait quelque chose d'extraordinaire.

La brise du soir soufflait doucement, la nuit tombait sans bruit, il était clair que Jasmin ne se rendrait pas sur la digue pour prendre le frais ; pourtant, des dizaines de personnes qui s'intéressaient à son auberge s'y étaient rassemblées. Les quatre compères étaient là, ils avaient déjà raconté des dizaines de fois ce qui s'était passé la veille au soir et avaient même longuement débattu à en avoir les oreilles rouges, avec force détails comme le nombre et la forme des sacs de toile que le petit aveugle portait sur lui, la taille de ce dernier, la longueur de sa canne en bambou. Les gens, finalement, se lassèrent de leur histoire et tous se turent. La nuit était en clair-obscur, des nuages de formes bizarres erraient dans le ciel et la lune se faufilait soudain parmi eux pour en ressortir de façon tout aussi subite. La digue était parfois dans la lumière, parfois dans l'obscurité, tandis que les habitants massés dessus avaient l'esprit tantôt clair, tantôt confus. Parfois quelque oiseau perché sur une branche faisait entendre des battements d'ailes. Le parfum des fleurs de sophora était de plus en plus lourd. Les gens là-haut semblaient avoir sombré dans un long rêve.

Le temps s'écoulait à toute vitesse, insensiblement on était déjà aux environs de minuit. Les gens commençaient à avoir froid, leurs paupières se faisaient lourdes, certains avaient même entamé la descente de la pente. C'est alors que la porte de la demeure de Jasmin s'ouvrit. Deux silhouettes, l'une grande, l'autre petite, celle élancée et bien en chair de Jasmin, celle fine et délicate du petit aveugle, s'avancèrent dans la cour. La jeune femme installa sa chaise pliante habituelle, dit au petit aveugle de s'y asseoir ; quant à elle, elle prit place sur un petit tabouret bas, face à lui, ses coudes soutenant son menton. Les gens ouvraient de grands yeux stupéfaits, le regard fixé sur les deux protagonistes. Sur la digue tout était étrangement calme, même ce bavard incorrigible de Trois-Travers ne soufflait mot. Le bruit ténu, cristallin, de l'eau qui coulait dans la rivière parvenait aux oreilles, parfois quelques grenouilles lançaient leurs coââ coââ, puis c'était de nouveau le silence. Soudain montèrent de la cour des sons que les habitants du bourg n'avaient plus entendus depuis bien des années, ils venaient de la flûte dont jouait le petit aveugle ! Les premiers sons évoquaient ces soupirs légers et doux, profonds, comme en ont les jeunes femmes, mais déjà ils se transformaient en sanglots délicats, modulés, ils étaient étirés, aussi tranquilles que l'eau de la rivière et les

nuages dans le ciel, puis ils se firent peu à peu plus bas, comme s'ils avaient sombré dans une mer infinie de douleur… Brusquement, cette tristesse insinuante s'étendit pour toucher au registre sublime de la désolation, le son forcit, comme le jaillissement de flots impétueux ; les sentiments des gens sur la digue ondulaient au gré des vagues de la musique. En cet instant, le boiteux Fang le Sixième avait le visage levé vers le ciel, les paupières mi-closes ; Pupilles jaunes gardait la tête baissée, il haletait avec bruit ; Du Shuang le Grêlé avait caché sa figure dans ses mains, Trois-Travers écarquillait les yeux qui paraissaient deux fois plus grands… Les sons de la flûte furent encore plus marqués par la désolation, si retentissants qu'ils auraient pu traverser les nuages, fendre la pierre. Ces sons avec force faisaient vibrer la corde la plus délicate, la plus douce du cœur, si bien qu'on se trouvait immergé dans un désordre de sensations.

La flûte se tut, les résonances s'élevaient, s'étiraient sans fin. En proie à une douce mélancolie, les gens descendirent en silence de la digue et disparurent aux quatre coins du bourg.

Le lendemain, une fine pluie se mit à tomber, impossible d'aller travailler dans les champs, alors, sans se donner le mot, les habitants se rassemblèrent dans le « centre commercial » du bourg pour passer le temps. Or, à la première heure, ils virent que la porte de l'auberge Fleur de jasmin était grande ouverte, la patronne, radieuse, était aux commandes, le comptoir était garni de dizaines de poulets rôtis luisants d'huile et d'autant d'assiettes emplies de cacahouètes frites d'un beau rouge foncé, la petite auberge embaumait, les dizaines de sièges furent vite occupés. La plupart des clients avaient une idée derrière la tête, ils prirent de l'alcool pour vingt centimes et cent grammes de cacahouètes et se mirent à siroter, mâchouiller, tout en jetant des regards en coin en direction de Jasmin. Elle semblait ne rien voir et gratifiait chacun de ceux qui l'observaient d'un large sourire.

Finalement, l'un d'entre eux, n'y tenant plus, s'avança et demanda en bafouillant : Sœur aînée Hua…

– Oui ? Tu veux un poulet ?

– Euh, non, non…

– T'as peur que bobonne te fasse mettre à genoux ? Tu parles d'un homme, t'oses même pas manger un petit poulet rôti, s'pèce d'andouille ! À garder trop longtemps tes billets ils vont moisir.

– Bon alors un ! Sœur aînée Hua, il ne faut pas sous-estimer ainsi les gens.

– Bien, fort bien, c'est cette force de caractère qu'on attend d'un homme.

Jasmin plaça le poulet sur la petite balance à bascule, allez, il devait faire ses deux livres environ.

Elle annonça tout de go : Un kilo trois cent cinquante, quatre kuai et cinq centimes, je te fais cadeau des cinq centimes, donne-moi quatre kuai.

L'homme paya, mais s'écarta sans prendre le poulet, il dit d'une voix ferme : Sœur aînée Hua, on raconte qu'un joueur de flûte est venu chez toi, ne peux-tu lui demander de venir faire connaissance avec nous ?

– Sœur aînée Hua, demande à ton petit trésor qui te plaît tant de se montrer afin que nous autres hommes puissions le voir. À le cacher ainsi sous la couette lui aussi finira par moisir.

Le ton était bizarre, c'était Trois-Travers : quand était-il entré dans l'auberge ?

Jasmin était toute rouge, ses fins sourcils étaient relevés, signe chez elle de colère. Les gens, de peur qu'elle ne se rue hors du comptoir un couteau à la main pour pourfendre Trois-Travers, s'unirent pour la calmer avec de bonnes paroles, alors seulement elle s'apaisa.

Celui qui avait acheté le poulet ajouta : Sœur aînée Hua, nous avons été charmés par les sons de sa flûte, demande-lui de jouer un petit air pour nous autres du village, nous l'inviterons à manger du poulet rôti.

Jasmin, sans se presser, essuya ses mains pleines de graisse dans une serviette, hocha la tête d'un air entendu, puis se dirigea vers les pièces du fond. Au bout d'un long moment, elle revint, tirant le petit aveugle par la main, et traversa la petite cour où tombait une pluie fine, avant de se retrouver devant les clients.

Trois-Travers constata avec stupéfaction qu'il n'était pas aussi répugnant que la veille. Il était habillé de propre de la tête aux pieds, ses vêtements étaient repassés, ses cheveux étaient légèrement permanentés, on aurait dit qu'ils avaient reçu une fine couche de gomina.

Les habitants du bourg de Masang n'avaient jamais vu un aveugle aussi distingué.

Il s'inclina profondément, avec grâce, devant l'assemblée et dit d'une voix mélodieuse de baryton : Je suis devenu aveugle, j'ai commencé l'étude de la musique folklorique depuis peu, depuis cette cécité, et après bien des efforts je suis parvenu à apprendre tant bien que mal quelques airs, le résultat est assez mauvais. Je ne pouvais cependant décliner votre aimable invitation, j'accepte volontiers, au risque de montrer ma médiocrité, ma maladresse. Mais voilà, cette flûte de bambou

ne peut sangloter, créer un univers profond et lointain que par les nuits de lune, alors, émotion et paysage ne font plus qu'un. Il est certes possible de jouer de la flûte en plein jour, mais le charme sera bien moindre. Heureusement, je peux jouer un peu de violon à deux cordes, je vous propose cela, pour vous remercier, compagnons, de votre amitié !

Il avait dit tout ceci avec beaucoup de courtoisie et de raffinement, ce qui rendait son histoire encore plus extraordinaire. Déjà quelqu'un avait apporté un tabouret, le petit aveugle y prit place, bien droit, il régla les cordes, retint sa respiration pour méditer un moment, puis en un geste ample il prit son archet, l'air était léger, clair et beau, empreint d'une délicate émotion, comme la douce brise du troisième mois venant caresser les visages, quand la tiédeur du printemps fait s'ouvrir les fleurs. Les jeunes gens à l'entendre pouvaient songer à un tendre et obsédant attachement, les anciens pouvaient quant à eux évoquer des souvenirs évanescents, en résumé, une sensation de douceur faisait fondre les cœurs. Les gens en oubliaient le ciel et la terre, les soucis et les chagrins.

Jasmin était penchée par-dessus le comptoir, le visage dans les mains, le regard vague, son teint avait l'éclat de la fleur de pêcher. Puis, immédiatement, l'air joué par le petit aveugle évoqua un arbre mort et des choucas, un temple antique et des sons de cloches épars, une grève et des oies sauvages, une lune tronquée en forme d'arc, la mélodie devint d'une tristesse pathétique, l'auditoire se mit à penser à la vaste campagne déserte au milieu de l'automne, et aux branches mortes des sophoras frissonnant dans le vent frais. Le violon joua encore quelques passages ondulants, la pensée des auditeurs fut captivée par la musique, leur cœur sautait au rythme des doigts du petit aveugle et de l'archet en crin de cheval…

À la fin de la mélodie, le petit musicien resta assis bien droit sans bouger, il gardait un peu fermés ses yeux sans éclat, son front était aussi blanc qu'une feuille de papier, ses oreilles, singulièrement grandes, tremblaient nerveusement. Tous les yeux s'embuèrent, deux larmes restaient accrochées aux longs cils de Jasmin, elle était très pâle, elle regardait fixement la bruine qui tombait sur la rue pavée de granit.

Quand les sons du violon du petit aveugle avaient résonné, les clients de la maison de thé de Fang le Sixième, de la cantine de Pupilles jaunes, de l'échoppe de Du Shuang, comme la limaille est attirée par l'aimant, s'étaient précipités vers

l'auberge. L'étroite rue pavée de granit était silencieuse, il n'y avait pas âme qui vive. La pluie en tombant sur la pierre faisait jaillir de petites gouttes argentées. Parfois des hirondelles aux plumes ébouriffées passaient en rase-mottes au-dessus des flaques. Le vent soufflait par à-coups, sur la digue de la rivière Balong, les pétales de sophoras qui commençaient à se faner tombaient à profusion jusque dans la rue. Les trois compères étaient assis solitaires devant leur porte, leur regard éteint fixé sur l'auberge emplie de monde, personne ne pouvait imaginer à quoi ils pensaient.

Depuis ce jour de pluie où le petit aveugle avait pour la seconde fois fait montre avec brio de son talent prodigieux, les rumeurs grossières qui circulaient dans le bourg s'étaient tues. Même les bonnes femmes les plus curieuses, celles qui se complaisent à faire un usage immodéré de leur bouche et de leur langue, n'émirent pas de commentaires au sujet d'une éventuelle intrigue galante entre le petit aveugle et Jasmin. C'est qu'elles avaient eu, ces derniers temps, la chance de pouvoir écouter la musique au charme infini du musicien, et celle-ci avait, par pure magie, touché les cordes sensibles de leur cœur ; alors qu'elles étaient là, partagées entre plaintes et admiration, ce fut à celle qui verserait le plus de larmes. En un mot, le petit aveugle était devenu au bourg de Masang un personnage mystérieux, énigmatique, inaccessible ; ces sentiments dévoyés qui poussent les gens à apprécier la difformité, l'anormalité, s'étaient insensiblement purifiés.

Pendant ces jours-là, la couche de liaison de la grand-route Balong avait été tassée ferme par les rouleaux compresseurs, la mise en place du revêtement avait commencé. Des ouvriers réquisitionnés provisoirement dans les campagnes s'installèrent au bourg de Masang, à longueur de journée on pouvait entendre leurs railleries et leurs grossiers jurons, l'air était chargé de la puanteur âcre de l'asphalte en fusion. Le soir, les ouvriers faisaient un tapage du diable en ville, le vacarme était sans égal. Cette bande de travailleurs était surtout constituée de petits jeunes avec de l'énergie à revendre, ils avaient des billets dans leur ceinture. Aussi, après le dîner, déambulaient-ils par groupes au hasard des rues. Les marchands du « centre commercial », prompts aux affaires, avaient changé leur habitude de fermer boutique à la nuit tombée pour concentrer leurs efforts sur ce commerce nocturne. Jasmin ne pouvait pas, bien sûr, manquer une si belle occasion de gagner de l'argent, son auberge marchait assez bien, le soir, la salle était pleine, elle cuisait

vingt poulets par jour que l’on s’arrachait en un instant.

Dans les premiers temps d’ouverture nocturne, les affaires n’allèrent pas mal non plus pour les trois autres patrons du « centre commercial ». Fang le Sixième et Pupilles jaunes s’étaient mis à vendre alcool et plats ; la qualité de leur alcool et la saveur de leurs préparations ne le cédaient en rien à ce qui était servi à l’auberge Fleur de jasmin et ils faisaient pratiquement tables pleines de leur côté tous les soirs. Mais la situation devait radicalement changer. En effet, un soir, alors que la belle patronne de l’auberge servait les clients derrière son comptoir tout éclairé, de la cour de derrière livrée au silence montèrent les sons éclatants d’un pipa. Le petit aveugle était assis solitaire sous le sterculier, poussant, tirant l’archet, exécutant vibrato, portamento, trémolo, pizzicato, glissando, son jeu évoquait un flacon d’argent qui brusquement se brise, un cavalier d’élite qui surgit soudain, des perles qui tombent dans un plat de jade, le chant mélodieux du loriot[2]. Depuis ce moment-là, l’auberge Fleur de jasmin connut un essor sans précédent, Jasmin ne put faire autrement que de mettre une ampoule puissante dans la cour, d’y installer des tables en plein air ou bien carrément des tapis pour accueillir le public enthousiaste des consommateurs. Et le petit aveugle, de son côté, manifestait la diversité de son talent : flûte en bambou, flûte traversière, pipa, violon à deux cordes, suona furent tous sortis des sacs en toile et sollicités tour à tour, et chaque soir il n’allait dormir qu’à minuit, une fois la sérénade finie. Des dizaines de petits gars qui se piquaient de faire de la musique venaient même le trouver à l’heure de la sieste pour l’écouter parler de théories musicales, expliquer quelques airs anciens comme *Neige printanière* ou *Grève battue par les flots*.

Dans le même temps, le chiffre d’affaires de l’auberge était monté en flèche, les trois cents bouteilles d’eau-de-vie de sorgho stockées depuis longtemps dans la petite échoppe de Du Shuang le Grêlé furent emportées avec leurs caisses par Jasmin, mais, au bout de quinze jours à peine, Du Shuang dut se rendre de toute urgence au chef-lieu du district pour faire entrer cinq cents bouteilles qui furent achetées d’un coup par Jasmin. Les clients appréciaient énormément ses poulets rôtis et ses cacahouètes frites à l’huile. Elle s’affairait à longueur de journée telle une fourmi, le soir venu elle ne parvenait pas à satisfaire toutes les demandes.

Les travailleurs du chantier de la route étaient au village depuis deux mois, bien que leur poste de travail se fût éloigné au fil des jours et qu’il parût évident qu’ils devaient déménager, ils faisaient traîner la chose, préférant de beaucoup faire un

peu plus de chemin.

À présent, il nous faut revenir en arrière pour parler un peu de cet éternel sujet qu'est l'amour. Quel motif a poussé finalement Jasmin à retenir le petit aveugle au risque de s'exposer à des rumeurs grossières et à perdre sa bonne réputation ? C'était resté un mystère à l'époque, mais quand, une nuit, Jasmin avait fermé au cadenas la porte de l'auberge et qu'elle et le petit aveugle n'avaient ni l'un ni l'autre donné signe de vie, les gens avaient compris que tout cela était dû à la force de l'amour.

Comment Jasmin, femme belle et hardie, attachée farouchement à son indépendance, pouvait-elle prendre souvent, et de façon si soudaine, des décisions dont elle s'étonnait elle-même ? Ceux qui la côtoyaient en restaient bouche bée et les yeux ronds. Ce fut le cas pour son divorce. Le soir où elle avait descendu la digue guidant le petit aveugle, était-elle tombée amoureuse de lui ? Personne n'aurait pu le dire clairement. Mais si l'on s'en remet au sens commun, ce qui l'avait poussée à agir ainsi pourrait être la compassion et la miséricorde ; si cette analyse est correcte, comment et quand ces dispositions se sont-elles transformées en amour ? Ces questions, il me semble, n'ont pas besoin d'être explicitées. En tout cas, que Jasmin eût été complètement métamorphosée par une force, cela était indéniable. À sa vue autrefois l'on était terrifié, tant elle était affranchie des conventions, sarcastique, la langue bien pendue, calculatrice, trouvant le plus souvent des idées malignes et bizarres pour punir ceux qui l'avaient offensée. Même son sourire vous glaçait sans que vous ayez froid. Depuis l'arrivée du petit aveugle dans l'auberge, ce sourire exprimait vraiment la douceur féminine, de ses yeux atteints d'un léger strabisme avait disparu toute pointe de raillerie, même sa voix baissait souvent d'une octave. C'était le cas avec les clients, mais son attitude envers le petit aveugle mettait à rude épreuve les nerfs de personnages comme Trois-Travers. À la fin de sa journée de travail intensif, elle restait souvent assise dans la cour face au musicien, à le fixer du regard, longuement, sans dire un mot. Son visage et surtout ses grandes oreilles, exprimant des sentiments si nuancés, lui faisaient chavirer le cœur. Le petit aveugle était pour elle comme un fruit mûr d'août suspendu à une branche et qu'on peut cueillir quand on le veut pour l'avaler d'un coup. Mais cela, elle ne voulait pas le faire. Elle préférait regarder les éclats tentants de lumière sur le fruit accroché à la branche, elle en jouissait tout en

attendant patiemment que le fruit, mûr à point, exhalant son frais et enivrant parfum, tombe de lui-même sur le sol, alors elle l'intercepterait au passage. Aussi sa seule tâche était de préserver ce fruit afin qu'il ne tombât pas dans une autre main.

Les ouvriers qui construisaient la route Balong durent finalement plier bagage. Leur poste de travail se situait maintenant à une dizaine de kilomètres du bourg de Masang. Un aller et retour aurait grandement désorganisé le chantier, les responsables donnèrent donc un ordre coercitif en ce sens.

Après leur départ, le « centre commercial » n'en poursuivit pas moins son activité nocturne. Les habitants du bourg, après une journée de dur labeur, n'entendaient pas aller poser leur tête sur l'oreiller tout de suite après dîner, ils avaient besoin d'un réconfort spirituel, d'avoir un peu de plaisir, ils avaient besoin de musique. Certes ils avaient la possibilité d'en entendre à la radio, mais ces diffusions ne pouvaient tout bonnement pas se comparer aux prestations du petit aveugle. Ils avaient déjà entendu tous les airs de son répertoire, pourtant ils ne se lassaient pas de les réentendre encore et encore et, chaque fois, ils poussaient des exclamations, soupiraient.

Cela donna mauvaise conscience au petit musicien ; avant de commencer son interprétation, il ne manquait pas de dire avec une expression embarrassée : Cela me gêne, ce sont toujours les mêmes airs… rien d'autre ne me vient à l'esprit, je dois compléter ce répertoire, il me faut aller trouver ailleurs d'autres choses…

Mais ses admirateurs, un soir, le consolèrent : L'ami, ne sois pas stupide, tu comptes aller où ? Où trouveras-tu une femme miséricordieuse comme Jasmin ? Et puis, ces airs que tu connais suffisent amplement à notre plaisir, on ne se lasse pas des bonnes choses. C'est comme pour l'eau-de-vie de sœur aînée Hua, nous en buvons tous les jours, et cela ne nous a jamais dégoûtés, chaque fois cela nous stimule, une gorgée et on se sent bien dans tout le corps, ces airs que tu joues, hé, hé, sont comme l'eau-de-vie de sœur aînée Hua…

En entendant les buveurs mettre sur le même plan sa musique et l'eau-de-vie de sœur aînée Hua, le petit aveugle fit une drôle de tête, ses grandes oreilles vibraient, on les aurait dites vivantes, gémissant de douleur. La prestation ce soir-là fut très mauvaise, les airs interprétés produisirent à l'oreille la même sensation que lorsqu'on a du riz mélangé à du sable dans la bouche.

Et le temps passait comme l'éclair, insensiblement, l'on était arrivé à la fin du huitième mois lunaire. Le vent d'automne apportait, depuis les champs, la nouvelle de la maturité des récoltes, dans la campagne alentour le vert émeraude avait progressivement été remplacé par un ocre grisâtre. Les feuilles des sophoras sur la digue de la rivière Balong tombaient en tourbillonnant et suivaient le courant en ondoyant. Depuis cette prestation ratée, le petit aveugle semblait avoir un souci, il avait grandement perdu l'appétit, restait parfois assis, prostré. Jasmin mobilisa toutes ses ressources afin d'améliorer l'ordinaire. Pour lui remonter le moral, elle lui prenait souvent la main et le conduisait sur la digue pour une balade.

Quand ils se promenaient ainsi tous les deux, les femmes du bourg disaient en les montrant du doigt : Voyez comme ils vont bien ensemble ! Le petit aveugle est cent fois mieux que le chef adjoint de bureau…

En entendant ces commentaires, Jasmin souriait, satisfaite, l'expression de son visage disait qu'elle se trouvait dans un état second ; le petit aveugle quant à lui était sur des charbons ardents, vite il trouvait un prétexte pour que Jasmin le ramène à la maison.

Au début du neuvième mois, derrière le bourg de Masang les bâtiments de la raffinerie de sucre et de la fabrique de toile construits par le district furent achevés. Quelques jours après, des foules de camions arrivèrent par la nouvelle route Balong, chargés de machines, puis suivit une flopée d'ouvriers. Ce fut sans aucun doute une importante et bonne nouvelle pour le « centre commercial » de Masang. Mais une rumeur encore plus surprenante circulait, on racontait que le sous-sol de la campagne environnante recelait un important gisement de pétrole, qu'on allait bientôt envoyer des équipes de forage pour l'exploiter, et que si l'endroit s'avérait être un champ pétrolifère important, il se pourrait bien alors que le bourg devînt l'ancêtre d'une future ville de Masang… Jasmin réagit promptement à ces nouvelles, elle se rendit à l'usine de meubles au chef-lieu du district pour commander chaises et tables, acheta bois, briques et tuiles pour construire une salle de fortune dans la cour et donner ainsi une autre dimension à son commerce. De plus, elle envoya quelqu'un à Shanghai acheter un costume occidental en tweed et des chaussures noires – tenue du petit aveugle pour de futurs concerts. Enfin, elle pria le plus célèbre calligraphe du bourg de rédiger une enseigne portant ces mots : « Auberge Fleur de jasmin – Concerts », qui serait suspendue haut sous l'auvent du toit en tuiles. Ce projet magnifique donnait un éclat charmeur au visage si expressif

de la jeune femme. Elle en parla sans réserve au petit aveugle, mélangeant dans ses propos le « je » et le « tu », en employant le pluriel « nous ». Ce dernier s'émerveilla, trouvant que cette femme n'était vraiment pas ordinaire, mais quand il apprit que lui-même serait musicien ad vitam aeternam dans ce paradis, une expression chagrine apparut sur son visage, ainsi que de l'hésitation.

Jasmin lui donna une bourrade et lui dit avec une moue charmante : Mais vous l'avez vu ? Tu t'inquiètes pour quoi encore ? Qu'est-ce qui te chagrine ?

Ce qu'on racontait sur les belles perspectives qui attendaient le bourg de Masang avait bien naturellement provoqué des remous dans les esprits de Fang, Huang et Du ; devant l'activité spectaculaire de Jasmin et, surtout, à la vue de la grande enseigne « Auberge Fleur de jasmin – Concerts », ils avaient eu comme de l'amertume dans la bouche. Ils étaient convaincus que le mérite n'en revenait pas à la jeune femme et que la frénésie de cette dernière, qui avait amené le marasme de leurs commerces, devait beaucoup au talent du petit aveugle. Déjà, c'était plus fort qu'eux, ils regrettaient tous de ne pas l'avoir à l'époque pris chez eux, d'avoir permis à Jasmin de réaliser une bonne affaire. Selon les calculs de Du Shuang le Grêlé, ces quatre derniers mois, elle aurait pour le moins fait un bénéfice net de trois mille yuans alors que le petit aveugle ne lui avait coûté que quelques abats de poulet. Ce dernier était tout bonnement une vache à lait qui, quand les machines se mettraient à vrombir dans le bourg, donnerait toute sa mesure et la femme, très vite, se retrouverait à la tête d'une fortune de cent mille yuans.

Cet après-midi-là, les trois compères se réunirent à la maison de thé afin de débattre de la question ; Fang le Sixième proposa qu'ils aillent tous les trois trouver Jasmin pour des négociations ouvertes. Du Shuang, au départ, s'était montré hésitant de peur d'offenser la jeune femme et de risquer de ne plus écouler son stock d'eau-de-vie, mais à bien y réfléchir, aller sonder les intentions de la patronne de l'auberge permettrait de guetter l'occasion pour agir, mieux vaut prévenir que guérir, et puis cela éviterait d'offenser Fang et Huang, il finit donc par accepter.

Le trio, ayant délibéré, traversa la rue pavée de granit, entra dans l'« Auberge Fleur de jasmin – Concerts ». C'était une époque d'intense travail dans les champs, l'auberge était déserte. Jasmin s'affairait aux fourneaux, préparant le service du soir. À leur vue, elle laissa tout en plan pour les accueillir.

Tout en leur proposant des cigarettes, elle leur demanda : Les trois patrons me font la bonté d'une visite, mon humble établissement en est tout honoré ! Je ne sais

ce que les trois frères aînés ont à me dire !

– Sœur aînée Hua, dit Fang le Sixième en tortillant sa barbiche de rat, ces quatre mois, quelle prospérité pour votre commerce !

– Oh, pas autant que vous, patron Fang !

– Hé, hé, sœur aînée, vous vous moquez, nous trois ensemble ne faisons pas le poids !

– Sœur aînée Hua, dit Pupilles jaunes à son tour, tout cela c'est grâce au petit aveugle !

– C'est pas faux, répondit Jasmin avec une moue, comme en un défi.

– Sœur aînée, et si le petit aveugle venait à tour de rôle dans nos quatre établissements, qu'est-ce que vous en diriez ? Sinon, quand chez vous les instruments résonnent, nous, nous faisons salle vide, dit Fang le Sixième.

– Hein ? Ah, ah, ah… elle est bien bonne ! Et c'est tout ce que vous avez trouvé ? Vous avez donc l'intention de le débaucher, eh bien je vous le dis clairement, c'est impossible !

– Sœur aînée Hua, la vérité est dure à entendre : ce petit aveugle, nous l'avons aperçu ensemble, tu ne peux pas monopoliser cette perle !

– Conneries ! jura Jasmin, relevant ses sourcils en forme de feuille de saule. Quand je repense à ce soir-là, vous trois vous tergiversiez, plus fuyants que des loches, vous aviez peur qu'il ne souille vos sales boutiques, vous ne lui avez même pas donné abri pour une nuit. C'est moi qui l'ai amené chez moi, lui ai servi un repas et de l'alcool chauds. À présent, voyant qu'il est utile à quelque chose, vous me le disputez, et vous avez le culot de venir ici ouvrir vos sales bouches ! Pfft !

– Sœur aînée Hua, ne parle pas si crûment. Le proverbe dit « s'il y a nourriture, partageons-la, s'il y a gain, profitons-en tous », parlons-en, débattons-en tranquillement, à ne pas nous ménager, tu ne gagneras rien.

– Qu'est-ce que tu peux faire contre moi ?

– Sœur aînée Hua, le petit aveugle n'est pour toi ni un parent, ni une connaissance, le garder chez toi plus longtemps c'est un outrage aux bonnes mœurs. Et puis, à présent, c'est l'ère du socialisme, il n'est plus possible d'exploiter ainsi les forces de travail, tu le fais travailler pour ton profit sans lui donner le moindre sou, c'est clairement de l'exploitation, et cela la loi ne le permet pas…

– Et que sais-tu de mes relations avec lui ?

– T'aurais vraiment l'intention de te marier avec lui ?

– Parfaitement ! Je vais même de ce pas aller enregistrer mon mariage avec lui. C'est mon homme, nous avons ouvert ensemble une entreprise familiale, c'est pas de l'exploitation à ce que je sache, non ? Qu'est-ce que vous avez comme autres conneries à me dire ?

– Je sors cent yuans par mois pour te l'emprunter !

– J'en sors deux cents !

– Foutez-moi le camp, même pour mille yuans je ne le vendrai pas !

Après avoir chassé proprement à coups d'injures les trois compères, Jasmin, furieuse, resta seule dans la salle. Elle n'avait jamais imaginé un instant que ces trois vieux renards de concurrents entendraient cueillir le fruit parvenu à maturité. Le moment était venu d'abattre ses cartes avec le petit aveugle.

Elle n'avait plus la tête à travailler, elle arracha vivement son tablier, poussa la porte de derrière restée entrebâillée.

Elle fut pétrifiée.

Le petit aveugle se tenait debout droit comme un i derrière la porte, on aurait dit un philosophe plongé dans ses pensées, qui l'aurait imaginé, son front lisse et pur était barré d'une ride profonde.

Ses oreilles, à la perception si fine, vibraient terriblement.

Il allait y avoir du spectacle.

– Tu as tout entendu ?

Le petit aveugle hocha la tête.

Jasmin le serra d'un coup dans ses bras, ses lèvres brûlantes embrassèrent les grandes oreilles, tandis que sa bouche murmurait : Mon cher cœur, le fruit est mûr… il faut le cueillir…

Le petit aveugle s'arracha résolument à elle, ses lèvres à lui tremblaient, il se mit à sangloter.

– Mon bon, tes larmes me brisent le cœur !

Jasmin sortit un mouchoir et essuya les larmes de l'aveugle : Marions-nous…

– Non, non, et non ! dit catégoriquement le petit aveugle en relevant la tête.

– Mais pourquoi ?!

– Je ne sais pas…

– Je ne serais pas digne de toi ? Est-ce que j'aurais des torts envers toi ? Mon petit aveugle… Tu ne peux me voir, mais si tu allonges la main pour me caresser, de la tête aux pieds, tu ne trouveras pas la moindre cicatrice, pas la moindre

marque. Depuis que tu es entré dans ma maison, as-tu eu à te plaindre de quoi que ce soit ? Je suis une femme et je rêve d'un homme, mais pas de ces hommes vulgaires, tous les jours je l'ai cherché, oui, cherché, et puis tu es arrivé, comme un rêve, au premier regard je me suis dit : c'est lui, mon homme, mon amour, le trésor que le Ciel m'envoie… Depuis longtemps j'ai voulu tout te donner, mais j'ai pensé qu'une courge forcée ne sera pas sucrée, je craignais que trop d'arrosage ne noie cette tendre pousse, alors j'ai attendu, si longtemps, je t'ai aimé petit à petit, mais toi en fait tu es resté si insensible…

Jasmin suffoquait, sanglotait.

– Sœur aînée Hua, tu es belle – cela, je l'ai entendu dire depuis longtemps –, ce n'est pas toi qui es indigne de moi, c'est moi qui ne te mérite pas. Ce sentiment profond que tu éprouves pour moi restera à jamais gravé dans mon cœur, pourtant… je dois partir… il le faut… tout de suite…

Le petit aveugle alla rassembler à tâtons ses affaires. Quand Jasmin entra dans la pièce, quand elle le vit chargé de tous ses sacs, elle sentit une intense douleur dans la poitrine, tout fut noir devant ses yeux, elle s'évanouit.

Quand elle revint à elle, le petit aveugle n'était plus là.

Le soir, l'auberge-concerts Fleur de jasmin resta plongée dans le noir. À la vague clarté de la lune, les gens virent un gros cadenas accroché à la porte principale. Personne ne savait ce qui avait bien pu se passer. Trois-Travers, qui se trouvait dans la foule, dit avec un air mystérieux qu'à la tombée de la nuit il avait vu le petit aveugle longer la digue en direction de l'ouest et, peu après, Jasmin courir derrière lui. L'avait-elle rattrapé ? Allez savoir. Et la fin de l'histoire ?

La route Balong derrière le bourg de Masang s'étire vers l'est, la surface tout juste goudronnée brille comme un miroir. Quand on la suit sur une vingtaine de kilomètres on peut apercevoir de nouveau la bande d'ouvriers, les vieux amis du bourg. Leur chaudron à bitume dégage toujours la même puanteur irritante, les railleries et jurons grossiers qui rythment leur travail sont toujours aussi plaisants à entendre.

Ce midi, le soleil du dixième mois caresse la terre sans ménagement ainsi que les travailleurs qui se reposent dans le fossé. Un vent de sud-ouest souffle avec langueur, il fait rouler par à-coups la poussière, l'atmosphère est lourde, étouffante. Soudain, une voix rauque fredonne un petit air familier qui vous titille jusque dans

l'âme. Au bout d'un moment, ce sont des dizaines de voix qui chantent à l'unisson. Puis tous se mettent à chanter. Dans la lumière dorée, éclatante du soleil, ils chantonnent, un chant, puis un autre. Certaines de ces chansons sont sur un registre élevé, pour d'autres, grave, certaines sont mélancoliques, d'autres éclatantes. Est-ce là la musique du peuple ? Elle va s'amplifiant, jusqu'à ce que les sons ne semblent plus sortir des gorges des ouvriers de la route, mais des profondeurs imposantes de la vaste terre.

Notes

1. Femme d'une grande beauté mais de condition modeste, concubine de l'empereur Gaozong des Tang. Pour favoriser son clan contre la famille impériale, elle élimine tous ceux qui gênent ses plans, peut-être même ses propres fils et l'empereur. En 690, après la mort de ce dernier, elle s'autoproclame « impératrice de la dynastie des Zhou » ; on raconte qu'à l'instar des empereurs masculins, elle avait son propre harem de favoris.

2. Tout ce passage évoque le poème « Ballade du pipa » de Bai Juyi (772-846), notamment les perles et le loriot, le vase d'argent et le cavalier.

Trois chevaux

Il n’y a pas âme qui vive dans la grand-rue du petit bourg qui vient tout juste d’être élargie, mais n’a pas encore pu être goudronnée. Le soleil mauvais du sixième mois brûle la terre de ses rayons ardents, la surface de la route de lœss sous le soleil réfléchit un éclat brun éblouissant. L’air est poisseux, torride, partout vous êtes aveuglé, oppressé. Le petit bourg, sous les assauts cruels de cette canicule, est abattu ; absent, le dynamisme habituel ponctué de cris de joie et de meuglements. À l’extrémité ouest du bourg, une dizaine de gaillards en caleçon, chaussés de savates, sont affalés sur des chaises longues en toile de nylon dernièrement apportées de la ville, ils bavardent à l’ombre des arbres. Une charmante jeune épousée est assise, la mine triste, sous un lantanier dans une petite cour donnant sur la rue. Sur une natte sous l’arbre dort une fillette. Quelques vieilles poules, couchées les ailes déployées, halètent dans la terre sale au pied du mur. À quelques kilomètres à l’est du bourg coule une petite rivière, l’eau est trouble et tiédasse, une dizaine de héros à la morve au nez s’y baignent, dénichent les crabes. Leur crâne rasé est bleuté, leur corps est enduit de vase jaune. La grand-rue qui émerge là, venue tout droit du bourg, se transforme en une grande route qui s’étire vers la vaste campagne. De chaque côté, ce sont des maïs verdoyants aussi touffus, hermétiques à l’air, qu’une forêt. À la lisière du bourg et des champs, il y a des dizaines de maisons basses aux tuiles bleutées et aux murs de brique grise, derrière un portail en fer à la peinture verte écaillée, piquetée de taches de rouille, à l’entrée principale se tient, droit comme un i, un soldat armé de pied en cap ; même à bonne distance, on peut distinguer son visage couvert de gouttes de sueur. Il est très

bien placé : à l'est, il peut apercevoir le rideau de verdure et la route jaune ; au sud, il voit au loin la chaîne bleutée des monts ; à l'ouest, c'est la grand-rue, raboteuse, mais large.

Alors que les hommes allongés dans les chaises longues sous le vieux saule à l'ouest du village ont si chaud qu'ils sont comme sur des charbons ardents, qu'ils s'ennuient à mourir, ne sachant pas comment passer ces heures du milieu de la journée, une grande charrette couleur abricot, aux roues en caoutchouc, tirée par trois grands chevaux au pelage luisant comme du satin, entre dans le bourg avec un bruit de tonnerre. Celui qui les mène est solide comme un essieu, il peut avoir trente-sept à trente-huit ans, il a les joues hérissées de barbe noire, sur sa tête est posé de travers un vieux chapeau de paille dont les bords retombent mollement, cachant la moitié de son visage ; ses cheveux en bataille s'échappent, indociles, du haut du chapeau percé. Il marche les jambes un peu arquées, mais d'un pas alerte, agrippant le sol de ses pieds pareils à des crochets de fer. Ses mains aux fortes articulations serrent un long fouet de bambou orné de glands rouges, l'extrémité du fouet est faite de lanières fines et flexibles en cuir brut de veau. Elles sont aussi acérées que des couteaux. Elles pourraient trancher net un pied de maïs dressé droit. L'homme marche à gauche de la charrette, d'un pas rapide malgré ses jambes torses, le fouet dessine un demi-arc de cercle dans les airs accompagné d'un claquement sonore, le son d'onde en onde se propage dans le petit bourg. Les douze sabots cloutés des chevaux raclent le sol, soulevant des nuages de poussière. La charrette chargée de toutes sortes de marchandises d'usage courant fait ainsi irruption de façon spectaculaire dans le bourg, redonnant d'un coup de l'énergie aux hommes sous l'arbre.

– Liu Qi, ainsi c'est donc toi, garnement ! Qu'est-ce qui t'amène à l'heure de midi dans ce cagnard ? lui lance haut et fort un type d'âge moyen se redressant légèrement sur sa chaise longue.

– Frère aîné Huang le Quatrième, ça fait un bail qu'on s'est pas vus, dis donc, tu te la coules douce, allongé là à faire prendre le frais à tes abattis, répond Liu Qi en arrêtant ses bêtes d'un cri.

– Par cette chaleur, viens donc fumer une pipe, souffler un peu et te mettre au frais, tu reprendras la route après.

– Et mes bêtes ? Je viens de les acheter…

– Oh, tu viens de les acheter ? Trois grands chevaux, et cette charrette ! Eh bien,

mon petit gars, tu fais l'important, dit Huang le Quatrième en se levant, tout étonné. Mène la charrette par ici pour que tes chevaux se reposent et que nous fassions connaissance avec ces trois graines de dragon.

Liu Qi, laissant traîner sa voix tonitruante, fait avancer les chevaux et tourner la charrette jusqu'à l'ombre des arbres. Il étaie le châssis pour alléger la charge des bêtes et remplit le panier plat de fourrage ; il va jusqu'au puits, actionne la pompe, remonte un seau d'eau fraîche. Il commence par se désaltérer un moment à grands bruits, puis, wlof ! il verse l'eau sur le fourrage, remue, avant de se joindre au groupe ; il farfouille dans sa veste dépenaillée et en sort un paquet de cigarettes avec feuille d'étain puis, généreusement, fait la distribution. Quelques hommes se lèvent et se plantent devant la charrette, puis ils en font le tour et examinent les chevaux.

– Belles bêtes !

– Ça, oui !

Liu Qi cligne d'un œil, tandis que l'autre reste grand ouvert, la cigarette coincée entre deux doigts de sa main gauche, pendant que de sa main droite qui tient le chapeau percé il s'évente le poitrail, l'air tout à fait satisfait. Comme il observe ses trois chevaux, ses yeux se font grands ou petits tour à tour, son regard est vague et empli de douceur. Belles bêtes ! Est-il besoin de le dire, sinon ces vingt années passées à faire le charretier n'auraient servi à rien, se dit-il. Moi, Liu Qi, à quinze ans je tenais déjà le fouet et conduisais une charrette, à l'époque j'étais même plus petit que le manche. Ces dizaines d'années ayant eu tout au plus affaire à des mulets estropiés ou à des chevaux aveugles, je n'aurais jamais osé imaginer pouvoir un jour atteler des bêtes aussi robustes et fringantes à une charrette aussi belle, des chevaux dont la vue vous revigore son homme. Voyez ce petit poulain entier attelé à gauche du timon, sa robe châtaigne n'a pas un poil d'une autre couleur, c'est celle d'une bogue de vieille châtaigne cuite à point, d'un pourpre lustré. Ses oreilles, on dirait du bambou coupé avec un couteau affûté. Ses grands yeux, dispensant le souffle d'un héros prêt à donner sa vie, font penser à des ampoules électriques. Et puis ses pattes, pareilles à des crochets de balance, ses sabots à des coupelles à alcool, de naissance il a tout d'un dragon. Ce cheval ne marque plus – a les dents trop usées pour qu'on juge son âge à sa mâchoire –, petit morveux de dix-sept à dix-huit ans, il n'a pas encore sa taille adulte. À sa droite, la petite jument de trait, grassouillette, à la robe luisante bai cerise, a l'air d'une jeune fille et ses lèvres ont

la fraîcheur du rouge éclatant des cerises. Quant au cheval de volée noir réglisse, qui irait chercher la petite bête à son sujet ? S'il n'est pas un bâtard issu d'un cheval japonais et d'un Yili, c'est un descendant d'un cheval mongol et d'un cheval du Henan, une vraie force de la nature, tout noir comme un pin. On peut dire que moi, Liu Qi, j'ai eu également de la chance, je n'aurais jamais pensé pouvoir acheter de tels chevaux dans une foire, même en rêve. Le Ciel nous a donné un coup de pouce, ces trois trésors et nous avions des affinités prédestinées. Les bêtes et la charrette m'ont coûté huit mille yuans. Pour gagner l'argent qui m'a permis d'acheter ce cheval, j'ai perdu ma femme, elle est partie, furieuse. Et me voici célibataire depuis plus d'un an, personne pour réparer mes vêtements déchirés, pour me réchauffer mes repas. Qu'est-ce que j'ai cherché ? Mon panache actuel, justement. De tous les métiers sous le soleil aucun n'en a autant que celui de charretier. Un gaillard bien baraqué, noir comme une demi-tour en fer noir, la taille ceinte d'un tissu de force bleu, la poitrine à demi dénudée, montrant les pectoraux, il fait claquer son fouet, poussant la chansonnette, assis sur le timon, les chevaux trottent, tagada tagada, les roues tournent à la vitesse de l'éclair ; plus vif, plus libre on ne trouve pas… Ah, les femmes, elles n'ont de longs que leurs cheveux, autrement elles ne voient pas plus loin que le bout de leur nez, pour un rien, une petite tape sur les fesses, et les voilà reparties au galop chez leurs parents, la fille dans les bras, tirant le fils derrière elles, et pour moi, ça fait un an que ça dure, c'est quoi cette histoire ! Moi, ce jour, alors que je ramène la charrette, que je m'arrête devant le portail de tes parents, tourne la charrette vers l'ouest, tu ne changerais pas d'avis ? Mais m'avoir trouvé, c'est une chance pour toi !

– C'est super, Liu Qi, ces dernières années, les mesures politiques ont été bonnes, tes chevaux sont des dragons, ta charrette est un bijou, te voilà satisfait à présent.

– Satisfait de quoi ? dit Liu Qi sur un ton chagrin en soupirant longuement. Ma femme ne me comprend pas, presque tous les jours elle me cherchait querelle, je lui ai flanqué une raclée, elle a fait du chantage au suicide pour demander le divorce, comme je n'étais pas d'accord, elle a bouclé ses bagages et hop ! la voilà partie au galop chez ses parents, pour ne plus revenir. Depuis des lustres on s'en tient à l'adage « la femme est la monture de l'homme, libre à lui de la chevaucher, de la fouetter », mais putain, elle ne se laissait pas faire.

– Liu Qi, ton adage est passé de mode depuis belle lurette, à présent les rôles

seraient plutôt inversés, c'est elle qui voudrait te chevaucher, rétorque Huang le Quatrième avec un rire taquin.

– Frère aîné Liu, vraiment tu exagères, une femme aussi délicate, comment as-tu pu avoir le cœur à la battre ? Un jour, je me suis glissé à la fenêtre, elle était en train de frotter son dos, j'étais si fasciné que je n'ai pu détacher mon regard. Ciel, un dos si blanc, comme une boule de farine… à ta place, je me serais volontiers mis à genoux tous les jours pour lui baiser les talons, déclare avec force œillades frère aîné Jin, bien connu au bourg pour son oisiveté.

Liu Qi a les yeux injectés de sang. D'un bond il est devant Jin, ses doigts pareils à des tenailles enserrent la nuque grêle de ce dernier, comme l'aigle saisissant un poussin, il le soulève, d'un coup l'expédie à plusieurs pas de là.

D'une roulade Jin se relève, il jure en se frottant le cou : Liu Qi, putain, t'es vraiment une bonne poire, ta femme chez ses parents a un amant, en plein jour elle se faufile dans les champs de maïs avec un soldat de l'est du bourg, t'es cocu, tout ce qu'il y a de plus cocu et tu viens ici faire le brave.

Liu Qi lève son fouet et l'abat, Jin détale en zigzag comme un lièvre.

Voyant que Liu Qi n'a pas l'intention de le courser, il s'arrête et dit, montrant les dents : Frère aîné Liu Qi, moi ton cadet, je ne te raconte pas d'histoires, depuis que ma belle-sœur est retournée chez ses parents, je l'ai à l'œil, si tu as l'intention de divorcer, fais-le vite, on ne mobilise pas les cabinets si ce n'est pas pour faire ses besoins. Je te le dis : une femme mariée est comme un cheval en rut, une tape sur la croupe et le voilà qui fait l'important, qui déploie sa queue.

– Frère aîné Jin ! l'admoneste un homme à la barbe poivre et sel, tu approches de la quarantaine, ta bouche pue autant qu'une écurie, cours te la laver, ne reste pas ici à faire perdre la face à ton père.

Après avoir eu raison de Jin, l'homme à la barbe poivre et sel marche vers Liu Qi, lui tapote l'épaule et lui donne ce conseil : Mon petit gars, va reconnaître tes erreurs auprès de ta femme, ramène-la à la maison pour y mener de beaux jours. Un cheval, malgré toute sa finesse, ne sera jamais qu'un cheval.

– Liu Qi, ma belle-sœur est arrivée au bourg voilà bientôt un an, au début du printemps, ta belle-mère et ta belle-sœur se sont rendues au Heilongjiang pour voir leur fille et sœur, on raconte que la mère est tombée malade là-bas, qu'elle n'a pas pu revenir, elles ont laissé à ta femme le soin de cultiver leurs terres ; pour une femme avec deux enfants, sans compter les potins, vivre avec cette cuvette de

merde sur la tête, encore si elle était veuve, passons, mais vous deux… la forêt est grande, elle abrite toutes sortes d'oiseaux, vieux frère ! dit Huang le Quatrième, plein de sympathie.

Liu Qi est comme un plan de courge touché par le givre, il baisse la tête, abattu, il répète : Cette salope, je ne l'ai pas assez frappée. À coups de fouet je vais te faire manger la poussière, te corriger jusqu'à ce que tu te mettes à genoux et appelle ton père à ton secours, pour te faire comprendre enfin que moi, Liu Qi, je suis un tigre qui ne quitte pas sa montagne pour de l'herbe.

– Oh, ça va, jeune homme, ne reste pas là à faire l'entêté. Un homme qui se met à genoux devant sa femme à notre époque ce n'est plus infamant, c'est même à la mode. Mon fils tous les jours peigne les cheveux de sa femme et les natte lui-même.

Et tous de rire aux éclats.

Huang le Quatrième dit : Laisse charrette et chevaux ici, je m'en occupe, ta femme a peut-être déjà reconnu ta voix de gong brisé et qui sait si elle n'est pas à te regarder par la fente de la porte.

Sa bouche fait une mimique en direction de la petite cour donnant sur la rue au centre du bourg.

Liu Qi se gratte le cou à plusieurs reprises, après quelques petits rires forcés, le visage marbré de blanc et de rouge, il s'avance, en lambinant, comme s'il marchait sur des œufs, vers la maison de ses beaux-parents.

Il frappe doucement au petit portail aux deux vantaux clos. Pas un bruit dans la courette. Il frappe de nouveau, retient son souffle, prête l'oreille, de la cour monte le babil de sa fille.

– La mère, ouvre la porte !

Il a pondéré sa voix de moitié, elle est assourdie, on dirait un meuglement. Dans la cour personne ne se soucie de lui. Il colle son visage plein de sueur grasse et de poussière contre la fente de la porte pour regarder à l'intérieur, il voit sa femme assise sous le lantanier, elle lui tourne le dos, elle allaite l'enfant, les jambes de la petite s'agitent dans tous les sens.

– Tu ouvres la porte oui ou non, si tu ne le fais pas, je passe par le mur ! rugit-il.

Il met son geste à exécution, agrippe le faîte, se hisse, saute dans la petite cour, la terre du mur s'effrite avec force bruissements.

La femme pleure, jure contre lui : Espèce de chien sauvage, tu trouves que tu ne m'as pas assez tourmentée, c'est ça hein ? Je vis et cela te dérange, hein ? Tu es venu frapper à la porte, tu…

La petite au sein trouvant que le lait ne coule plus aussi vite, qu'il a changé de goût, se met à pleurer de colère.

Liu Qi ne sait trop que faire, il transpire de tout son corps, il reste planté comme un piquet devant sa femme, les muscles de ses joues se contractent par à-coups.

– Mère de l'enfant… dit-il.

Il voit ses épaules haussées, son visage émacié où du jaune perce sous le blanc, ses sourcils froncés, pareils à des feuilles de saule, qui tressaillent et, dénudé, ce sein blanc et opulent, que l'enfant suce et qu'elle agrippe, gratte, il balbutie : Viens voir un peu nos chevaux, trois beaux chevaux…

– … Dégage, allez, dégage, ne reste pas planté là, rien qu'à te voir j'en suis malade. Si tu es encore un être humain, si tu as encore un peu de nature humaine, quitte-moi sans hésiter…

– Viens-t'en voir les trois chevaux, l'un est un petit poulain entier de couleur châtaigne, il y a une jument cerise et un hongre noir réglisse – à parler de ses bêtes, son visage au teint brouillé en un instant s'est animé, ses yeux embués brillent d'un vif éclat –, ce sont vraiment trois magnifiques chevaux ! Ils ont bouche tendre, poil luisant, pattes fines et sabots solides, ils sont gras à souhait, leur tête fonctionne bien, quand ils marchent on dirait des chats grimpant aux arbres, ils hennissent avec force, ne manquent pas de souffle et sont hardis. La mère, viens-t'en voir nos chevaux, et tu n'auras plus de raison pour m'injurier et tu reviendras toute contente avec moi à la maison.

– Rentre y vivre avec tes chers chevaux, chevaux crevés, pourris, pestiférés !

– Tu… putain, tu oses insulter mes chevaux ! Tu vaux moins qu'eux !

Les flammes de la colère montent dans la poitrine de Liu Qi, ses yeux s'injectent de sang.

Il fait un pas en avant en direction de sa femme et braille : Tu reviens oui ou non ?

– Tant que je serai en vie je ne remettrai pas les pieds dans ton écurie puante !

– Je vais te battre à mort, espèce de…

– Vas-y, Liu Qi, frappe-moi, ce ne sera pas la première fois, frappe tout ton content aujourd'hui, frappe-moi à mort, si tu ne le fais pas, tu n'es pas digne de ton

père, de ta mère, tu es fils d'un cheval, mis bas par une ânesse…

Tout en l'injuriant, la femme s'est mise à sangloter.

À la vue du visage en pleurs de sa femme, la main de Liu Qi mollit, son cœur frémit, le poing qu'il avait levé retombe, inerte. Il fouille dans sa veste loqueteuse, en sort un paquet de cigarettes, il est vide, sa grande main en fait une boule qu'il jette furieux sur le sol. Il se met à croupetons, et reste là, abattu, la tête entre les mains. Maudite bonne femme ! se dit-il, tu ne comprends donc rien aux hommes. Je ne suis pas un voleur, je ne joue pas, ne cours pas la gueuse, j'ai une volonté de fer, à toute épreuve, j'aime les chevaux, je les ai dans la peau, en achète, je suis un paysan pur-sang. C'est pas que tu sois trop vieille, que t'en rajoutes, même pour ça je ne t'aurais pas frappée, et puis, quand je le fais, c'est sur la partie molle des fesses, oui, ça fait un peu mal, mais cela ne blesse ni les tendons, ni les os, pas de risque d'en rester estropiée ou défigurée, putain, tu pourrais t'estimer heureuse. Et aujourd'hui, je fais des courbettes devant toi, Liu Qi, quand t'es-tu montré aussi crétin ? Et toi, tu ne daignes même pas aller les voir. Saloperies de cigales, avec leur tapage, crii crii crii, comme si j'en avais déjà pas assez marre comme ça ? Il lève la tête et lance un regard haineux aux insectes bruyants dans le lantinier. Les cigales relèvent doucement leur petit postérieur pointu, il en a le visage mouillé d'urine. De la rue montent des hennissements, ce sont ceux du petit cheval châtaigne, il les a reconnus tout de suite. L'animal m'attend, il m'appelle. L'être humain ne vaut pas un cheval ! Putain ! Et je suis encore là à me faire prier comme un moins-que-rien, si tu veux rentrer, rentre, si tu ne veux pas, laissons tomber, en tout cas, moi, j'ai mes chevaux. Il se relève dans l'intention de partir de là, mais c'est comme si ses pieds avaient pris racine dans le sol, il a l'impression d'avoir été transformé en arbre. Il a envie de balancer quelques phrases savoureuses dignes d'un vrai gaillard afin de rabattre l'arrogance de cette maudite bonne femme, mais les mots arrivés au bord de ses lèvres ont perdu tout leur piquant, ce qui devait être du vin au départ est devenu du vinaigre doux, il en est surpris lui-même.

– Écoute, je ne t'ai donné que quelques tapes parfois, c'est vrai, est-ce que j'ai d'autres torts envers toi ? Et à présent, nous avons des chevaux, une charrette, au nom de quoi tu ne reviendrais pas ?

– Les chevaux, encore et toujours ! Depuis que je me suis mariée avec toi je suis poursuivie par la peste chevaline. Cette année où tu as édifié un tertre funéraire pour un cheval, lui as installé une tablette commémorative, que tu as demandé aux

gens de suivre la procession par les rues, Zhuzi avait vingt jours, je souffrais de fièvre puerpérale, j'étais entre la vie et la mort, toi tu t'en fichais, tu ne prenais pas de mes nouvelles, tu ne pensais qu'à ton cher cheval disparu. Toutes ces années je me suis levée aux aurores, couchée à la nuit noire, je t'ai aidé dans l'élevage des martres, j'ai même été mordue par l'une d'entre elles et le sang n'arrêtait pas de couler. Alors que ma grossesse était bien avancée, je suis allée aux champs cueillir le coton, partant sous les étoiles le matin, rentrant sous la lune le soir, le bébé a bien failli naître dans la nature, tout ça pour quoi ? Ces dernières années quelle jeune femme n'est pas bien habillée, lèvres fardées ? La belle-fille de Erlin, qui a cinq ans de plus que moi, semble tellement plus jeune, plus fraîche. Toi, tu te moques que ta maison soit délabrée, que ta femme et tes gosses soient vêtus de haillons, le moindre petit sou tu te le gardes jalousement, tout ça pour acheter ces canassons. Tu ne m'écoutes pas, en plus tu me frappes et j'en ai le corps couvert de bleus… Si je ne suis pas allée te poursuivre au tribunal c'est pour ce laps de temps où nous avons vécu, cahin-caha, comme mari et femme, mais puisque tu n'es toujours pas raisonnable, tôt ou tard, tu vas te retrouver en prison.

– Mais tu n'as même pas vu de quels chevaux il s'agit ! Viens-t'en donc les voir…

– Espèce de canasson abruti, sans cœur, dégage ! Si tu continues avec tes chers chevaux je divorce.

– Je sais, moi, la vraie raison qui te pousse à divorcer !

Liu Qi, fou furieux, envoie valser à une dizaine de mètres l'écuelle aux poules et dit d'une voix sourde : Espèce de salope sans vergogne, tu… putain, c'est la honte, vrai ! Et tu voudrais que je fasse cas de toi ? S'il faut divorcer, divorçons !

Liu Qi, en rage, se dirige en chancelant vers l'entrée de la cour, ouvre le portail et sort, puis vlan ! il le claque.

Pour la femme, c'est comme un coup de massue sur la tête, elle a le regard fixe, ses lèvres tremblent, les coins de sa bouche frémissent, elle claque des dents. Elle reste pétrifiée comme une statue. Le vent chaud qui s'est engouffré par le portail taquine les cheveux fous sur ses tempes ; tout chargé de l'odeur des herbes en décomposition dans la campagne, il la fait suffoquer, lui donne vertiges et éblouissements. Le vent chaud souffle dans le lantanier aux formes gracieuses, l'arbre se balance, les feuilles d'un vert pâle en forme de plumes bruissent, les fleurs roses étincellent tels des nuages du soir. La femme a entendu dire que ces

fleurs s'appelaient aussi « Plaisir partagé ». Toujours ces chevaux, ces maudits chevaux. Elle éprouve une douleur insupportable au cœur. L'enfant, d'un coup de dents désagréable, mord son sein. Elle ne ressent rien. Plaisir partagé, plaisir partagé, avec ces chevaux, c'est impossible, partage sans plaisir. Alors qu'elle est dans ses pensées, deux rangées de larmes coulent sur ses joues.

Les sept ou huit petits singes au cul nu, âgés de sept à dix ans, après avoir eu leur content de batailles d'eau dans le ruisseau à l'est du village, de curetage de nids de crabes et de trous d'anguilles de vase, s'accroupissent tout au long du chemin telles des poules en train de pondre, ils avancent vers le bourg, ils sont couverts de boue, tiennent à la main qui un crabe, qui deux anguilles, leurs regards furètent de tous côtés.

À la tête de la troupe marche un petit drôle noiraud aux grands yeux, à la large bouche, au nez en forme de gousse d'ail. Il tient dans sa main gauche une patte de crabe, le reste ayant été dévoré tout cru.

Il dit : Selon mon père, les crabes, faut les manger crus, les crevettes, vivantes, et les palourdes à moitié cuites. La patte qui reste, c'est pour ma petite sœur, elle vient tout juste d'avoir deux incisives toutes tordues.

Sa main droite tient une badine de saule qu'il agite en marchant, il en frappe tout ce qu'il voit : herbes, arbrisseaux. À l'entrée d'un champ de maïs d'un noir luisant, il lève la badine et vise un côté d'un plan de maïs, il l'agite, on entend alors un schlac ! deux grandes feuilles ont été coupées sans bavures.

Tout excité il s'écrie : Hé, voyez mon fouet !

Il agite de nouveau la main et deux nouvelles feuilles sont coupées.

– Tout le monde sait faire ça, dit un enfant.

Il court sous un saule près du puits à pompe et, scratch scratch, grimpe dedans, il coupe quelques branches, les met dans sa bouche, flop ! se laisse glisser. L'écorce rugueuse de l'arbre en frottant contre la peau de son petit ventre y a laissé des traînées blanches.

– Aïe, aïe, dit-il en tapotant son ventre, grimper aux arbres, c'est fastoche, en descendre ça écorche. Zhuzi, de quoi tu te vantes ? Regarde mon sabre.

Il met à nu les branches de saule, vise quelques épis de maïs et, pif et paf, les décapite, les enfants se disputent les branches de saule jetées à terre, alors plusieurs « fouets » ou « sabres » se mettent à l'œuvre en tous sens. Des dizaines de pieds de

maïs sont leurs victimes, mutilés, faisant triste figure, debout au bord du champ, devenus de simples bâtons.

– Arrêtez, espèces d'enculés ! Cette parcelle de maïs est à ma grand-mère !

Le petit drôle noiraud, brandissant sa badine de saule écourtée, en frappe quelques derrières nus.

– Aïe, Zhuzi, c'est toi qui as commencé.

– Ce que j'ai coupé c'est à ma grand-mère, et toi ce que t'as coupé, c'est à la tienne ?

La badine de Zhuzi s'en prend de nouveau au derrière de celui qui réplique, la douleur fait grimacer ce dernier, tout en pleurant, il insulte son camarade.

– Zhuzi, ton père est mort, tu n'as pas de père…

– Tu parles de qui ?

– De toi, tu n'as pas de père !

– Mon père est à Liutuan, il est aussi grand qu'une tour noire, son poing est aussi grand qu'un sabot de cheval. Mon père est maître d'un fouet magique. Mon père peut faire s'abattre un cheval d'un coup de fouet, mettre le bout du fouet dans les oreilles du cheval. Mon père m'a dit tout ce que je dois savoir. Mon père, cette année-là, est allé au district transporter de l'huile, il y avait sur les fils électriques un moineau. Mon père a dit : « Fouet à l'œuvre ! » La tête du moineau est tombée comme une pierre, tandis que le corps était toujours sur le fil. Mon père a dit : « Fiston, avec un couteau, la séparation n'aurait jamais été aussi nette. » Deux ans plus tard, je suis allé trouver mon père, mon père m'a dit alors qu'il voulait acheter trois bons chevaux ! Peuh ! mon père, lui, est vraiment un père formidable !

– Ton père est mort et toi t'es un bâtard !

– Il est vivant !

Tel un louveteau, Zhuzi se rue contre le garçon qui a une paume de plus que lui. Les deux singes au cul nu s'empoignent, ils roulent sur le sol. Certains parmi les autres enfants battent des mains, mettant de l'huile sur le feu, d'autres applaudissent, d'autres encore leur envoient des coups en douce, d'autres prennent parti. Pour finir, tous les enfants entrent dans la mêlée. De loin, on dirait un amas d'œufs de chair en train de rouler. Les crabes ont été jetés dans l'herbe au bord de la route, à moitié morts, ils crachent une écume blanche. Les anguilles au soleil sont presque devenues du petit bois. La patte de crabe que tenait Zhuzi est traînée par les forces concertées de grosses fourmis vers la fourmilière.

– Alors, Liu Qi, elle est d'accord pour rentrer avec toi ? demande l'homme à la barbe poivre et sel avec sollicitude.

Liu Qi est blême, pif, paf ! il range le panier plat à fourrage, ôte la béquille sous la charrette.

– Mon vieux, à te voir, ça n'a pas l'air gagné, tu t'es agenouillé et as fait des excuses au moins ? Ta petite bouille fait penser à une crête de coq aux os noirs, dit Huang le Quatrième sur un ton persifleur.

Liu Qi attrape son fouet de la main droite, tandis que la gauche tient ensemble l'extrémité des fines cordelettes de chanvre reliées aux mors des timoniers ; il rugit, un cri, d'un coup fait tourner la charrette, l'arrière du véhicule frotte contre le tronc du saule, arrachant au passage un grand lambeau d'écorce.

– Frère aîné Liu Qi, la belle-sœur ne s'est pas montrée un tantinet tendre avec toi ? reprend en plaisantant Jin qui se tient à bonne distance et n'entend pas en rester là.

– J'encule ta grand-mère ! rugit Liu Qi.

Deux grosses larmes troubles jaillissent de ses yeux, coulent sur ses joues couvertes de poussière. Sa main agrippe toujours les fines cordelettes reliées aux mors, le fer serre très fort la base de la langue rouge vif et les coins délicats de la bouche du petit cheval châtaigne, la bête gémit tout bas, irascible, sa tête se baisse pour se relever brusquement, ses pattes de devant s'élèvent dans les airs, le cheval se cabre. Cette forme menaçante dressée dans l'espace fait bouillonner le sang de Liu Qi, son cœur frémit soudain, il relâche la bride, il n'a pas le temps d'aligner l'avant de la charrette, elle penche, faisant un angle de soixante degrés avec la route. Il joue de son fouet sur la tête des deux chevaux au timon, clac, clac ! deux frappes sonores, le col du cheval châtaigne et celui de la jument cerise reçoivent chacun un coup sec, pratiquement dans le même temps, la croupe du cheval de volée noir est touchée brutalement par le manche robuste du fouet. Tous ces gestes se sont déroulés avec naturel, de façon cohérente : si personne ne peut comprendre clairement comment le charretier s'y est pris pour réaliser un tel festival, on a pu cependant voir le fouet voler devant les yeux comme une chose vivante.

Chacun des trois chevaux a été frappé. Une douleur aiguë et le bruit assourdissant du fouet poussent le petit cheval châtaigne et la petite jument cerise, pris de court, à faire brusquement un bond en avant, le cheval noir à leur suite met

la gomme, et la charrette toute penchée se rue vers la route de lœss. Là où elle a stationné à l'instant, c'est un espace libre tout petit, ce qui le relie à la route, c'est une courte voie de plus de deux mètres de large. La charrette de Liu Qi ne s'est pas engagée directement sur la chaussée, les timoniers et le cheval noir de volée ayant déployé trop de force, Liu Qi n'a pu corriger l'orientation de la charrette lors de ce bond en avant. Une roue a glissé dans le fossé. Le véhicule bascule. Les chevaux s'arrêtent. Seaux en fer-blanc, balais, nattes de roseau et autres marchandises diverses de la coopérative d'approvisionnement et de vente Liutuan ainsi transportés s'en retrouvent sens dessus dessous, on dirait que la charrette va verser.

– Liu Qi, t'aurais pas avalé de la poudre d'explosif par hasard ? C'est comme ça qu'on conduit une charrette ? Tu joues avec ta vie, dit l'homme à la barbe poivre et sel.

– Vieux frère, décharge d'abord ta cargaison, tu bricoleras ta charrette à vide, et la rechargeras après. On va te donner un coup de main, dit Huang le Quatrième.

– Liu Qi, dis vite à la belle-sœur de faire venir son bon ami, il est toujours prêt à aider les gens « en difficulté », reprend Jin.

– Dégage, putain, mais dégagez tous !

Les yeux de Liu Qi jettent des étincelles, il rugit contre eux : Vous espériez du spectacle, me voir jouer les lâches, eh bien c'est raté, espèces de crétins !

Il ôte sa vieille veste toute tachée de sueur et blanchie par l'usure, la jette au petit bonheur dans la charrette, prend une inspiration, rentre le ventre, sangle avec force sa taille dans le tissu bleu, fait un nœud dans le dos. Quand il se redresse, il bloque ses reins, ses épaules se déploient, son torse d'un cuivre patiné se déplie comme un éventail, ses muscles et ses tendons saillants en tous sens font penser aux racines noueuses d'un vieil orme qu'aucune hache ne saurait entamer. Son dos est un peu voûté, sur sa nuque un muscle forme une bosse, grosse comme le poing, ses bras sont souples et vigoureux, ses mains grandes comme des éventails en feuilles de massette. C'est un beau corps d'homme, qui dégage une force sauvage et de la finesse. Quelle belle charpente ! soupire intérieurement l'homme à la barbe poivre et sel. Jin sent soudain des courbatures au niveau du cou, il n'ose pas tourner la tête, il lève vite une main pour se frotter.

Liu Qi essuie ses paumes moites de sueur dans le tissu bleu qui lui maintient les reins, il crie de façon bizarre, sa main gauche secoue la bride tandis que la droite manie le fouet ; bien campé sur ses pieds écartés, il garde le regard fixé sur les

deux chevaux d'attelage, on lit dans ses yeux de la force, du courage, de la vitalité. Le fouet tournoie dans l'air telle une machine à vent, on n'entend que le sifflement, mais le fouet, lui, ne retombe pas. Le petit cheval châtaigne et la jument cerise ouvrent des yeux gros comme des clochettes, leurs reins s'affaissent, leurs pattes s'arquent, ils déploient toute leur énergie, les roues de la charrette bougent un peu, puis reculent.

– Liu Qi, arrête de faire le gros bras, décharge la charrette, tire la voiture à vide, on va t'aider, dit l'homme à la barbe poivre et sel.

Liu Qi ne répond pas, il recule de trois pas et joue de son fouet en cercle, paf ! paf ! paf ! en trois claquements sonores le fouet frappe la croupe des trois chevaux, s'y tracent immédiatement trois boursouflures de la grosseur d'un doigt. Il hèle les bêtes de nouveau, elles unissent leurs forces, font sortir la roue du fond du fossé puis, péniblement, la remontent centimètre par centimètre, mais la charrette retombe d'un coup pour s'enfoncer davantage.

– Putain, vous aussi vous êtes contre moi !

Il crache à plusieurs reprises dans ses mains, prend son élan et saute sur le timon, se tient debout, les jambes écartées sur les deux brancards, et manie le grand fouet. Il l'agite en arc de cercle, de gauche à droite, au milieu de claquements ininterrompus, le bout du fouet fait siffler un vent léger, il touche les poils fins sur le corps des chevaux. Quand une main fatigue, l'autre prend le relais sans que les efforts baissent. Le sang coule sur la croupe des deux timoniers, les bêtes sont couvertes de sueur, leur pelage éblouit comme un satin miroitant. Elles ont été mises au harnais depuis peu, le petit cheval châtaigne est plein de dispositions naturelles, rendu irascible par les coups de fouet arbitraires administrés par son maître, il commence à frapper en aveugle, en tous sens, envoyant coups de tête sur coups de tête à sa compagne la petite jument, puis sa crinière se hérisse, ses pattes de derrière s'envolent, il rue à plusieurs reprises. La contagion gagne la jument, elle hennit, fait s'envoler lestement ses pattes, donnant du sabot à gauche et à droite, évitant les coups de fouet impitoyables de son maître, protestant ainsi contre les mauvais traitements qu'il lui inflige. Les quatre sabots ferrés raclent le lœss durci, impression d'une pluie de boue venue du ciel. Les badauds s'éloignent. Un sabot du cheval châtaigne atteint le cheval noir en pleine poitrine, ce dernier, sous l'effet de la douleur, relève brusquement la tête. Le regard sombre, profitant d'une opportunité, il mord le petit cheval à la croupe, le poulain, comme fou, joue des

sabots sur le sol, une petite pierre s'envole et vient frapper l'oreille de Liu Qi. Il incline brusquement le cou, de sa main protège son oreille, il a du sang plein la paume.

Il devient livide, ses pupilles virent au vert, les veines sur son cou tressaillent, pop ! pop ! Il saute de la charrette, la main sur l'oreille, sur la pointe des pieds, il se retrouve en quelques bonds à trois à cinq mètres devant les timoniers, au beau milieu de la route. Il marmonne à voix basse on ne sait quoi, il élève avec légèreté le fouet, l'ombre de ce dernier dessine dans les airs un arc de cercle, deux coups résonnent comme deux gifles : les deux dragons vivants s'écroulent paralysés sur la route de lœss.

Ce coup de maître a médusé l'assemblée. Bon nombre de personnes tirent la langue et restent ainsi un bon moment. L'homme à la barbe poivre et sel retient sa respiration, il s'approche de Liu Qi avec force courbettes.

Les mains jointes, il lui dit : Maître Liu, aujourd'hui on peut dire que vous avez ouvert les yeux du petit vieux que je suis.

Il se baisse pour regarder l'oreille des chevaux, Liu Qi, du manche du fouet, le repousse sur le côté, il donne du fouet sur les cuisses des deux chevaux, ceux-ci se relèvent en un coup de reins. Ils se sont exécutés sans broncher, ils tremblent de tout leur corps.

– Mon frère, rien d'étonnant à ce que tu sois tellement attaché à ces chevaux, vrai ! dit Huang le Quatrième, les yeux embués.

– Frère aîné Liu, ton fouet est magique ! s'écrie Jin.

Pourtant, au milieu des compliments de l'assemblée, on lit sur le visage de Liu Qi de la tristesse, de la peur, du désarroi, sous son teint noiraud monte de la pâleur. Il caresse la tête des chevaux, se penche au niveau de leurs oreilles comme s'il leur chuchotait quelque chose, puis il se redresse, se dirige à grandes enjambées vers la charrette, agite le fouet pour la forme, lance un : Hue ! Les trois bêtes, comme frappées de folie, la tête pratiquement contre le sol, les reins arqués, tirent désespérément sur les harnais. Ceux-ci, formés de six lanières de peau brute de bœuf tressées, crissent sous l'effort, de petites particules de terre sautent des cordes. Liu Qi, courbant le dos, soulève les brancards avec les épaules, la roue se met à tourner. Les pattes de devant du petit cheval châtaigne se plient, il se traîne sur les genoux. Une dizaine de spectateurs s'élancent, et qui de soulever, qui de pousser,

braoum ! la charrette se retrouve sur la route.

Liu Qi ne se retourne même pas, l'homme à la barbe poivre et sel lui crie d'amarrer les marchandises qui brinquebalent dans la charrette, il semble ne pas avoir entendu non plus. Ses pieds, avec agilité, foulent le sol à petites enjambées, ses mains tiennent le fouet qui s'envole, sa bouche lance des hue ! hue ! à répétition. Charrette, charretier, chevaux semblent pris de folie. Le soleil lui aussi paraît gagné par la contagion, il crache une lumière blanche ardente. Vraoum ! la charrette se rue en avant. La surface de la route est raboteuse, les marchandises brinquebalent de plus belle, quand la charrette a fait cinq cents mètres depuis son lieu de stationnement, alors qu'elle est à un millier de pas de la petite caserne située à l'extrémité est du bourg, les marchandises amoncelées dessus se disloquent. Les seaux roulent, les nattes glissent, fourches en bois, balais, vans, pelles, dégringolent dans un beau désordre.

Le rouleau de nattes vient heurter l'échine des chevaux, leurs pattes reçoivent les seaux en étain et leurs croupes sont piquées par les balais. Les bêtes, prises de panique, s'envolent comme pour fendre les nuages. À ce moment-là, la voiture roule à vide, les chevaux s'emballent, Liu Qi a été envoyé dans le fossé par une botte de balais, le grand fouet si imposant gît dans le bourbier tel un serpent mort. La charrette s'envole comme un boulet sortant d'un canon. Sa vue s'obscurcit, il a de l'amertume dans la bouche, aucune idée ne lui vient à l'esprit.

Les hommes sous le saule sont pétrifiés.

La jeune femme de Liu Qi, à la taille svelte, au charmant minois, renverse le tabouret sur lequel elle était juchée et, sans force, tombe, elle reste là hébétée à fixer les fleurs étincelantes du lantanier.

Ce qu'il voit d'abord, de loin, c'est l'ombre d'un fouet s'agitant au-dessus de la tête des chevaux ; deux secondes après que le fouet s'est abattu, un son clair lui parvient enfin. Puis les sons ne forment plus qu'un seul bruit, comme ces pétarades tirées la veille du Nouvel An. Il se dit : oh, la charrette a versé. Je ne m'en occupe plus, qui verse est dans la poisse, sans parler d'une charrette tirée par des chevaux, s'il s'agissait d'une voiture de la marque Drapeau rouge, je ne m'en soucierais pas davantage. Par les temps qui courent, on n'est jamais récompensé de sa bonne volonté. Putain, c'est vraiment la poisse. Dimanche dernier, Lu le chef de peloton – les montagnes sont hautes et l'empereur est bien loin, le singe s'intronise Grand

roi, et toi chef de peloton Lu, tu es notre empereur ici-bas – sans savoir de quoi il retournait, tu m'as sermonné pendant deux heures, et tout ça pour quelle affaire de prime importance ? Tu posais, les sourcils dressés comme des brosses.

– Zhang Bangchang !

Merde alors et toi tu es vraiment Qin Hui, je m'appelle Zhang Bengchang[1]. Je t'ai repris combien de fois et tu ne te corriges toujours pas, tu estropies tous les mots, et tu restes pourtant chef de peloton, si je me retrouvais chef de compagnie, je t'enverrais illico en première année de primaire pour parfaire ta culture, apprendre la transcription phonétique pinyin, ça éviterait que tu ne fasses honte à la Huitième armée de route.

J'ai dit : Je m'appelle Zhang Bengchang !

Tu as dit : Zhang Bangchang, tu en as fait de belles !

– J'ai fait quoi ?

– Tu le sais très bien.

– Je sais quoi ?

– Arrête de faire l'imbécile avec moi !

– Et toi, t'es pas en train de me persécuter ? Dis-moi quand et où, je me rappellerai.

– Dimanche dernier, de midi à deux heures et demie, tu es allé où ?

– J'étais de faction.

– Et tu n'as pas quitté ton poste ?

– Si.

– Pour aller où ?

– Dans le champ de maïs.

– Et il y avait qui dans le champ ?

– Une femme avec un enfant. Dis donc, qu'est-ce que tu insinues ? Salopard !

– Bah, t'es intouchable, tu fais partie de la troupe de théâtre, tu joues le rôle du jeune premier, ni homme, ni femme, ça rime à quoi ? Les hommes qui jouent sur scène sont tous des voyous, les femmes, elles, sont toutes des putains, pas un qui rachète l'autre !

– Chef de peloton, on ne peut pas insulter comme ça les gens, jouer sur scène, où est le mal ? Le Premier ministre Zhou Enlai au lycée de Nankai a joué sur scène et il a même interprété le personnage d'une « grande jeune fille » !

– C'est bon, c'est bon, laissons cela. Tu t'es absenté de ton poste sans permission,

t'es introduit l'arme à la main dans le champ de maïs, tu as brutalisé une femme, pris des libertés avec elle !

– Je proteste contre de telles calomnies ! Je le fais au nom de l'esprit de l'armée qui m'inspire, au nom de la nature humaine. Tu peux aller demander à belle-sœur aînée…

Ce jour-là, alors que j'étais de garde, j'ai entendu un enfant pleurer dans le champ de maïs, des sanglots étouffés, on aurait dit les cris d'un petit chat malade. Je me suis dit : est-ce que ce serait un bébé abandonné ? Un… Je suis un soldat, je ne peux abandonner quelqu'un en train de mourir. Et puis, en ces temps de paix, en plein jour, un garde en faction n'est-il pas, pur décorum, comme les oreilles d'un sourd. Je vais aller voir de quoi il retourne et revenir, sauver une vie vaut mieux que de construire une pagode de sept étages. Ma mitraillette sur le dos, je suis entré dans le champ, j'avançais, me faufilais en suivant les pleurs. J'ai vu d'abord une bâche en plastique, puis une petite couverture, une petite fille pleurait, agitant les jambes, à côté d'elle étaient posés un sac d'engrais, une gourde, quelques vêtements. J'ai appelé, personne ne répondait. J'avançais le long de la levée de terre, j'ai vu soudain une femme, allongée sur le sol, montrant son corps blanc dénudé. J'ai hésité un court instant puis ai continué d'avancer, je l'ai soulevée, ai pincé le sillon labial. Elle est revenue à elle, un sentiment de honte a envahi son visage. J'ignorais qui elle était. J'ai voulu la ramener chez elle, elle a refusé poliment. Elle est retournée près de l'enfant, lui a donné le sein. Elle m'a remercié, m'a dit encore qu'on annonçait de la pluie, qu'il lui fallait profiter du peu de temps qu'il lui restait pour épandre l'engrais. Je lui ai lancé le sachet de granules de rendan que j'avais dans ma poche, me suis détourné et me suis glissé hors du champ. Voilà ce qui s'est passé, j'avais si chaud que j'étais couvert d'une sueur malodorante, on aurait dit que mes vêtements sortaient tout droit de l'eau salée.

– Quelqu'un a écrit une lettre pour te dénoncer ! dit le chef de peloton.

Je me mordis le majeur, du sang coula goutte à goutte.

Je dis : Je le jure devant le Ciel.

Le chef de peloton me traita de salaud et me dit d'aller trouver le préposé à la santé pour me faire soigner.

Il ajouta : L'affaire n'est pas terminée, il faudra ouvrir une enquête !

– Enquête ? Foutaises ! Va interroger belle-sœur aînée et la chose sera réglée.

Mais lui de téléphoner à la compagnie, à trente kilomètres de là. Le commandant

est arrivé au plus vite à moto, ce vieux frère conduisait comme un manche, il a failli verser avec l'engin dans la rivière. Il a passé quelques jours ici sans résultat, et m'a pourtant tenu le même discours. Mais en plus drôle : il m'a reproché d'avoir quitté mon poste sans autorisation mais a loué mon dévouement pour le peuple. Cette dialectique de l'un qui se divise en deux, je l'ai apprise à l'école.

Aujourd'hui, même si un train déraillait, même si le secrétaire du comité provincial s'évanouissait dans le champ de maïs, je ne quitterais pas mon poste d'un pouce. Le chef de peloton, ce psychopathe avec ses factions de midi, ses factions de nuit et qui, de plus, nous ordonne d'armer nos fusils. Maudit temps, il fait chaud comme c'est pas possible, on en a le pantalon collé aux jambes comme si l'on avait pissé dedans. J'aurais vraiment pas dû me faire soldat, interpréter les jeunes premiers dans la troupe de l'Opéra de Pékin ne te suffisait donc pas, qu'est-ce qui t'a pris de vouloir venir jouer du théâtre moderne dans l'armée ! Faut pas rêver ! T'avais rien d'autre à faire ? Tu n'es pas monté sur scène, être en faction en plein soleil, voilà ce qui t'a échu d'abord. C'est comme cligner de l'œil en se regardant dans un miroir – c'est courir après la laideur. Quant à cette bande de macaques qui piétinent le champ de maïs de belle-sœur aînée, faut-il leur lancer quelques appels ? Bah ! Allez pratiquer vos arts martiaux. Ici la charrette n'a pas été remontée, ah ! Comment se fait-il que les deux chevaux soient couchés ? Un coup de chaleur sans doute. Mon paquet de rendan a été avalé par la jeune femme, j'en ai encore un dans ma poche. Si un cheval prend du rendan, quelle dose lui donner ? Assez divagué, il faut me concentrer sur ma faction. Si seulement quelques espions venaient mettre leur pagaille, je les capturerais vivants et je gagnerais du mérite pour le troisième ou le cinquième échelon. Les petits drôles forment une belle mêlée, j'étais comme eux à leur âge, les fesses à l'air depuis la fête du Double Cinq jusqu'à celle de la mi-automne, on ne portait même pas de chaussures, on allait nus comme des vers, c'étaient des économies pour nos familles. En ces temps-là on ne connaissait pas les coups de chaleur, ni les rhumes. C'est bon, inutile de se faire du mouron pour les autres, de se mettre la rate au court-bouillon pour rien. Je n'y suis pas allé, la charrette n'a pas versé là-bas pour la nouvelle année, voyez, elle est déjà sur la route, il y a même une voiture de sport, hé, hé, il y a du spectacle…

Un seau en fer-blanc est suspendu allez savoir où sur la charrette, en tout cas on l'entend tintinnabuler avec un bruit du diable. La charrette qui est réellement tirée à

vive allure avance par bonds, de loin on dirait qu'elle s'élève vers le ciel au travers des nuages et de la brume. Les trois chevaux lèvent bien haut la tête, leur crinière hérissée, leur queue déployée comme un balai, leur bouche crache de l'écume blanche, leurs douze sabots ferrés réunis raclant le sol font se lever la poussière, les roues roulent la poussière, une botte de balais accrochée à l'arrière soulève la poussière, derrière le véhicule se tisse une colonne occultante de poussière grise. Quelques poules s'envolent effrayées, cot cot ! crient-elles en sautant sur le faîte du mur, l'une d'elles, qui ne savait plus trop où elle en était, s'est glissée sous les roues de la charrette, elle est devenue de la bouillie. Les hommes à l'extrémité ouest du bourg sont frappés de stupeur, on dirait des bouddhas d'argile. Liu Qi émerge de dessous sa botte de balais, il est là debout, hagard. La femme de Liu Qi est appuyée contre le mur, son visage est en larmes. Le combat des singes au cul nu est au point mort, les gosses halètent, en sueur, ils ont le corps couvert de vase et de terre, seules leurs dents sont restées blanches.

Zhang Bengchang, le soldat, est pris d'un frisson, son corps ruisselle de sueur, il a soudain la chair de poule. Il tourne en rond sur place avec impatience comme un fauve en cage.

Soudain éclate sa voix de jeune premier de l'Opéra de Pékin : Les enfants, écartez-vous !

Les gosses ne font aucun cas de son appel, ils n'en continuent pas moins de se rouler sur la route. C'est alors qu'il voit les yeux fous et les naseaux écartés du petit cheval châtaigne. Il voudrait crier quelque chose, mais sa gorge est comme obstruée, aucun son n'en sort. Il met sa mitraillette dans son dos, d'un bond, pareil à un aigle, il fond sur la tête de l'animal, enserre son col de ses bras. La force d'inertie et le choc violent avec le cheval lui font lâcher prise. L'instinct, ou peut-être la chance, lui fait faire une roulade sur place, les roues de la charrette passent à vive allure en le frôlant. C'est foutu ! se dit-il. La voiture est encore à cent mètres des enfants, à quatre-vingt-dix mètres des enfants. Quatre-vingts mètres… Ces derniers finalement émergent de leur bataille acharnée, leurs yeux sont collés par la terre et la sueur, leurs nerfs anesthésiés par la fatigue et la peur. Ils sont là, debout hébétés sur la route, ils regardent l'esprit embrouillé, avec même un brin de curiosité, la charrette qui se rue vers eux. Trois chevaux ! Ce sont les trois chevaux de mon père ! se dit Zhuzi. Il voudrait tant faire part de cela à ses copains. Mais voilà, ses lèvres tremblent nerveusement, il lui semble qu'un petit lapin se cogne

dans son cœur. Aucun mot ne sort de sa bouche.

Encore soixante-dix mètres. J'ai fini par quitter mon poste, j'ai enfreint de nouveau le règlement, il me fallait obéir à ma conscience, pas moyen de faire autrement. Il se dit : encore dix secondes, même pas dix, cette charrette fuse aussi vite qu'une balle. Soudain c'est comme si des flammes illuminaient son cerveau, ses mains tremblent d'excitation. Il ne sait pas comment sa mitraillette est revenue devant sa poitrine, c'est comme si elle était toujours restée là. Par bonheur il n'a pas oublié de tirer la culasse mobile et d'envoyer les balles dans le chargeur. Par bonheur, le sélecteur de tir est réglé sur la position « rafales ». Sans même viser, machinalement, à bout portant, il décharge la moitié de ses munitions. Il voit le cheval châtaigne piquer une tête sur la route, la jument cerise se coucher lentement sur le flanc, le cheval noir faire un bond dans les airs, pivoter à quatre-vingt-dix degrés, la charrette se retourner sur le sol, et les deux roues vers le ciel tourner avec des grincements. Le cheval noir comme par miracle s'échappe de sous le timon et reste immobile devant les deux chevaux d'attelage couchés sur le sol. La poussière continue de se déplacer vers l'avant sur une certaine distance, cachant les sept ou huit enfants.

Les coups de feu ont secoué de sa torpeur le petit bourg tourmenté par la touffeur et ont fait reprendre leurs esprits aux hommes à son extrémité ouest. Comme Liu Qi, ils se précipitent en trébuchant. Les coups de feu ont réveillé aussi le chef le plus gradé de la garnison, le chef de peloton Lu, ainsi que tous les soldats. Ces derniers vêtus de larges caleçons se ruent hors de la cour de la caserne.

À la vue de la foule diverse qui afflue sur les lieux, Lu donne l'ordre aux soldats de rentrer au plus vite mettre leurs uniformes, lui-même ne pouvant aller au combat torse nu repart en courant, tout en rugissant : Zhang Bangchang, espèce de salaud, tu ne perds rien pour attendre !

Ce dernier semble ne rien avoir entendu, portant à deux mains sa mitraillette il s'avance jusque devant les chevaux, il se sent exténué, il a l'impression de marcher sur du coton.

Dans le ventre du petit cheval châtaigne s'est ouvert une fleur, la moitié de son corps baigne dans une mare de sang. Sa tête toute raide repose à plat, les prunelles grisâtres fixent le ciel d'un bleu délavé ; la jument cerise a reçu une balle dans l'abdomen et une autre au cou, elle lutte péniblement, son col se courbe vers le haut, puis retombe, se courbe puis retombe. Ses yeux pareils à deux jaspes pleurent,

regardent Zhang Bengchang avec douleur ; le cheval noir a sa robe tachetée de sang, il est debout sur le bord de la route, pareil à une statue de pierre, il baisse la tête et hennit sourdement.

Il a un haut-le-cœur, de sa bouche monte une sale odeur de sang, il se souvient que, peu avant, quand il avait arrêté la charrette, sa poitrine avait été violemment heurtée par le petit cheval. Il voit le chef de peloton arriver au galop. Il voit une foule nombreuse de villageois affluer tel un essaim de guêpes. Il reprend sa mitraillette à deux mains, tourne le visage, pointe la gueule du canon sur le crâne de la jument cerise, serrant les dents, il presse sur la détente, s'ensuivent plusieurs détonations assourdissantes, alors la fumée bleu clair de la poudre se disperse en volutes depuis la gueule du canon, deux rangées de larmes coulent de ses yeux.

– Désarmez-le !

Il entend l'ordre donné par le chef de peloton à ses compagnons d'armes.

– Mes chevaux, ah ! Mes chevaux…

Il entend les cris et les pleurs du grand gaillard.

– C'est mon père ! Père !

Il entend le petit garçon, pareil à un singe d'argile, se faire valoir auprès de ses copains.

Il entend, venus de loin, les pleurs d'une femme, mélodieux, obsédants, ils résonnent sans fin à son oreille, comme une musique. Il entend encore les voix des gens, rudes ou fluettes, paroles interminables ou lapidaires, cris de surprise, interrogations, explications méthodiques, reproches, narrations, ajouts, toutes expressions proférées avec rigueur, d'une voix forte ou retenue. Peut-être n'a-t-il rien entendu, inutile de le « désarmer », car l'arme lui tombe des bras, il se met à vomir du sang, s'écroule sur le sol, il a la vague sensation d'être allongé sur un nuage d'une couleur semblable à celle des néons, de s'élever en flottant vers le lointain des immensités célestes…

Le cheval noir hennit longuement, agite sa queue et s'avance lentement, à contrecœur, à regret, sur la route de lœss encadrée par les champs de maïs. Terre jaune, tiges vertes des céréales, cheval noir, tout lentement se fond en une seule masse, les gens sont là à regarder, personne se souffle mot.

Note

1. Qin Hui (1090-1155) fut Premier ministre sous la dynastie des Song, considéré comme un

traître à la nation Han pour avoir laissé tuer le héros Yue Fei. Zhang Bangchang (1081-1127), Premier ministre des Song, devint empereur fantoche intronisé par les Barbares.

Grande Bouche

1.

Quand les trois voitures à cheval du village, qui se rendaient à la ville du district pour accueillir la troupe d'opéra maoqiang, passèrent dans la grand-rue, accompagnées du claquement des fouets, le coq venait tout juste de chanter pour la deuxième fois. Il fallait attendre encore un peu avant que l'aube ne pointe, pourtant Grande Bouche ne parvenait déjà plus à dormir. C'était un garçon de neuf ans, il s'appelait Petit Chang mais les villageois le surnommaient Grande Bouche. L'enfant, un vrai badaud dans l'âme, quand il entendit les claquements du fouet eut bien envie de se lever, de suivre les charrettes jusqu'au chef-lieu du district. Il pourrait ainsi voir les membres de l'équipe de travail monter en voiture avec leurs bagages sur le dos, prendre place à l'intérieur, les entendre chanter de l'opéra pendant le trajet, le long de la large voie que l'on venait de recouvrir de sable jaune, puis assister à leur arrivée au village. Grande Bouche dormait avec grand frère sur le même kang ; papa et maman, ainsi que petite sœur, dormaient sur un autre. Il entendit que ses parents étaient réveillés eux aussi.

Papa poussait soupir sur soupir, maman dit avec impatience : Quand on n'a pas de soucis, on n'a pas peur des esprits ! Dors !

Petite sœur se mit à pleurer, elle avait dû faire pipi au lit, maman la gronda : Et tu chouines ! T'as pissé plein le kang et t'as le culot de chouiner !

Les pleurs de la petite se firent plus sourds, papa et maman ne firent plus de bruit. Grand frère se retourna dans son coin, il fit claquer ses lèvres plusieurs fois, prononça en rêve quelques phrases confuses avant de se remettre à ronfler. Il s'était

pratiquement entortillé dans l'unique couverture miteuse. L'enfant la tira avec force par un coin, mais en vain. Il ouvrit les yeux, regarda le plafond tout noir. Il entendait le raffut des souris, elles couraient en tous sens au-dessus du plafond encollé de papier peint. Il eut la sensation que la poussière ainsi secouée lui tombait dans la bouche, alors il se tourna pour faire face à la fenêtre blanchissante. Dans une vague torpeur, il sentit qu'il se levait, enfilait ses vêtements ouatés tout glacés et, le cou dans les épaules, qu'il se glissait par la porte.

Il avance à pas feutrés dans le passage, redoutant d'alerter ses parents ; devant le poulailler, il retient sa respiration de peur d'effaroucher le coq. Il franchit de biais la porte de la cour, se faufile au-dehors. Arrivé dans la ruelle, la bise souffle de front. Il se protège la bouche de sa manche, escalade la digue en courant, traverse le pont de pierre. Au-dessus de sa tête, les étoiles parsèment le ciel, la glace sous le pont scintille d'éclats grisâtres. Passé le pont, il trouve la large route qui mène à la ville. Il galope, seule la pointe de ses pieds semble toucher le sol, la route est blanchâtre, la terre sablonneuse jaillit sous ses pas, on dirait de l'écume, blafarde. Déjà, il perçoit les trois voitures à cheval qui filent rapidement, pareilles à des bateaux, les lampes-tempête accrochées à leurs flancs diffusant une lumière jaune, clignotant comme des yeux mystérieux. Puis il entend les ébrouements des chevaux, les claquements de leurs sabots. Il accélère l'allure pour les rattraper, la pointe de ses pieds semble montée sur des ressorts, à chaque appel il développe une puissance considérable, sa foulée est si longue qu'il lui est difficile de l'évaluer, son corps s'élance dans les airs par bonds successifs ; alors qu'il s'approche des voitures, il met toutes ses forces dans un dernier appel et retombe avec légèreté à l'intérieur d'un véhicule. Le charretier, Yang le Sixième, engoncé dans une grande veste en peau de mouton toute râpée, le fouet dans les bras, somnole, assis sur le timon. Le cheval d'attelage est aveugle, il conduit en se fiant au cheval qui tire le long trait. Hommes et bêtes sont silencieux, les clochettes sous le cou des chevaux émettent des sons cristallins, mélodieux. Les voitures avancent sans à-coups, presque sans cahots. L'air glacé l'assaille sans qu'il puisse s'abriter, l'arrêter. Ses pieds sont douloureux, comme s'ils étaient mordus par un chat. Alors seulement il se rend compte que, dans sa hâte, en partant de chez lui, il a oublié de mettre ses chaussures, et non seulement ses chaussures, mais aussi son pantalon molletonné, et non seulement son pantalon, mais aussi sa veste ouatée. Il pense profiter de ce qu'il

fait nuit pour sauter de la voiture et rentrer sans tarder afin de se vêtir plus chaudement mais l'attelage file de plus en plus vite, tantôt sur la roue de gauche, tantôt sur celle de droite, on dirait un petit bateau glissant à vive allure sur la crête et le creux des vagues, il doit se cramponner à la ridelle afin de ne pas être éjecté. Le ciel pâlit, la lumière saupoudre la terre d'une poussière de craie rouge, sèche ; tout l'univers, des arbres aux herbes fanées, est teint en rouge.

La charrette, qui filait comme le vent, freine net, se range devant une scène de théâtre. Il n'a pas encore eu le temps de sauter à bas du véhicule que de nombreuses personnes affluent de tous côtés, entourent la voiture, formant un large cercle. Ceux qui sont devant ont tous les traits fins, le visage enduit d'une épaisseur de fard, ils sont affublés de vêtements bariolés. Ce sont donc là les gens de la troupe de maoqiang, cette Song Pingping qui interprète les femmes galantes, et Deng Lanlan les vertueuses, Wu Lili les vieilles femmes, sans oublier Gao Renci, Gai Jiu, qui jouent respectivement le vieux lettré et le rôle masculin au visage peint ; quant à Zhang Fen, capable d'exécuter à la file vingt-huit sauts périlleux, et dont le surnom est Zhang le Singe, il interprète des personnages de guerriers… Les membres de la troupe sont là au complet, ils rient, les hommes à gorge déployée, les femmes derrière leur main qui cache leur petite bouche. Il se sent terriblement honteux, se ramasse de toutes ses forces sur lui-même, se coule sous le sac empli de fourrage. Alors qu'il parvient tout juste à cacher la moitié de son corps, voilà que le sac est empoigné par une grosse main. Le charretier Yang le Sixième, brandissant sur le manche de son fouet un vêtement rouge sans doublure, l'agite devant lui. Il avance la main pour attraper le vêtement, le fouet déjà se retire ; il entend, dans le même temps, le ricanement de Yang le Sixième, puis, peu après, les éclats de rire des autres. Le vêtement rouge porté par le manche du fouet s'agite de nouveau devant ses yeux ; à peine a-t-il avancé la main que le fouet se dérobe encore. Nouveaux éclats de rire. De colère, oubliant toute honte, il se met debout, saute sur la ridelle, jurant comme un beau diable. L'énorme poing de Yang le Sixième se précipite sur son visage. Il n'esquive pas le coup, bien au contraire, il ouvre grand la bouche, pareil à un serpent avalant un rat, il plante ses dents dans ce poing dur comme de l'acier, puis lentement il l'avale, l'avale encore.

Il entend quelqu'un dire tout bas : Quelle grande bouche a cet enfant ! À grande bouche nourriture assurée, cet enfant est né sous le signe de la chance.

Il entend un autre dire, d'une voix sonore cette fois : Serrez-lui vite le cou !

Effectivement, deux grandes mains glacées enserrent son cou. Il se débat désespérément, il entend sortir de son nez un son aigu qui fait penser à un cocorico…

Le coq chante pour la troisième fois, Grande Bouche s'éveille brusquement. Il sent son corps complètement gelé, ses mains et ses pieds sont gourds, sa nuque raide, il éprouve des difficultés à remuer, comme s'il était pris dans une cage en fer. Grand frère se retourne et s'entortille de nouveau dans la couverture. Il ne lui reste plus qu'à se couvrir de sa veste ouatée et à frissonner, pelotonné sur le kang. Le chant du jeune coq est juvénile, il fait un peu penser à un miaulement. Si les cadres du village nous envoient les acteurs de la troupe à la maison, maman, c'est sûr, demandera à papa de tuer le coq pour les recevoir solennellement. Maman est un cordon-bleu, chaque fois que les cadres sont envoyés par les instances supérieures et que le village organise des repas chez l'habitant, cela se passe toujours chez nous. Bien que les cadres, après le repas, ne laissent guère que quelques tickets de céréales et de la menue monnaie, maman ne leur en sert pas moins ce qu'il y a de meilleur à la maison. À la vue des visages épanouis de papa et de maman, Grande Bouche a compris que recevoir des cadres chez soi, même si on est perdant sur le plan financier, demeure un grand honneur. Si votre origine de classe n'était pas bonne, quand bien même vous leur serviriez du foie de dragon ou de la moelle de phénix, les cadres n'y toucheraient pas. Il y a peu, lors de la « campagne d'épuration des rangs de classe[1] », Cinquième le Grêlé, qui faisait partie du Corps pour le retour au pays[2], lors d'une bastonnade a compromis papa. Depuis que San Xie, le chef de la milice populaire, a informé en cachette grand frère de cette affaire et que ce dernier a rapporté les faits à la maison, papa et maman n'ont plus jamais souri.

2.

C'était un matin, papa était accroupi sur le kang, il tenait entre ses mains un grand bol noir ; tout en le tournant, il buvait à grands bruits son brouet. Grande Bouche, un gros bol dans les bras, s'entraînait à faire de même. Les bruits

d'aspiration se relayaient, le père et le fils semblaient avoir engagé une compétition. Petite sœur, les cheveux en bataille, pelotonnée dans un coin du kang, ouvrait grand ses yeux au regard vague, aveugles de naissance. La tête penchée, elle écoutait avec attention ce qui se passait.

Maman lui avait mis dans la main une galette de farine de maïs, elle l'avait prise tout en grognant : Je veux manger du sucre roux…

– Et du sucre noir peut-être ? Si tu continues tu n'auras même pas de brouet.

Maman, agacée, fronçait les sourcils.

Petite sœur avait murmuré quelque chose, puis, voyant que cela restait sans effet, elle avait approché la galette de sa bouche et s'était mise à la grignoter.

Grand frère était resté debout dans la cour, il se brossait les dents énergiquement.

– À table, monseigneur ! avait lancé maman, mécontente.

Grand frère, les coins de la bouche pleins de dentifrice, avait posé lourdement le gobelet en émail sur l'armoire et avait répondu avec rudesse : Pas besoin de me bousculer comme ça !

– Et toi, qu'est-ce que t'as besoin de te brosser les dents, de toute façon, elles sont jaunes, avait marmonné maman tout bas.

– Sans doute qu'il a mangé de la merde de chien ! avait dit Grande Bouche, furieux, en décollant ses lèvres du bord du bol.

– Toi, bois ton brouet !

Maman lui avait fait les gros yeux et avait ajouté : Si tu continues à ne pas tenir ta langue hors de chez nous, je te couds la bouche avec de la ficelle !

– Ça ne l'empêchera pas de parler à tort et à travers ! avait rétorqué l'aîné en essuyant le dentifrice au coin de sa bouche. Pas plus tard qu'hier, dans l'étable, il a encore jasé comme une pie devant plein de monde, répétant à qui voulait l'entendre : « Le socialisme c'est bien, le socialisme c'est bien, dans les pays socialistes le peuple a faim… » Si les cadres du village l'avaient entendu…

– Et alors ? avait dit la mère avec irritation. Comme si on allait taxer de contre-révolutionnaire un gamin qui a de la morve au nez ?

– Vous l'avez trop gâté !

La bouche de grand frère exhalait une fraîche odeur de dentifrice.

– L'équipe chargée du travail de l'épuration des rangs de classe va arriver au village, la situation est tendue, poursuivit-il.

– Si tu oses encore parler à tort et à travers hors de la maison, je te brise les jambes.

Papa, levant sa tête du bord du bol, avait ajouté d'un ton sévère : Si quelqu'un te demande de qui viennent les paroles qui t'ont échappé, tu diras quoi ?

– Que c'est lui qui a tout inventé, dit Grande Bouche en faisant une moue à l'intention de grand frère, je dirai que c'est lui qui m'a dit de le dire en public.

– Je vais te pulvériser, salopiaud !

L'aîné s'était emparé du balai du kang pour en frapper le crâne de Grande Bouche.

– Tu veux que j'aille en prison, c'est ça ?

– Ça suffit, avait dit maman, vous allez me faire le plaisir de la boucler tous les deux et de manger, sinon, dégagez !

L'aîné avait jeté le balai sur le kang, vexé.

– C'est ça, défends-le ! Le jour où il attirera le malheur sur la maison ce sera trop tard.

– C'est un enfant, qu'est-ce qu'il comprend ? avait répondu maman. Mais dans quelle société vivons-nous, on ne mange pas à sa faim et, en plus, on ne vous laisse même pas dire…

– Ben, ouais, justement, on ne mange pas à sa faim !

Grande Bouche, fort du soutien de sa maman, retrouvait toute sa morgue.

– Toi aussi, tu la fermes ! avait dit maman. Dorénavant, où que tu ailles, quand les grandes personnes parlent, toi, le mouflet, tu écoutes et c'est tout. Tu n'interviens pas dans la conversation, c'est compris ?

– Compris, avait dit Grande Bouche.

– Si quelqu'un t'appelle encore « Grande Bouche » tu l'engueules, compris ? avait dit maman.

– Compris, avait répété Grande Bouche.

– Interdiction de te fourrer le poing dans la bouche en public, seuls les chiens fourrent leur patte dans leur gueule.

Maman avait jeté un œil sur les mains noires de Grande Bouche et avait ajouté : C'est compris ?

– Compris, avait répété une fois de plus Grande Bouche.

– T'as compris ? Foutaises ! Personne n'empêchera un chien de manger de la merde, ni un chat de grimper aux arbres.

La colère de grand frère ne s'était pas encore dissipée.

– Un grand malheur va s'abattre sur nous !

– Tenir de tels propos au petit matin, tu n'as vraiment pas peur du mauvais sort. Nous n'avons ni volé, ni pillé, nous sommes des gens tout ce qu'il y a de plus correct, nous travaillons honnêtement, quel malheur pourrait bien s'abattre sur nous ? Toi alors !

– Cinquième le Grêlé a compromis le père, avait dit grand frère.

– Lui, mais comment ? avait demandé papa avec dédain tout en buvant son brouet. Je n'ai rien à voir avec lui, comment a-t-il pu me compromettre ?

– Il a dit que tu avais participé au Corps pour le retour au pays !

L'aîné était furieux.

– Qu'est-ce que tu dis ?

Papa avait avalé brusquement une gorgée de brouet, s'était étranglé, avait toussé violemment, mis le bol au hasard sur la table du kang et avait reposé avec impatience sa question : Il a dit quoi ?

– Il a dit que tu avais fait partie du Corps pour le retour au pays !

– Le bâtard ! Ah le bâtard !

Papa avait sauté à terre, pieds nus, il cherchait ses bottes devant le kang.

Maman, d'un coup de pied, les avait envoyées devant lui et dit sèchement : Et où tu vas comme ça ?

– Je m'en vais trouver ce salaud.

Papa avait mis ses bottes et avait ajouté, les yeux arrondis de colère : Comment a-t-il le culot de dire des mensonges aussi énormes ?

– La question est de savoir si tu en as oui ou non fait partie.

Grand frère, hors de lui, avait poursuivi : Si c'est effectivement le cas, c'en est bel et bien fini de notre famille ; mon avenir est définitivement compromis.

– J'ai pris part à quoi ? Au Corps pour le retour au pays ?

Le visage de papa s'était contracté de douleur, les rides sur son front étaient aussi profondes que des traits gravés au couteau.

– En 1947 je n'avais que quatorze ans, comment un gamin de cet âge aurait-il pu participer au Corps pour le retour au pays ? Et puis, notre famille n'appartenait pas à la classe des propriétaires fonciers, ni à celle des paysans riches, nous n'avions pas de haine envers les paysans pauvres, pourquoi aurions-nous dû faire partie du Corps pour le retour au pays ?

– Il n'y a pas de fumée sans feu, avait dit l'aîné. Pourquoi ne compromet-il pas les autres, pourquoi toi uniquement ?

– Tout ça pour avoir mangé deux pains à la viande de mouton ! avait dit papa. Ce soir-là, il y avait un beau clair de lune, je m'amusais dans la rue, j'ai rencontré Cinquième le Grêlé qui avait l'air pressé. Je lui ai demandé ce qu'il allait faire, il a dit qu'un groupe se réunissait chez Wang Dazui pour boire le verre de la fraternité, qu'on avait tué un mouton et qu'on avait fait deux marmites de pains à la vapeur farcis à la viande de mouton. À l'époque, j'étais encore un gamin, j'étais gourmand, et comme Cinquième le Grêlé m'entraînait là-bas, j'y suis allé. J'ai vu ces gens, les yeux injectés par l'alcool. Il y avait beaucoup de pains dans la marmite, tout fumants, si odorants. J'en ai mangé un. Wang Dazui m'a regardé du coin de l'œil et m'a dit : « Petit Shanzi, tu as mangé de nos pains, tu fais donc partie de notre organisation. » Sa mère est intervenue : « Ce n'est qu'un gamin, qu'est-ce qu'il comprend ? » La tante Wang a pris un autre pain dans la marmite et me l'a donné : « Petit Shanzi, retourne vite chez toi, tu n'as rien à faire ici. » Voilà l'affaire, j'ai mangé ces deux pains sans me poser de question…

– Et pourquoi a-t-il fallu que tu ailles manger ces deux pains ? avait dit grand frère, furieux. Ne pas les manger c'était une question de vie ou de mort peut-être ?

– Comment peux-tu parler ainsi à ton père ? avait dit maman en colère tout en empilant les bols sur la table du repas.

– Je vois bien que même ta mort ne te lavera pas de ce crime ! (Grand frère n'en démordait pas.) Et moi qui espérais pouvoir me faire enregistrer cette année pour entrer dans l'armée, pour le coup, c'est fichu…

– Il ne me reste plus qu'à mourir ! avait crié papa d'une voix aiguë. Je ne voudrais pas vous compromettre, ce que j'ai fait, je dois en assumer seul la responsabilité…

– Si tu meurs, on dira que tu t'es suicidé pour échapper à la justice ! avait répondu grand frère qui ne voulait pas se tenir pour vaincu.

– Vous direz bien ce que vous voudrez…

Papa s'était assis sur le banc devant le kang, la tête entre les mains.

Il avait ajouté sur un ton douloureux : Je vais boire un sachet de raticide, je fermerai les yeux, allongerai les jambes, je ne verrai plus rien, je n'aurai plus de soucis et vous ferez ce que bon vous semblera…

– Eh bien moi, je refuse d'écouter des propos aussi démoralisants !

La mère avait versé dans une assiette le peu de sucre roux qui restait dans le pot et mis l'assiette dans la main de petite sœur, elle s'était retournée pour fixer le père du regard, ses yeux étaient tout humides, tout brillants.

Elle avait dit : Une broutille pareille, tu crois que cela mérite d'aller mourir pour ça ? Et quand bien même on t'accuserait d'avoir participé au Corps pour le retour au pays, qu'est-ce qu'ils peuvent bien faire, hein ? On te demandera tout au plus de balayer les rues les jours de marché, non ?

– Pour une affaire pareille, on ne s'en tiendra pas là ! avait insisté l'aîné.

– Tu vas me la fermer ! avait dit la mère.

– Avec un père comme ça, c'est la poisse pour huit générations !

L'aîné ne pliait pas.

– Toi, tu vas me faire le plaisir de la fermer, avait répété la mère.

Elle avait baissé le ton, mais on sentait comme une menace glacée.

Grand frère lui avait lancé un regard, puis avait courbé la tête, effrayé, et il n'avait plus osé piper mot.

– Comme le dit un vieil adage, « seule la merde fraîche peut coller à la peau », avait poursuivi maman, aussi, à l'extérieur, parlez et riez juste quand il le faut, si vous avez un problème gardez-le pour vous, n'en laissez rien voir. En l'absence de soucis, point de témérité, dans un moment critique, pas de lâcheté. On ne t'a encore rien fait et toi, tu t'effondres, tu t'écroules. Vous êtes priés de reprendre du poil de la bête, quand les soldats sont là il est toujours temps de les arrêter, quand l'eau a monté, de colmater avec de la terre : s'il est des monts et des fleuves infranchissables, il n'est de jours qu'on ne puisse passer !

3.

– Je t'interdis de passer le pont, t'as bien compris ? dit maman sur un ton sévère.

Grande Bouche acquiesce et sort à reculons dans la cour. Il voit que la porte grillagée du poulailler n'a pas été ouverte, les poules caquettent d'impatience. Le jeune coq a passé la tête par les trous du grillage, elle semble coincée, la crête en est toute rouge. Dans la cour, le père, d'une hache rouillée, débite un entrelacs de racines de sophora, qui commençaient à pourrir, du petit bois s'éparpille autour de lui.

Grande Bouche sort de la cour, il fait un tour dans la ruelle. Deux enfants du voisinage, des patates douces cuites à la main, passent à côté de lui en courant. Grande Bouche les voit escalader la digue et voler vers le pont. Là-bas, gongs et tambours font un vacarme assourdissant, il y a du spectacle. Les boum ! tsouin tsouin ! des instruments l'attirent. Au début il se rappelle encore les recommandations de la mère, mais quand il voit les visages réjouis des gens amassés sur le pont, il oublie tout.

Grande Bouche se faufile dans la foule, se retrouve face à la fanfare du village. Celui qui joue du tambour, comme toujours, c'est grand frère. Il est le meilleur tambour du village, Grande Bouche en ressent de la fierté. Grand frère est vêtu d'un faux uniforme militaire teint en vert prairie, mais la casquette, elle, bien que décolorée, est authentique. Cette casquette, il l'a troquée à un militaire d'un village voisin, démobilisé, contre une épée en bronze transmise de père en fils. L'épée avait toujours été placée sur la poutre, grand frère l'avait dérobée. Quand le père avait appris cette transaction stupide il avait voulu contraindre grand frère à revenir sur ce troc mais maman avait dit : « Un homme doit se conduire en homme et assumer ses actes, ce qui est fait est fait », mais, avait-elle dit à grand frère, « tu es un crétin fini ».

Grand frère arbore son authentique casquette militaire et son faux uniforme vert prairie, il porte aux pieds des chaussons de gymnastique en toile, munis d'élastiques, à semelle blanche en caoutchouc. Grande Bouche sait que c'est là la plus belle tenue de grand frère et qu'il ne se laisse aller à la revêtir que pour les grandes occasions. Grand frère a le visage rouge, les yeux brillants, debout devant le tambour sur son support, il frappe la peau de ses baguettes toutes rondes. Rantanplan, et rantanplan… Des sons suivis, bien rythmés, font vibrer les tympans de Grande Bouche. Médusé, il ne quitte pas du regard les mains grossières et pourtant terriblement agiles de grand frère et les deux baguettes qui virevoltent, inconsciemment son corps se met à trembler aux sons du tambour. À la gauche de grand frère se trouve le joueur de gong Sun Bao, à sa droite Huang Gui, le joueur de cymbales. Eux aussi ont le visage tout rouge, eux non plus ne ménagent pas leur peine. Les sons du gong et des cymbales mêlés à ceux du tambour semblent de trop. Autour de la fanfare, tout le village pratiquement s'est rassemblé. Certains ont une expression indifférente, d'autres sont ravis. La fille nommée Xiuqiao est appuyée d'une main sur une autre jeune fille appelée Chunlan, tandis que son autre

main tortille le bout de la natte qui lui pend sur la poitrine ; le visage épanoui en un sourire, elle ne lâche pas grand frère des yeux. Elle a un gros visage rougeaud, sur ses joues se voient des gerçures violettes. Grand frère semble s'être rendu compte qu'on le fixe intensément, son ardeur décuple, ses bras s'agitent de plus en plus vite, les sons du tambour crépitent sans interruption comme une pluie battante. La figure de grand frère se couvre de gouttes de sueur, sa bouche exhale des souffles chauds impétueux. Sun Bao le joueur de gong et Huang Gui le joueur de cymbales ont rejeté leur casquette sur la nuque, tandis que des cheveux se sont collés sur leur front. Ils ne savent plus où donner de la tête, visiblement ils ne parviennent plus à suivre le rythme du tambour, les sons de leurs instruments semblent encore plus déstructurés.

Un vélo flambant neuf, jouant de la sonnette, fonce tout droit sur le pont ; arrivé près de la foule, le cycliste saute lestement à terre.

Grande Bouche entend des gens dire tout bas : Voilà le responsable Du !

Ce dernier est vêtu d'un uniforme gris, il porte une casquette non doublée, grise également, et des chaussures jaunes en cuir fourrées, une longue écharpe brune enserre son cou. Grande Bouche sait que c'est là une façon de s'habiller propre aux responsables des comités révolutionnaires villageois et aux cadres de la commune populaire. Le responsable Du s'appuie sur le guidon rutilant, sur sa face carrée, violacée, se lit une expression de suffisance. Il salue d'abord la foule puis lève les yeux vers la banderole rouge accrochée entre deux poteaux en bois de construction. Dessus est inscrit le slogan « Bienvenue au village à la troupe de maoqiang ». L'expression du responsable se fait soudain grave. Il actionne à plusieurs reprises sa sonnette, les sons sonores du gong et du tambour couvrent les sonneries.

Le responsable crie d'une voix forte : Arrêtez, ne jouez plus !

Le gong et le tambour s'arrêtent net.

Le responsable appuie sa bicyclette contre le pont, il pointe le doigt vers le slogan et demande avec mépris : Qui a rédigé ça ?

Zhang, l'instituteur du village, se fraie un chemin parmi la foule. Il se présente devant le responsable, s'incline tout sourire : Responsable, c'est moi.

– Qui t'a dit d'écrire ça ? demande le responsable avec sévérité.

L'instituteur Zhang, tout en se grattant la tête d'une main tandis que l'autre triture un pan de son vêtement, reste là, interdit.

– C'est une belle ânerie, retire-moi ça tout de suite et recommence !

Le responsable s'est installé un peu en hauteur et, de cette position dominante, dit à la foule : Ceux qui vont venir aujourd'hui sont considérés comme des acteurs du district, mais, arrivés au village, ils ne seront plus que des membres d'une équipe de travail, des membres de l'équipe d'épuration des rangs de classe.

L'instituteur Zhang demande à deux élèves de grimper sur les poteaux et de dénouer la banderole.

Le responsable Du redescend de sa hauteur et, faisant grincer ses chaussures de cuir, il entre dans la foule, se plante devant le tambour, balaie grand frère du regard.

Il dit sur un ton équivoque : L'aîné des Ye, tu ne ménages pas ta peine !

La bouche de grand frère se fend en un sourire gêné. Le responsable fait la moue, il ricane. L'aîné place les baguettes sur le tambour, il tâte ses poches à deux mains, en tire un paquet de cigarettes tout flasque, l'ouvre, prend une cigarette et la tend au responsable. Ce dernier émet un grognement de mépris, avec deux doigts il prend dans la poche de sa propre veste un paquet non ouvert, avec l'ongle du petit doigt il soulève le papier d'étain, du pouce il fait sauter une cigarette hors du paquet, la porte à sa bouche, la coince entre ses lèvres, puis il sort un briquet d'un blanc brillant, allume sa cigarette.

Il élève le paquet qu'il tient à la main et lance : Qui en veut ?

Tous ont le regard rivé sur le paquet, mais personne ne souffle mot.

Le responsable Du fourre le paquet dans sa poche, toise grand frère qui n'en mène pas large, son regard s'arrête ensuite sur le visage de grand frère, et il dit comme à regret : L'aîné des Ye, tu joues vraiment bien du tambour, mais ce n'est plus la peine.

Grand frère fait une grimace, comme s'il allait parler, mais les mots ne viennent pas, seules ses lèvres remuent, sa figure est écarlate, des fesses de singe, et ses oreilles plus rouges encore, deux feuilles de kaki givrées, il ploie les genoux, ses mains pendent le long de son corps, ainsi il semble beaucoup plus petit.

Les baguettes reposent sagement sur la peau du tambour.

– Le Grêlé, viens donc jouer ! dit le responsable en désignant Fang le Grêlé qui se trouve derrière grand frère.

Ce dernier ne se fait pas prier, il accourt jusque devant le tambour, s'empare des baguettes.

Grand frère, tout penaud, recule, reste planté à côté de Grande Bouche. Lequel

sent comme un feu dans ses entrailles, les engelures de ses oreilles le démangent atrocement, sa bouche s'ouvre malgré lui.

Il crie d'une voix forte : Responsable, vous êtes injuste ! Mon papa n'a pas participé au Corps pour le retour au pays, à l'époque c'était un petit enfant. Vous en connaissez, vous, des petits enfants qui ne sont pas gourmands ? Si on n'est pas gourmand, alors on n'est pas un petit enfant. Les grandes personnes aussi sont gourmandes ! Vous, quand vous voyez des pains farcis à la viande de mouton, est-ce que l'eau ne vous vient pas à la bouche, à vous aussi ? Mon papa a mangé deux pains à la viande de mouton, à sa place, vous en auriez peut-être mangé trois, ou quatre, ou cinq ou six et même si vous en aviez mangé six, vous ne feriez quand même pas partie du Corps pour le retour au pays. Alors pourquoi mon papa, lui, il en ferait partie ?

Grand frère plaque sa main sur la bouche de Grande Bouche. Ce dernier se débat, mord le doigt de grand frère qui lâche prise.

Grande Bouche court sur la hauteur et lance : Mon papa ne fait pas partie du Corps pour le retour au pays. Mon papa n'a fait que manger deux pains. Au nom de quoi vous empêchez mon grand frère de jouer du tambour ? Au nom de quoi les acteurs ne pourraient pas venir manger à la maison ? Mon papa a débité du petit bois, ma maman a tué le coq, nous voulons inviter les acteurs à la maison, nous ne faisons pas partie du Corps pour le retour au pays…

Le responsable Du reste un moment interloqué, puis part d'un bon rire.

Quand il s'est calmé, il dit en désignant la bouche de Grande Bouche : Espèce de petit drôle, qu'est-ce que t'as fait pour avoir une bouche pareille ?

Certains rient pour de bon, d'autres grimacent comme s'ils riaient, mais sans proférer le moindre son.

– Grande Bouche, on raconte que tu peux avaler ton poing ? Si tel est le cas, il faut que ton père te fasse entrer comme clown dans une troupe de cirque !

Grand frère court jusque sur la hauteur et colle sa paume sur la bouche de Grande Bouche. Ce dernier lui donne un coup de pied dans les tibias, réussit à dégager sa tête, ouvre grand la bouche et hurle.

Grand frère lui envoie une gifle et crie : Défense de parler !

Grande Bouche dégringole de la hauteur. Au bout d'un moment, il se relève péniblement et voit grand frère face au responsable Du et qui lui parle tout bas, obséquieux. Il sent ses oreilles bourdonner, il a l'impression que des mouches

volent là-dedans ; il trouve aveuglante la lumière de midi, tous les regards sont fixés sur lui. Il voudrait crier encore, mais sa gorge n'émet plus aucun son. Il ouvre grand la bouche et fourre violemment son poing dedans. Il sent la colère qui le brûle, il lui semble que seul le fait de fourrer son poing dans sa bouche peut apaiser ce sentiment violent qui le rend presque fou. Le fourrer plus loin encore ! Il sent les coins de sa bouche se fendre, les os des articulations appuyer sur la gorge enflée et douloureuse, les dents ont crevé les engelures de ses paumes, sa bouche est pleine du goût âcre du sang. L'enfoncer encore ! Il finit par fourrer le poing entier. Alors il peut voir l'expression de stupeur de la foule. Il voit le responsable Du, l'air un peu affolé, dire quelque chose à l'aîné qui, lui, est déboussolé. Il voit l'instituteur demander aux élèves de changer la banderole. Il voit le responsable Du enfourcher sa bicyclette et partir comme un bolide vers le centre du village. Il voit grand frère arracher les baguettes des mains de Fang le Grêlé et s'acharner sur le tambour. Il voit le son montant de la peau vibrante du tambour aller percuter la lumière du soleil. Il voit les trois voitures à cheval qui transportent les acteurs de la troupe arriver à vive allure sur la grand-route, les roues soulèvent de la poussière rouge. Il voit les sons du fouet et des sabots se faufiler au travers de la poussière rouge, pareils à des flèches de feu brillantes, traînant derrière eux une longue queue, et s'enfoncer tout droit, très haut dans le ciel.

Notes

1. Mouvement lancé en 1968, contre tous ceux qui pouvaient s'opposer à la ligne du président Mao.

2. Les propriétaires fonciers passés dans les zones contrôlées par le Guomindang s'étaient organisés pour attaquer les zones libérées par les communistes.

Oreiller en bois de jujubier, moto

L'oreiller de père en bois de jujubier

Le quinzième jour du premier mois de l'année lunaire, c'est bien connu, est jour de fête, mais Zhang le Petit Troisième, adolescent de quinze ans déscolarisé, est réveillé par sa mère au petit matin pour aider son père à débiter, à l'aide d'une grande scie à bûches, un gros morceau de bois de jujubier. Le père du garçon est un menuisier du canton nord-est de Gaomi, connu pour être très méticuleux à l'ouvrage. Son produit le plus couru est le célèbre petit « tabouret » en bois de jujubier en forme de lingot. En vérité, il ne s'agit pas d'un siège, mais d'un appui-tête. Bien des années auparavant, les gens du canton ne se servaient pratiquement pas d'oreiller, seules quelques familles venues d'ailleurs en utilisaient un, en tissu empli de son ou de paille de blé. Les locaux méprisaient en secret ces oreillers mous. C'est qu'ils étaient habitués dès leur premier âge à se servir d'un repose-tête en bois de jujubier dur comme fer, ils avaient l'arrière du crâne et les deux côtés de la tête tout aplatis, forme qui rappelle ces pastèques carrées qu'expérimentent des paysans japonais imaginatifs. Le renom du père s'est fait après la mort du grand-père – ce dernier était aussi un fin menuisier qui s'était fait connaître après la mort de son père, lui-même habile artisan. Tout cela pour dire que dans la famille Zhang on perpétuait les traditions du métier de père en fils. À l'époque où l'arrière-grand-père, suivant son propre père, se posa au canton nord-est au terme de leur errance, les gens d'ici se servaient d'oreillers de fortune : botte de joncs, paille pressée en un bloc ou, pour les plus pauvres, brique. Puis, quand l'arrière-grand-père inventa ce

petit « tabouret » en bois de jujubier en forme de lingot, cette disparité des usages s'effaça peu à peu. On pourrait dire que si les Zhang, en apparence, passaient pour être une vieille famille de menuisiers, ils étaient en fait une vieille famille de sculpteurs, car les innombrables crânes carrés recensés au canton nord-est étaient comme autant de chefs-d'œuvre. Un oncle paternel de Zhang le Petit Troisième, qui enseignait à Shanghai, avait dit, lors d'un de ses retours au canton, que, chaque année, quelques enfants du pays réussissaient l'examen d'entrée dans son école et qu'il parvenait toujours à les repérer au premier coup d'œil grâce à leur tête carrée, malgré l'agitation qui régnait sur le campus avec l'arrivée des nouveaux élèves. Le frottement du cuir chevelu et l'onction de l'huile de crâne donnaient à l'oreiller la teinte rouge foncé du foie de poulet, le bois était doux et lisse comme du jade, si brillant qu'on se mirait dedans, c'était un vrai petit trésor. Le bois de jujubier est un bois dur de grande qualité, si l'on veille à ce qu'il ne sèche pas il ne s'abîme jamais, or, imprégné ainsi d'huile de crâne, il n'y a aucun risque, et l'oreiller fait dans ce bois n'a pratiquement aucune raison de se dégrader. Heureusement, quand les vieillards du coin venaient à mourir, l'oreiller en bois de jujubier dont ils s'étaient servis de leur vivant était mis en terre avec eux, du coup la production des Zhang avait l'assurance de débouchés réguliers.

Avec la période de réforme et d'ouverture, les gens ont élargi leur horizon, leur niveau culturel s'est élevé, le statut de l'oreiller en bois de jujubier a subi la rude concurrence lancée par les oreillers en mousse ou en cosses de sarrasin. Quand un jeune couple se marie, il ne va pas, comme c'était le cas autrefois, acheter deux petits oreillers en bois de jujubier à disposer en haut du kang ; à présent ils sont remplacés par des oreillers brodés recouverts de taies mercerisées. Et puis, les jeunes gens les plus dans le vent, une fois mariés, ne dorment plus sur un kang, mais sur un lit Simmons ; poser sur un tel lit deux oreillers en bois de jujubier serait pour le moins incongru. Voilà pourquoi la brillante entreprise familiale, qui avait connu la prospérité jusqu'à la génération du père de Zhang le Petit Troisième, s'était mise à péricliter et, pour l'heure, s'efforçait juste de tenir le coup. Mais autant demander à un crapaud de servir de pied de table. Dès lors, les crânes pareils à des citrouilles carrées étaient appelés à se faire plus rares, voire à disparaître peu à peu au canton nord-est. En un certain sens, c'était chose regrettable, mais laissons là les regrets, cette disparition était inéluctable. Le père du garçon était un vieux type entêté, incapable de s'adapter à la situation du moment pour changer de production

ou arrêter carrément son métier d'artisan menuisier pour un travail plus rentable. Certes le fils savait bien qu'en ce monde le plus difficile n'est pas de trouver du travail, mais bien de gagner de l'argent ; or, courir rues et ruelles en pratiquant le métier de chiffonnier rapportait déjà plus que de fabriquer des oreillers. Le père était un menuisier qui ne se servait ni de clous ni de colle, son propre père lui avait transmis, en même temps que son savoir-faire, le mépris qu'il éprouvait à l'encontre de ses confrères qui employaient colle et clous. Se passer de l'une comme des autres requiert qu'on consacre plus de temps à l'emploi des tenons et des mortaises et que l'on possède une fine connaissance des caractéristiques des différentes espèces de bois. Le père lui parlait souvent de la façon dont son propre père lui avait appris le métier. Les premiers conseils n'avaient pas porté sur la façon de manier la scie ou le rabot et encore moins de chauffer les joints pour pratiquer une mortaise. Non, le premier enseignement fut la reconnaissance des bois. Lorsqu'on est suffisamment entraîné au point de reconnaître les yeux fermés un bois de jujubier parmi un tas d'espèces différentes, on peut alors accéder au statut d'apprenti. Le père avait de naissance l'étoffe d'un charpentier. Non seulement il pouvait faire ce choix les yeux fermés, rien que par les sensations tactiles de sa main, mais aussi en se fiant à son seul odorat. Bien entendu, il lui était encore plus facile de repérer des bois comme le pin, le cyprès, le robinier, l'orme, très odoriférants.

Malgré l'histoire glorieuse de sa famille, Zhang le Petit Troisième n'était nullement intéressé par la reprise de cette entreprise ancestrale. Le métier de menuisier était vraiment rude, surtout ne fabriquer que des oreillers en bois de jujubier, c'était se confronter à un matériau aussi dur que fer, c'était ajouter encore à la difficulté inhérente au travail. Le père était un homme attaché aux traditions, il s'opposait fermement à toutes ces machines électriques à travailler le bois qui s'étaient succédé ces dernières années, il s'en tenait mordicus aux opérations manuelles. Alors que les artisans de la nouvelle école au village, la cigarette au bec, travaillaient avec insouciance à l'aide de scies et raboteuses électriques, le père, ruisselant de sueur, luttait contre le bois de jujubier à grand renfort d'herminette, ciseau, hache, scie. Alors que la plupart des menuisiers imitaient les pratiques de leurs confrères étrangers pour fabriquer des produits à la mode, lui, avec minutie, travaillait ses oreillers en bois de jujubier. Un jour, cela se passait il y a peu de temps, la mère, qui avait toujours pris les paroles du père comme des édits

impériaux, avait saisi l'occasion : alors que ce dernier était dans de bonnes dispositions, elle l'avait exhorté, tout en mettant des gants, à installer quelques machines à travailler le bois. Immédiatement, clac ! son visage s'était fermé sous le coup de l'irritation, comme sous un lourd rideau de porte.

Pffft ! le crachat qu'il avait lancé avait failli toucher la mère au visage.

– Et tu voudrais que je me fasse débiteur de bûches ? C'est quoi, le travail d'un menuisier ? Ça tient en deux mots : tenons et mortaises ! Ces petits bâtards, sans parler de repérer des essences comme celles du pin de Corée et du pin de Benge, ils ne sont même pas capables de distinguer le bois du saule de celui de l'orme et les voilà qui osent se proclamer menuisiers ! Ils ne savent qu'utiliser des putains de contreplaqués de trois ou cinq plis pour fabriquer avec des clous des coffrets à la mode chez les étrangers, et ce serait ça être menuisier ?

La mère avait regardé les centaines d'oreillers empilés au coin du mur ou suspendus aux poutres, elle avait pris son courage à deux mains pour grommeler : Tu les critiques parce qu'ils ne font pas de la belle ouvrage, mais ils arrivent à vendre leurs produits un bon prix ; et toi, tu auras beau faire des merveilles, si tu ne parviens pas à les vendre, c'est toi le tas de bûches…

Le père s'était remis à jurer avec plus de fureur : Ces bâtards, ces bâtards, ils ont tout bonnement fait la ruine de la profession…

Zhang le Petit Troisième trouvait que la mère une fois lancée ne savait pas s'arrêter. Voilà qu'elle continuait : Ces trucs-là, si on ne les vend pas, tant pis, et si on les vend il faudra quand même emprunter de l'argent. Mais serait-il possible de ne pas fabriquer d'oreillers ? J'ai fait cinq foires d'affilée sans en vendre un seul. Non seulement je n'ai pas eu d'acheteurs, mais personne ne m'a même demandé le prix. Ce n'est plus comme avant : qui, parmi les jeunes de maintenant, voudrait acheter quelque chose d'aussi dur en guise d'oreiller ? Si on continue comme ça, inutile de parler de réparer la maison !

La mère avait levé les yeux pour regarder le toit délabré, et dit sur le ton du désespoir : Je crains même qu'on n'ait plus rien à mettre dans la marmite !

Les yeux rougis, elle avait essuyé de sa manche en loques les larmes sur ses joues.

– Je ne suis pas encore mort à ce que je sache, et toi t'es là comme si tu me pleurais ! avait dit le père, furieux.

Bien que le ton fût encore dur, les muscles de son visage s'étaient déjà relâchés,

ses yeux qui lançaient des éclairs s'étaient assombris, une expression de tristesse était apparue sur sa figure. Il déchira du mur un morceau de vieux journal et se roula une cigarette de feuilles de tabac qu'il alluma à un briquet à gaz de couleur verte à usage unique ; une fumée blanche enveloppa son visage.

La mère ce jour semblait vraiment avoir mangé du foie de léopard, car elle dit, tout en montrant le briquet : Logiquement, tu ne devrais pas te servir de ce truc-là non plus, mais d'une pierre à feu pour allumer tes cigarettes !

Zhang le Petit Troisième se tenait résolu à côté de sa mère, il s'arma de courage et, fort des connaissances scientifiques acquises en primaire, il lança l'attaque contre son père : Père, tu ne devrais même pas te servir d'une pierre à feu, tu devrais forer le bois pour faire du feu !

– Bâtard, dit le père en regardant le vilebrequin manuel accroché au mur, tu sais donc qu'on peut faire du feu en forant le bois, tu n'es pas fils de menuisier pour rien ! Bon, pour cela, je ne te frapperai pas aujourd'hui.

Il caressa l'oreiller en bois de jujubier d'un rouge cramoisi, tout luisant d'avoir servi plus de cinquante ans.

Il reprit, assailli par des sentiments divers : Un si bel objet, si beau, et personne pour poser la tête dessus ?

– Poser son crâne sur ce vieux machin, et pour se retrouver avec une tête carrée ?

Le père arrondit les yeux de mépris : Et alors ? Regarde un peu les grands hommes, n'ont-ils pas tous la tête carrée ?

Le père était le chef de famille, c'était un obstiné invétéré. Zhang le Petit Troisième et sa mère n'y pouvaient mais. Si cette dernière osait malgré tout grommeler parfois quelques phrases, le garçon, lui, ne s'y risquait même pas. Le père était un honnête homme, il ne voulait pas endosser la triste réputation d'être un homme qui bat sa femme. Mais frapper son fils, c'était dans l'ordre des choses. D'ailleurs, le garçon avait déjà décidé de suivre l'exemple de ses deux aînés : trouver une occasion pour courir jusqu'au chef-lieu du district, grimper dans un train et fuir vers le nord-est. Eux avaient quitté la maison à quatorze ans et pris le chemin de cette migration aveugle pour échapper au dur métier du père. On disait qu'ils ne se débrouillaient pas si mal au nord-est, l'aîné travaillait dans une mine de charbon, le cadet dans une mine d'or ; si Zhang le Petit Troisième allait chercher refuge auprès d'eux, il pourrait certainement mener une vie meilleure. Comme il

avait pris sa décision, ces derniers temps il avait fait du zèle, avait travaillé avec acharnement, feignant de s'intéresser à la fabrication des oreillers en bois de jujubier, demandant même des conseils à son père.

Il s'était également creusé la cervelle pour inventer une rumeur dont il lui avait fait part : Père, j'ai entendu le maître d'école Monsieur Wang rapporter une information parue dans le journal selon laquelle nous autres ici nous ne nous servons pas d'oreiller mais prenons pour appui-tête un petit « tabouret » en bois de jujubier, et que cette coutume avait ses raisons scientifiques. Le journal disait encore que bon nombre de grands hommes, savants ou politiques, avaient grandi en se servant d'un appui-tête en bois. Le maître Wang a ajouté que sous peu des membres de l'ONU allaient venir jusqu'ici étudier la question ; au cas où cela déboucherait sur quelque chose, la pratique se répandrait dans le monde entier, ce serait alors pour nous fortune assurée…

En entendant son fils débiter ces sornettes, le père avait suspendu son geste, ses yeux avaient brillé, il avait demandé : Vraiment ? Le maître Wang a réellement dit cela ?

Le garçon de toute façon devait prendre la fuite après le quinzième jour du premier mois lunaire, et il ne savait pas que le maître en question avait été muté au chef-lieu du district ; quand le père aurait découvert le mensonge, il travaillerait déjà avec l'aîné dans la mine de charbon, ou avec le cadet dans celle d'or.

Aussi avait-il répondu sur un ton catégorique : Comment oserais-je vous raconter des histoires ? Si vous ne me croyez pas, allez donc poser des questions au maître Wang, si j'ai dit des mensonges, vous pourrez me frapper la bouche jusqu'à ce qu'elle soit enflée !

– Sûr que je vais y aller, et si ce que tu racontes est faux, non seulement je te frapperai sur la bouche, mais je te couperai la langue !

En apparence le père avait l'air féroce, mais le garçon voyait bien qu'il était très content. Ce mensonge devait faire l'effet que peut avoir une grosse boulette d'opium sur un opiomane. Après cela, le père s'était remis à l'ouvrage, voilà que ses lèvres fredonnaient un petit air lyrique : « À dix-huit ans la sœur aînée s'en-va-t-à-l'armée, être militaire c'est carabiné, on mange les vivres de l'armée, soupe aux choux et tendres pains à l'étuvée… » Le garçon se disait : père, mangez donc votre soupe aux choux, moi, votre fils, je vais partir bien loin !

Mais la rumeur qu'il avait fomentée devait avoir une conséquence fâcheuse : le

père, sans se soucier de la violente opposition de sa femme, vendit un des deux cochons de l'enclos et acheta un bois de jujubier de cinq ans à la famille Nie.

Le quatorzième jour du premier mois lunaire est arrivé, le père ôte lui-même son écorce au bois de jujubier, puis tenant à la main le marquoir en corne de bœuf à fil de coton serré, un crayon de papier derrière l'oreille, avec l'aide de son fils il place le fil imprégné d'encre sur le bois. Ce madrier est très grand, il fait plus de deux mètres de long et a le diamètre d'un seau à eau, le père pense bien sûr le débiter pour fabriquer des oreillers. Le garçon de sa main tire le fil, en son for intérieur il se lamente : Ciel, en ce premier mois me voilà retenu par ce morceau de bois de jujubier ; ce putain de bois, allez savoir comment il a poussé, il est couvert de madrures, des grandes, et des petites – quand on creuse un puits, on redoute de tomber sur du sable, quand on travaille à la scie, on redoute ce bois madré, en plus c'est le jujubier de la grand-mère maternelle ! Bien qu'il s'agisse de bois, elles sont presque aussi dures que le fer, même la lame de scie la plus acérée, quand elle tombe dessus, fait jaillir des étincelles. Rien qu'à y penser, Zhang le Petit Troisième a les bras endoloris et le cuir chevelu engourdi. Mais le père exulte d'allégresse, il fredonne sans fin des petits airs populaires. Et il a effectivement de quoi se réjouir, car plus les madrures du bois de jujubier sont nombreuses plus l'effet sera réussi, avec le temps l'oreiller sera même aussi beau qu'un tableau, poli comme de la cire.

La veille le père n'avait pratiquement pas dormi, le garçon, dans ses rêves douloureux, avait entendu les sons discordants caractéristiques produits par le tiers-point affûtant la scie.

Le bois de jujubier entouré de fil encré est attaché au support, on dirait un canon prêt à tirer. Voici la façon dont se sont déjà placés les deux protagonistes : le père occupe une position dominante, il actionne la partie supérieure de la scie debout sur un banc ; le garçon, assis sur un petit tabouret, actionne la partie inférieure, l'air complètement abattu. L'ongle du pouce contre la lame, le père commence doucement à scier, puis les deux, père et fils, lancent le mouvement : vers le haut, vers le bas, vers soi, vers l'autre.

et rran… et rran… et rran…

et rran… et rran… et rran…

Le gros visage de la belle-sœur aînée qui habite la maison voisine se montre en haut du mur.

Elle demande d’une voix forte : Oh là là, grand oncle, le quinze du premier mois lunaire, vous êtes encore à l’ouvrage ?

Le père ne lui glisse même pas un regard en coin, il se contente d’un grognement de mépris en guise de réponse.

La femme s’adresse alors à la mère en train de touiller la nourriture du cochon : Grand-tante, vous n’êtes pas allée à la foire ?

La mère répond sans enthousiasme : C’est que nous n’avons rien de bien intéressant à proposer…

– Il faut y aller pour voir du spectacle, aujourd’hui, c’est la grande foire du quinze, la foule est si dense à s’y presser qu’on ne peut même pas avancer, dit la voisine, l’oncle du village de la famille Lü y était lui aussi…

La belle-sœur aînée jette un regard furtif à la mère.

Elle reprend, tout excitée : Il était sur une nouvelle moto, qui brillait de mille feux, on raconte qu’il vient de l’acheter, de la marque Jialing, c’est qu’elle vaut plusieurs milliers de yuans ! Une foule de badauds l’entourait, on se serait cru au cirque. Avec la même énergie qu’un nourrisson met à téter, j’ai poussé des coudes pour entrer dans le cercle. L’oncle, la tête en sueur, jouait du violon à deux cordes tout en chantant : « Ma moto, elle est vraiment chouette, elle boit et mange des clopinettes, elle me porte par les rues, pousser la chansonnette ! » Petit Cao du village ouest lui a passé la pommade : « Vieux Lü, t’es vraiment un homme, même le poids des monts Tai te ferait pas courber l’échine, même la perte de ton fils te fait pas verser de larmes ! » L’oncle a donné une tape à la moto et a dit quelque chose comme : « L’être humain doit mourir un jour, c’est valable pour tous, non ? et même pour le président Mao ! Alors la mort de mon fils ça compte pour quoi ? » Puis il s’est remis à chanter aux sons du violon : « On aura beau vivre cent ans, il faudra bien mourir un jour, à mourir pour mourir autant quitter cette vie maintenant », et tous de l’applaudir, il chantait si bien, jouait si bien du violon…

Zhang le Petit Troisième ne quitte pas des yeux la bouche postillonnante de la voisine, devant ses yeux apparaît le visage de l’oncle, sa face rougeaude, qui fait penser à une lanterne ; l’oncle a du coffre, aux oreilles du garçon retentit sa voix de

haut-parleur électrique.

Il en oublie la scie qu'il tient à la main, le rugissement de colère du père lui fait reprendre ses esprits : Eh, oh, reviens !

La voisine tire sa langue rouge à l'intention du garçon, puis elle baisse intentionnellement le ton, comme si elle ne s'adressait qu'à la mère : On raconte que pour acheter la moto il a pris sur la pension de son fils…

La tête de l'assommante voisine disparaît du haut du mur. La mère pousse un long soupir. Le père, irrité, lance un grognement. La cour retrouve sa tranquillité, ne reste que le bruit de la scie maniée par le père et le fils sur le bois de jujubier : et rran… et rran…

Le garçon espère vivement que le père va le laisser en paix et qu'il pourra aller à la foire voir la moto de l'oncle. Mais il sait très bien que poser la question ne lui attirerait qu'un bon savon. Il ne peut que mener la scie d'un geste mécanique, tout en pensant à l'oncle. Celui-ci est l'unique frère cadet de la mère et doit avoir la cinquantaine passée. Il est entièrement chauve, pratiquement pas un cheveu sur le caillou qu'il a aussi rouge que le visage, c'est la raison pour laquelle, dans l'esprit de Zhang le Petit Troisième, la tête de l'oncle est une lanterne en papier rouge, où brûlerait une huile brillante. Au départ, l'oncle avait quatre fils, dont les prénoms dans l'ordre étaient : Loyal, Pieux, Charitable, Juste. Chaque fois qu'un garçon naissait chez les Lü, la famille Zhang leur offrait un oreiller, aussi les quatre garçons y gagnèrent chacun une tête tout ce qu'il y a de plus carrée. Quand Zhang le Petit Troisième était enfant, l'aîné, Loyal, avait succombé sous les sabots d'un cheval de la brigade de production. La mère était allée leur rendre visite, portant son fils sur le dos.

La mère et la tante pleuraient dans les bras l'une de l'autre, l'oncle agacé leur dit : Qu'est-ce que vous avez à pleurer comme ça ? Il y en a un qui est mort, oui, mais il en reste encore trois !

Puis il avait décroché du mur un violon à deux cordes et s'était mis à le faire grincer, et de jouer, de jouer, puis il s'était mis à chanter. Il avait une très belle voix d'airain. Il chantait tout en jouant de l'archet, tout content de lui, le visage empourpré, resplendissant, pareil à une lanterne. À le voir ainsi exulter, les deux femmes ne pouvaient plus se laisser aller à pleurer avec autant de véhémence.

La mère s'en retourna, portant son fils sur le dos, elle dit à ce dernier en soupirant : Ton oncle a vraiment une grande ouverture d'esprit ! Il vient de perdre

un fils débordant de vie et il ne craint pas de chanter malgré tout.

Il y a deux ans, les Lü avaient voulu construire une nouvelle maison, deux des garçons, Pieux et Charitable, étaient allés chercher des briques avec un tracteur, l'engin avait piqué une tête dans la rivière, s'était retourné, les quatre roues en l'air. Pieux était mort sur-le-champ, son frère qui respirait encore avait été emmené à l'hôpital où il avait reçu des soins intensifs pendant un bon moment avant de rendre l'âme à son tour. La tante en avait perdu connaissance. Alors que les voisins tentaient de lui desserrer les dents avec une baguette pour lui verser de l'eau chaude dans la bouche, l'oncle avait détaché du mur son violon et s'était mis à le faire grincer et, une fois de plus, tout en jouant, il s'était mis à chanter, d'une voix sonore, le visage empourpré, resplendissant, pareil à une lanterne.

Sur le chemin du retour, Zhang le Petit Troisième tenait la main de sa mère, celle-ci pleurait tout en avançant, répétant sans cesse : Ton oncle, cet homme-là… comment a-t-il encore le cœur à chanter… deux fils, deux braves enfants, costauds tous deux, forts comme des buffles… pour ta tante, cette fois, c'est plus qu'il n'en faut…

Un mois après, la tante décédait. Elle gisait sur le kang toute raide, on aurait dit un morceau de bois de jujubier.

Les femmes du village formaient un groupe de pleureuses dans la cour, l'oncle leur dit, furieux : Si vous avez envie de pleurer, fichez-moi le camp et allez le faire chez vous, qu'est-ce qui vous prend de venir vous lamenter ici ? C'est vraiment démoralisant !

Zhang le Petit Troisième s'en revint, soutenant sa mère en chemin, celle-ci dit tout en haletant : Petit Troisième, ton oncle est-il encore un être humain ?…

Ce premier mois de l'année lunaire, la troupe de théâtre en plein air du village de l'oncle était venue donner une représentation dans le village de Zhang le Petit Troisième ; l'oncle y jouait du violon à deux cordes. Le fils encore en vie de ce dernier, Juste, gagnait sa croûte parmi eux. L'oncle sur l'estrade en terre tenant lieu de scène jouait de son instrument en dodelinant du chef, tout en maniant l'archet, il ouvrait et fermait la bouche, le visage empourpré, resplendissant, pareil à une lanterne. Lü le Juste se tenait derrière lui, tenant à la main un petit gong sur lequel il frappait de temps à autre : tang ! Zhang le Petit Troisième regardait la pièce au pied de la scène, il entendit les spectateurs faire des commentaires sur l'oncle, certains disaient qu'il était un homme de fer, d'autres, un homme sans cœur. Malgré

les injures proférées par ces gens, le garçon en son for intérieur était plein d'admiration pour l'oncle, il trouvait que ce dernier était un personnage singulier. Juste était de quatre ans son aîné, il avait une tête carrée, des sourcils fournis, de grands yeux, il était svelte, ses grandes mains faisaient penser à des petits éventails en forme de massette. La mère chérissait particulièrement ce neveu, seul survivant des quatre frères, sans se soucier du regard glacial du père, elle lui réservait les meilleurs morceaux. Mais lui, avec beaucoup de tact les plaçait devant le père, s'emparait de morceaux plus grossiers pour lui-même. Cela s'était passé ainsi la dernière fois qu'il était venu chez les Zhang. Il était ensuite entré dans la Police armée du peuple. La mère en voulait à son frère cadet d'avoir laissé Juste s'enrôler dans ce corps.

Il lui avait répondu : Sœur aînée, je comprends ce que vous voulez dire, mais l'être humain, s'il doit mourir mourra, on n'y peut rien, sinon les balles feront un détour.

Il semblerait que Juste était destiné à mourir car une année entière ne s'était pas écoulée que, traversant un pont lors d'une patrouille, l'ouvrage, contre toute attente, s'effondra sous lui. Il perdit la vie. Cette fois, la mère ne s'était pas rendue auprès de son frère. Zhang le Petit Troisième avait bien envie d'y aller, mais son père ne lui en donna pas l'autorisation. Quelques jours plus tard, quelqu'un rapporta que le soir même où l'oncle avait reçu l'urne avec les cendres de Juste et ses affaires personnelles, il s'était rendu au bourg pour assister à une représentation d'opéra du Shandong. Mais il n'était pas resté à sa place à regarder, il avait sauté sur la scène pour critiquer le mauvais jeu de celui qui était au violon à deux cordes, il voulait briser l'instrument. Fort heureusement, quelqu'un qui le connaissait, à force de paroles, était parvenu à l'en dissuader, sinon, il aurait encouru gros. L'oncle était un artiste du peuple, il savait manier l'archet et chanter ; si dans sa jeunesse il avait pu avoir un maître de renom pour le guider, il aurait à coup sûr accompli des actions d'éclat dans le domaine de la musique et du théâtre. Hélas, dans les campagnes pauvres et reculées, combien de talents propres à être façonnés sont laissés dans l'ombre !

Alors qu'il se remémore ces événements de la vie de l'oncle Lü, Zhang le Petit Troisième entend un bruit de moto dans la ruelle. Il crie : « C'est l'oncle ! », il jette sa scie, bondit sur ses pieds, sans se soucier des conséquences, il se rue dehors. Il entend vaguement le rugissement du père derrière lui, mais il est déjà dans la ruelle.

C'est bien l'oncle. Il est venu sur sa moto rouge. L'arrière du véhicule crache une fumée bleue, l'engin se précipite telle une flèche le long de la voie. Le garçon lance un « Oncle ! », son nez bizarrement le picote, tandis que ses larmes, paf, paf, coulent à flots. L'oncle s'immobilise devant lui, c'est-à-dire devant la porte des Zhang, mais il n'a pas encore arrêté le moteur, du pot d'échappement sortent des broum broum, et une odeur d'essence. L'oncle porte un uniforme de la police armée qui ne lui va pas du tout, une ceinture en cuir rouge, son violon en bandoulière derrière le dos. Pas de casquette. Des volutes sortent de son crâne chauve comme d'un cuit-vapeur, son visage est empourpré, resplendissant, pareil à une lanterne.

L'oncle tend sa grande main pour caresser la tête de son neveu et lui demande : Tu pleures pour quoi ? Un homme à l'âge adulte qui, pour un oui ou pour un non, verse des torrents de larmes, n'est qu'un bon à rien !

Le père est déjà debout sur le seuil, pour être plus exact, il faudrait dire qu'il bouche l'entrée.

L'oncle lui demande affectueusement : Beau-frère, tu n'es pas allé à la foire ?

Le père pousse un grognement avant de répondre : Et moi qui pensais avoir affaire à un grand cadre venu d'on ne sait où !

L'oncle gratte son crâne chauve et dit à son tour : Beau-frère, un parent vient vous voir, pauvre c'est vrai, mais ce n'est pas une raison pour obstruer la porte et l'empêcher d'entrer !

Le père répond sur un ton glacial : Quand on monte sur une telle moto, comment ose-t-on dire qu'on est « pauvre » ?

La mère arrive alors à la hâte, tremblant de tout son corps. Elle est courbée en deux, comme un crochet de balance.

– Sœur aînée… dit l'oncle à voix basse.

La mère jette un coup d'œil à la moto flambant neuve, puis déplace son regard sur son frère, le fixe.

Ainsi observé, l'oncle lentement baisse la tête.

Zhang le Petit Troisième tend timidement la main pour caresser la moto de l'oncle.

La tristesse qui était apparue sur le visage de ce dernier disparaît sur-le-champ, il tapote la selle de cuir et dit, rayonnant de joie : Sœur aînée, j'ai acheté un petit poulain ! Une bonne bête, ça oui ! Qui obéit au doigt et à l'œil, tellement

intelligente, c’est carrément un petit violon !

– Oncle du petit… murmure la mère avec tristesse, que veux-tu que je te dise ?

L’oncle regarde la vaste et plane aire de battage devant la porte des Zhang et dit : Petit Troisième, monte, l’oncle va te faire faire deux petits tours !

– Petit Troisième ! crie le père.

– Petit Troisième ! crie la mère.

– Allons, pas d’inquiétude, vous deux !

L’oncle met le garçon sur la moto et dit aux deux parents : S’il a la moindre plaie, je me coupe un morceau de chair pour la refermer !

L’oncle monte sur la moto, ôte son violon et se penche pour le poser au coin du mur, il dit : Petit Troisième, mets tes bras autour de ma taille !

L’oncle avec le Petit Troisième fait tour après tour sur l’aire de battage. Le garçon a la sensation que ce n’est pas la moto qui tourne autour de l’aire, mais que ce sont les arbres et les murs en bordure qui tournent autour de la moto.

L’oncle dit : Serre plus les bras, je vais accélérer !

La moto vrombit, les visages de la mère, du père, ainsi que ceux de nombreux badauds accourus voir la scène défilent devant lui, et déjà défilent de nouveau…

Le garçon entend des gens sur les bords de l’aire crier : Vieux Lü, on raconte que toi aussi tu voudrais aller t’envoler au-dessus du fleuve Jaune ?

L’oncle répond d’une voix forte : Survoler le fleuve Jaune, ça ne demande pas de grandes capacités, moi je veux passer par-dessus le fleuve Bleu !

– Vieux Lü, fais-nous une démonstration d’acrobatie !

– Une démonstration, une !

L’oncle arrête la moto devant la porte des Zhang, un pied au sol, l’autre sur l’engin, il se met de profil, attrape son neveu et le fait descendre : Beau-frère, sœur aînée, prenez le paquet !

L’oncle redresse la machine et part comme une flèche.

De là-haut, il claironne : Maintenant, je vous demande d’ouvrir grands les yeux !

Une des mains de l’oncle lâche le guidon, la moto ne ralentit pas pour autant, elle bondit de l’avant !

Les deux mains de l’oncle lâchent le guidon, la moto ne ralentit pas pour autant, elle bondit de l’avant.

De la foule éclatent des acclamations.

La mère hurle : Oncle du petit, je t'en supplie, ne cours pas à la mort…

– Vous inquiétez pas, sœur aînée ! lui crie l'oncle.

Sur la moto lancée comme le vent, l'oncle commence par retirer son uniforme de policier armé avant de l'envoyer dans les airs. La foule lui fait une ovation.

L'oncle continue de se dévêtir, une fois ôté le sweat à capuche de velours vert foncé, il le lance en l'air.

La foule, pratiquement d'une seule voix, crie : Vieux Lü, t'es fortiche ! Vieux Lü, montre-nous encore quelque chose d'unique !

L'oncle lève haut les bras, tel un oiseau qui déploie ses ailes, cherchant le vent, il effectue ainsi un tour de piste, très à l'aise, soudain il freine brusquement pour s'arrêter là même où il avait fait monter son neveu. Le garçon voit le visage empourpré, resplendissant, pareil à une lanterne, de l'oncle. Ce dernier lui adresse un sourire, se penche en avant et soulève le violon à deux cordes déposé au coin du mur.

La mère dit : T'es vraiment un démon qui n'a peur de rien.

Le père dit sur un ton glacial : Voilà le genre de héros, de brave qu'engendre ta famille !

Zhang le Petit Troisième tout excité voit l'oncle, assis bien droit sur sa moto, se mettre à jouer du violon, et, au bout de ce petit intermède, à chanter à gorge déployée : « Au sixième mois trois jours de canicule, la Deuxième fille, à dos d'âne, se rue vers Yangguan ! »

Au milieu des acclamations de la foule, la moto de l'oncle, pareille à un âne aveugle, va donner dans le mur de terre. Zhang le Petit Troisième voit le corps de l'oncle s'envoler de la moto avant de retomber au sol. Il voit la mère glisser vers le sol avec lenteur. Il voit le père, pris d'une quinte de toux, se détourner et marcher vers la cour. Il voit la foule, après un moment de stupeur, voler comme un essaim de guêpes jusqu'à l'oncle et sa moto. Il suit le mouvement.

L'oncle en prenant appui sur ses bras se relève péniblement, il se dirige clopin-clopant vers la moto. Il ne porte plus qu'un tricot de corps, sur lequel sont imprimés, en gros caractères rouges, les deux mots « Police armée ». En l'absence de la large veste, rien ne cache plus son dos voûté, ses omoplates en ailes de pigeon. Zhang le Petit Troisième voit que la moto, cette moto dont l'allant, à l'instant, était celui d'un jeune chef de canton, en un clin d'œil est devenue comme mutilée. Les feux à la lumière argentée, scintillante, sont cassés, le guidon brillant

est tordu, la jante avant, bien ronde au départ, est pliée… L'oncle est debout devant la moto, son corps se balance d'avant en arrière, pareil à une grume de jujubier prête à s'abattre. Ses lèvres tremblent, il a le regard fixe, on dirait un malade mental. Deux rangées de larmes jaillissent soudain de ses yeux.

L'oncle tombe d'un bloc assis par terre, il braille : Ah ! Ma moto !…

Puis il ouvre la bouche et sanglote. Les gens sont stupéfaits, ils s'interrogent du regard ; après un moment de stupeur, ils l'entourent, des bouches en nombre l'exhortent à se calmer : Vieux Lü, arrête de pleurer, calme-toi ! Vieux Lü, vous avez de la chance dans votre malheur, la moto est cassée, mais vous êtes indemne !

Sans écouter leurs exhortations, l'oncle sanglote à n'en plus finir. Son visage couvert de sueur, de pleurs et de boue fait penser à une lanterne tombée dans la pluie et piétinée par la foule.

La femme de Commandant

1.

Avant que la nouvelle selon laquelle Commandant s'était rendu coupable d'un meurtre ne se fût répandue dans le village, nous avions toujours pensé qu'il était de nous tous le plus béni des dieux.

« Commandant » est son surnom, son prénom de lait est Huitième mois, ses nom et prénom officiels d'écolier sont Sun Guodong. Pendant les années passées à l'école primaire du village on l'avait appelé par son surnom. Même l'instituteur, Monsieur Li Shijing (Monsieur Canon des poèmes), qui adorait écrire des vers et parler en faisant rimer les mots, l'appelait ainsi. Le maître Li nous enseignait le chinois.

Quand il trouvait que le tableau noir n'était pas propre, il disait : Élève Commandant/je te prie, avance-toi/lève ton minois/ce tableau, essuie-le-moi/attention que la poussière/ne t'empêche de voir clair !

– Oui ! répondait Commandant sans hésiter, tout en montant sur l'estrade pour essuyer le tableau.

Influencés par Monsieur Li, nous aimions nous aussi parler en vers de quatre syllabes. Il nous disait que les poèmes et les textes littéraires de par le monde venaient tous de ce type de vers, il suffisait de savoir écrire de beaux poèmes en vers quadrisyllabiques pour qu'aucun genre littéraire ne vous fasse reculer, c'était gagner à chaque fois, tout comme à chaque coup de fouet, une balafre, à chaque gifle, un hématome, à chaque coup de couteau, un trou.

Le dimanche nous avions rendez-vous avec Commandant pour aller mener

paître les bœufs, debout dans la grand-rue sur laquelle donne sa maison, nous hurlions à l'unisson : Commandant, Commandant/espèce de feignasse/le soleil est déjà/à hauteur de trois perches/il nous chauffe les fesses./Sur les bas-fonds à l'est/on fait paître les bœufs/sur ceux au sud/on fauche l'herbe/dans les fossés/on chope les poissons/dans la rivière/on pique un nez/tu viens ou pas ?/Si tu viens pas, laissons tomber.

La mère de Commandant, la veuve Sun, sort de la maison, elle se penche au-dessus du mur de terre et dit, mécontente : Espèces de galopins, pourquoi vous l'appelez Commandant ? Il a un nom : Sun Guodong.

– Tante, tante, ne soyez pas fâchée, promis juré, nous ne le ferons plus.

Nous lui présentons nos sincères excuses, puis nous nous mettons à crier derechef : Commandant, Commandant/t'es vraiment un lambin/une fille à marier/pour monter dans son palanquin/ferait moins de chichis que toi.

Commandant sort d'un bond de la maison, un morceau de patate douce à la main et hurle : Eh ! les copains/y a pas le feu/y a pas le feu/si vous ne m'attendez/c'est pas drôle, vrai !

La mère de Commandant lui dit : La prochaine fois qu'ils t'appellent Commandant, tu ne leur réponds pas !

Nous étions tous de la même taille, sauf lui, qui nous dépassait ; d'après ce qu'on dit, son père était grand, à père grand, fils grand lui aussi, c'est dans l'ordre des choses. Le sobriquet de son père était « Brigadier ». Brigadier, le père, Commandant, le fils, le grade était plus élevé avec la nouvelle génération. Le surnom de notre camarade avait peut-être été proposé à partir de celui de son père ? Qui sait ! Ce dernier, en 1960, alors qu'il menait une vie difficile, était mort d'avoir trop mangé. En fait, un avion était tombé sur notre village, le père de Commandant et quelques villageois avaient emmené le pilote blessé sur un brancard jusqu'à l'aéroport. Là-bas, on leur avait apporté une corbeille de pains à la vapeur pour les dédommager. Le père de Commandant avait mangé avec voracité dix-sept pains à la file. Sur le chemin du retour, alors qu'il marchait, paf ! son estomac avait éclaté, et il en était mort. Certains disent que la taille d'un individu est liée à son alimentation. Selon moi, ce serait plutôt une question d'hérédité. Que mangeait Commandant ? Une poignée d'herbe, un panier de légumes, il a eu de la chance de n'être pas mort d'inanition, mais il a poussé comme ça, de façon stupéfiante, pour atteindre un mètre soixante-dix, alors qu'il n'avait pas encore

quinze ans !

À côté de la maison de Commandant, il y a une grande crique emplie d'eau profonde avec de nombreuses loches d'étang. La mère de Commandant avait su profiter de ces conditions favorables pour élever quelques oies. Les œufs d'oie sont bien plus gros que ceux de poule, deux œufs d'oie peuvent peser jusqu'à deux cent cinquante grammes. Chaque année, pour la fête de la Pure Clarté, la coutume au village est de confectionner des galettes et de faire cuire des œufs. Dans la famille de Commandant, il s'agissait d'œufs d'oie. Les galettes de la famille de Commandant étaient particulièrement grandes. Et moi, je rêvais d'un œuf d'oie bien cuit, alors un jour j'ai apporté deux œufs de poule à Commandant en vue d'un troc.

Commandant m'a dit : Cette requête, est singulière,je dois rentrer, demander à ma mère.

Cette dernière, quand elle rencontra ma sœur aînée, lui dit : Votre deuxième est très drôle, il est venu voir mon Commandant pour changer deux œufs de poule contre un œuf d'oie ; j'ai dit à mon fils de lui en donner un. Ce gosse, il est vraiment incroyable, entre voisins comment peut-on parler de troc ?

De retour à la maison, ma sœur aînée nous rapporta ses paroles.

Mère déclara : Espèce de galopin, t'es vraiment un incorrigible gourmand, comment peux-tu oser manger comme ça, pour rien, les œufs d'oie d'autrui ? Et tu leur donnes quoi en échange ? Si tu ne le leur rends pas, nous leur serons redevables de cela, et il nous faudra prendre exemple sur eux, galopin, va, tu agis sur un coup de tête, sans penser aux conséquences !

Ma sœur aînée me somma de rapporter cet œuf, je lui dis qu'il était dans mon ventre depuis un bon moment.

Alors, curieuse, elle demanda : Ça a quel goût ? C'est meilleur qu'un œuf de poule ?

– C'est bien meilleur, c'est bien meilleur, il n'y a rien, de supérieur, si je n'avais, pu en manger, frustré serais.

Je disais cela exprès pour la faire enrager. En vérité, l'œuf d'oie est un aliment grossier, trop fort en goût, il n'est pas aussi délicat en bouche que l'œuf de poule, et sa valeur nutritionnelle ne le vaut sans doute pas.

Ma sœur, méchamment, me dit : Comment se fait-il que cet œuf d'oie ne t'ait pas étouffé ?

Et c'est grâce à cet œuf d'oie que mes liens avec Commandant sont devenus plus

intimes.

Pour ne pas être en reste vis-à-vis de sa famille, au risque de ma vie, je suis allé en douce dans un champ du village voisin chaparder des courges : potirons, melons, mais en plus des patates douces dont j'avais rempli mon pantalon. On était au milieu de la nuit, supportant le froid et la peur, je ne pouvais que cueillir ce qui me tombait sous la main, sans essayer de distinguer les espèces, ni choisir ce qui était le plus mûr ; une fois mon pantalon rempli, tout en le retenant à la taille, je sortis du champ en rampant, avec prudence, pour ne pas faire de bruit. Petit Chen, le gardien du champ, souffrait de cécité nocturne, mais s'il n'avait pas un bon coup d'œil, il avait en revanche l'oreille fine. Il aimait à se servir d'un ancien canon de fabrication locale, dans le tube duquel il chargeait de la poudre noire d'explosif et des chevrotines grosses comme des pois ; quand il tirait, il se formait un couloir de feu. Aussi quand je dis « au risque de ma vie », ce n'est absolument pas une exagération. Si Petit Chen pouvait toucher un oiseau en se fiant au bruit, cela ne signifie nullement qu'il était un tireur d'élite, c'est qu'en fait le champ de tir du canon était large. Je portai les courges qui emplissaient mon pantalon jusqu'à la maison de Commandant, je n'eus pas besoin d'expliquer, ils avaient compris le sens de ma démarche. Aussi l'amitié entre lui et moi put-elle s'établir en toute égalité, ce n'est pas parce que j'avais mangé un œuf de leurs oies que je lui étais redevable de quoi que ce soit et que je devais le flatter, être son laquais à toute heure.

Depuis l'enfance, Commandant avait toujours été un brave petit, dans notre village, il avait reçu les éloges de tous. En ces temps-là, une bonne dizaine d'enfants des villages voisins étaient scolarisés chez nous. Quand la rivière était en crue et le pont immergé, il les portait un à un sur son dos jusqu'à l'autre rive. Il avait beaucoup de bonnes actions de ce genre à son actif, mais dans le cadre de ce récit il m'est impossible de les citer toutes. En un mot, c'était un enfant qui avait un cœur d'or, même si certains, en secret, se moquaient de son manque de perspicacité, de son côté un peu simplet. Mais n'y en eut-il pas aussi pour dire que Lei Feng, le héros, était un benêt ? Ce dernier leur avait d'ailleurs répondu d'un ton assuré : « Je veux bien être un benêt de la révolution ! » Commandant, lui, n'avait rien dit. En 1964, quand avait commencé le mouvement « Se mettre à l'école de Lei Feng », le slogan mis en avant par notre école avait été : « Au plus loin, se mettre à l'école de Lei Feng, au plus proche, de Sun Guodong. » Glisser dans cette formule le nom d'écolier de Commandant, cela faisait vraiment emprunté, nous avions suggéré de

transformer le slogan en : « Au plus loin, se mettre à l'école de Lei Feng, au plus proche de Commandant », à l'école on s'y opposa.

Les enfants du village étaient scolarisés tardivement, Commandant avait seize ans et il était seulement en cinquième année de primaire. J'avais un an de moins que lui, j'étais aussi en cinquième année. Cet été-là, presque tous les soirs, munis de haut-parleurs en tôle, nous proclamions dans la grand-rue les « seize points de la grande Révolution culturelle » et les conseils « prévenir l'encéphalite » – le déclenchement de la Révolution culturelle avait coïncidé avec l'épidémie, pendant laquelle décédèrent de nombreux enfants. Les « seize points » ont été oubliés depuis longtemps, les mots de la campagne de prévention de l'encéphalite je m'en souviens encore : « L'année 1966 ne fut vraiment pas, une année ordinaire, écraser le village des Trois[1], épidémie d'encéphalite. En cas d'infection, vite manger ail et oignon, et si rien ne fais de suite, c'en est fini de toi mon garçon. »

Nous allions en tête, braillant ces slogans, derrière suivaient quelques polissons, ils riaient aux éclats, chahutaient et, avec culot, modifiaient les mots du message que nous diffusions : « Seize points, dix-sept points, un point c'est touffe de poils de cul ! Vieillard Zhang, vieillard Li, vite consommez ail et oignon, si vous n'en mangez point, n'irez pas loin ! » Si de tels mots étaient sortis de la bouche d'un adulte, ce dernier, à coup sûr, aurait été étiqueté comme contre-révolutionnaire, mais ils venaient de la bouche d'un enfant, et aucune action ne pouvait être engagée contre lui. L'été 1968 débarqua dans notre village une flopée de jeunes instruits, sept garçons et cinq filles, en tout donc une douzaine. Ils avaient en gros notre âge, mais ils semblaient plus vieux. En ville les gens sont instruits, leur mode de réflexion est complexe, leur croissance est plus rapide. Nous autres, en été, nous allions encore les fesses à l'air par les rues, tel Adam dans le jardin d'Éden, avant de succomber à la tentation… Ces quelques connaissances religieuses, je les tiens de Diable Lu, le grand-père paternel de Lu Xiwen ; avant la Libération, ce vieux monsieur était chrétien.

Alors que les paysans binaient leurs champs, lui priait, debout au bord du sien : Seigneur, faites que les mauvaises herbes n'envahissent pas ma terre !

Le Seigneur, bien évidemment, ne répondait pas à sa supplication. Quand les cultures étaient infestées d'insectes, et que les paysans attrapaient les bestioles, une bouteille à la main, lui priait, à genoux au bord de sa terre : Seigneur, faites que les noctuelles ne se mettent pas dans les capsules de mon coton !

Les insectes, de leur côté, n'obéissaient pas aux injonctions de Dieu… Donc, nous allions fesses à l'air, disais-je, alors que les jeunes instruits, eux, portaient vêtements : un pantalon, mais aussi une veste, si bien que non seulement, les filles n'avaient pas les épaules nues, mais les garçons non plus. Quand nous sommes allés fesses à l'air, jouer les badauds au Centre des jeunes instruits, les filles n'osaient pas lever la tête.

Le secrétaire de la cellule du Parti du village nous a chassés de là : Ouste ! Vous n'avez pas honte !

Ainsi repoussés, nous avons alors baissé la tête pour nous regarder, puis regarder les autres, mais c'est surtout après avoir vu Commandant que nous avons pris conscience de la gravité du problème, ne pas porter de veste, passe encore, mais aller sans pantalon, impossible.

Parmi les jeunes instruits il y avait un garçon nommé Song He. Il était grand et maigre, avec un visage ovale au teint blanc, un nez à l'arête prononcée, de longs sourcils, des cheveux bouclés, il n'avait pas l'air d'un pur Chinois. La rumeur disait que son père aurait été un soldat américain. Au village, très vite, on lui avait donné le surnom de Diable Song. Les métis sont des génies, lui jouait de l'harmonica, de la flûte et aussi de l'accordéon. Jouer des deux premiers instruments n'avait rien d'extraordinaire, l'instituteur Li de notre école en jouait lui aussi. La forme de l'accordéon est bizarre, nous n'en avions jamais entendu le son, et surtout nous n'en avions jamais vu. Commandant déclara qu'il faisait penser à un grand soufflet, comme celui qu'il y avait chez lui ; à y regarder de plus près nous étions de son avis et nous avons ainsi donné à l'accordéon le nom de « soufflet ».

Parmi les jeunes instruits, il y avait une fille qui s'appelait Tang Lijuan, Tang la Gracieuse. C'était un prénom traditionnel qui évoquait une jolie jeune fille de famille modeste, vocable qui semblait un peu décalé à l'époque dans laquelle nous vivions. Parmi les jeunes instruits, Diable Song était le plus beau des garçons et Gracieuse la plus jolie des jeunes filles. Les gens du village l'avaient surnommée Couvercle de théière. Ce qualificatif est un grand éloge de la beauté, cela revenait à dire une fois de plus qu'elle était très belle. Chez nous, les terres sont basses, souvent inondées. L'eau qui y stagne est fluorée ; ici, tous, hommes ou femmes, vieux ou jeunes ont les dents de la couleur de la merde de chien, horribles à voir. Les jeunes gens sont coquets, ils imitèrent donc les citadins en faisant usage de dentifrice pour se brosser les dents, ils se les brossèrent à en saigner, mais sans

résultat. Tous les matins devant le miroir, ma sœur aînée, comme les autres jeunes filles, se raclait les dents avec des ciseaux à en avoir la bouche en sang, rien à faire non plus.

Une tante paternelle qui était médecin les critiquait pour cette pratique : Ça va servir à quoi ? La moelle de vos dents est noire, vous grattez quoi là ? Si vous voulez une dentition bien blanche, il n'y a d'autre solution que de tout arracher pour implanter des dents en résine.

Il y eut vraiment quelques jeunes qui allèrent se faire arracher les dents au chef-lieu du district afin de les remplacer par une dentition artificielle. Au début, gênés qu'on ne voie le changement, ils portaient un masque sur la bouche ; au bout d'un certain temps, de peur que l'on ne remarque pas ce même changement, ils firent des grimaces pour montrer leurs dents, regrettant qu'elles fussent cachées par les lèvres. Un instituteur suppléant de notre école, Ma Hongying, avait fait refaire sa dentition, cela lui avait changé son accent, on aurait dit que, comme un cheval, il avait un mors dans la bouche. Nul besoin de parler des yeux ni du nez de Gracieuse, ses dents à elles seules suffisaient. Elles étaient blanches, avec des reflets bleutés, de chacune on aurait dit de la porcelaine ou du jade, elles scintillaient dans sa bouche comme des perles. Cette impression de luminescence que nous avions ressentie, elle était due à cette dentition. Elle était la composante majeure de son lumineux sourire. Plusieurs dizaines d'années plus tard, quand nous parlions d'elle au village, nous commencions par dire : « Cette jeune fille avait de si belles dents ! »

En plus de sa splendide dentition, Gracieuse possédait bien d'autres atouts. Elle avait la peau blanche et fine, on se disait que, si on la pinçait, il en sortirait de l'eau blanche. Ses yeux étaient immenses, sa bouche un peu grande à notre goût : chez nous, les critères étaient restés assez traditionnels, nous aimions les belles à la bouche petite, c'était la mauvaise influence des conteurs qui décrivaient immanquablement une beauté en ces termes : « yeux en amande et joues de pêche, bouche petite comme cerise » – en fait, on n'a jamais vu une telle femme en ce monde, si elle existait, à coup sûr ce serait une démone ; Gracieuse était bien proportionnée, sa taille était marquée, à la différence des filles de notre village qui étaient épaisses, de haut en bas, c'était à celle qui ressemblerait le plus à un sac de chanvre. À y repenser maintenant, s'il me fallait absolument lui trouver un petit défaut… franchement, je n'en trouverais pas. Certains estimaient que sa bouche

était un peu de travers, mais moi cela me ravissait, cela ajoutait à ses charmes. Sans l'ombre d'un doute tous les hommes du village sans exception l'adoraient, jeunes ou vieux, jusqu'à nous autres petits gars, qui n'avions pas encore beaucoup de poils au pubis. Les paysans ne prononcent jamais le mot « aimer », ils le trouvent choquant à l'oreille, mais en fait, « adorer » et « aimer », c'est tout comme, et « adorer » est même plus fort qu'« aimer ».

Le chef de la milice populaire était connu pour être un coureur de jupons invétéré, il s'intéressait même à la femme de son frère cadet ; quand les jeunes instruits étaient arrivés au village, fort de sa position, il se glissait pour un oui pour un non au Centre d'accueil, espérant pouvoir pêcher en eau trouble.

Le secrétaire de la cellule locale du Parti le fit appeler par la responsable des questions féminines et le reprit vertement en présence d'un grand nombre de personnes : Espèce de chien, quel forfait préparais-tu ? Celui du crapaud qui veut manger de la chair de cygne ? Je vais demander à vieux Dong de te la couper, espèce d'enfoiré !

Vieux Dong était le vétérinaire de la commune populaire, il châtrait les chiens et les cochons, et il avait une sacrée technique.

Le chef de la milice essaya de se justifier : En fait, je n'avais pas d'idée précise, je venais juste voir un peu.

Le secrétaire lui dit : Voir quoi ? Voir comment régler quel problème ?

– Fortifier ma vue à regarder une belle fille !

– Espèce d'enculé, c'est quoi cette logique réactionnaire !

En ce qui nous concernait, nous, la bande de petits drôles, notre entichement était tout chargé de sens esthétique, le plaisir charnel y entrait pour peu. Sortir avec Gracieuse, je n'aurais même pas osé y songer. J'aimais être près d'elle, sentir le parfum secret qui émanait de son corps. Parfum de quoi ? Je n'aurais pu le dire. Tout ce que je savais, c'est que cela sentait rudement bon. Et je n'étais pas le seul à le percevoir, Commandant le sentait lui aussi, et Wu Ba de même. Ce dernier était un camarade de classe et un bon copain. Les poèmes quadrisyllabiques qu'il écrivait étaient les meilleurs, et cela lui valait force louanges de la part de l'instituteur. Notre camarade avait écrit un poème en éloge à ce parfum : « Couvercle de théière, son parfum merveilleux, celui des pains, levés à point, celui des fleurs, à peine écloses, à le sentir, sans alcool on est ivre, à le sentir, c'est trois nuits sans sommeil. »

Je me dis, en fait, que nous n'avions pas forcément l'idée d'aller la voir, mais que c'étaient ses dents, sa bouche, ses yeux, ses joues, son nez, son sourire pareil au clair de lune qui aspiraient nos regards, tout comme un grand tourbillon dans la rivière attire n'importe quel objet en son sein. Je me dis, en fait, que si nous allions respirer son parfum, ce n'était pas de notre initiative, mais que c'était l'odeur qui nous attirait, tout comme la fragrance d'une fleur attire les abeilles.

Après l'arrivée des jeunes instruits, nous avions obtenu le diplôme de l'école primaire et étions devenus de jeunes membres de la commune populaire. Au bout d'un an, Wu Ba entra au collège « L'Union ». Nous travaillions avec les jeunes instruits, et donc avec Gracieuse. L'envie nous démangeait d'échanger quelques mots avec elle, mais elle ne nous prêtait aucune attention. Elle aimait parler avec Diable Song, et parfois elle bavardait un moment avec les femmes plus âgées, apprenait aussi, auprès des vieillards, des choses sur les travaux des champs, mais nous, elle nous ignorait, ne nous lançait même pas un regard, c'était comme si nous n'existions pas. Je cherchais toujours une occasion pour m'insinuer dans ses bonnes grâces, mais à vouloir faire le malin, on finit par se mettre en situation d'échec.

Je me souviens qu'un après-midi, tous les membres de la brigade de production s'en furent pratiquer les labours profonds – ce jour-là, un vent de nord-ouest soufflait fort, la poussière volait. Sur les sept garçons, quatre portaient des lunettes de protection, dont Diable Song. Ce dernier aimait passer de la gomina sur ses cheveux, cela avait fixé la poussière, aussi avaient-ils pris très vite une teinte jaune. Avec ses lunettes et ce casque de terre blond, on aurait vraiment dit un pilote américain qui venait de sauter en parachute pour sauver sa vie. Personne n'osait le regarder car cela donnait envie de pouffer de rire. Les jeunes filles, ma sœur aînée en tête, étaient celles qui riaient le plus.

Le chef de brigade s'emporta alors et les réprimanda vertement : Qu'est-ce que vous avez à rire comme ça ? Vous auriez bu de la pisse de chienne par hasard ?

À la campagne, on raconte que boire de la pisse de chienne donne des fous rires inextinguibles.

À y repenser maintenant, je comprends pourquoi : alors que nous étions épris de Gracieuse, les jeunes filles, ma sœur aînée en tête, étaient justement entichées de Diable Song. Ce dernier avait un espace entre deux dents de devant, on prétend que c'est une imperfection, mais ma sœur disait que c'était ce qu'elle aimait le plus chez lui. Quand on lui demandait pourquoi, elle répondait que les autres endroits

plaisaient à tant de gens, et que seul cet espace n'avait encore fait l'objet d'une prédilection par personne. Elle aimait aussi la fougue avec laquelle il tirait sur sa cigarette, ensuite il serrait les mâchoires pour laisser un mince filet de fumée sortir de la fente en crachotant. Hi ! En ce monde il existe tant de choses bizarres ! Gracieuse portait au cou une grande écharpe et devant la bouche un masque, on ne voyait plus que ses deux grands yeux. Comme ils étaient longs ses cils qui battaient ! Elle ressemblait trait pour trait à Li Tiemei dans *Le Fanal rouge*. Ce jour-là, par une chance extrême, je me retrouvai à retourner la terre tout près d'elle, chacun labourait une bande d'un mètre de large ; pour entrer dans ses bonnes grâces – mais pas seulement pour ça, je m'inquiétais aussi de la pénibilité de ce travail pour elle –, je débordai d'au moins cinquante centimètres sur sa bande, ne lui laissant qu'une lanière étroite à retourner. Elle ne me regardait même pas, elle semblait ne pas s'être aperçue de mon petit manège.

Le chef de brigade s'en vint vérifier la qualité des labours, il inséra un bâton dans la terre et dit : Petite Tang, la profondeur n'y est pas !

Et elle de répondre : Ce n'est pas moi qui ai retourné cette partie.

Comme elle avait ce masque sur la bouche, sa voix n'était qu'un murmure.

Le chef m'envoya un coup de pied : Erpi, t'avais quoi derrière la tête ?

Tous les regards se tournèrent vers moi, dont celui de Commandant. Je savais bien sûr quel était son état d'esprit. Je me souvenais qu'un matin la brigade au complet était allée faucher à la grande combe du sud. Le chef de brigade venait le premier, deux levées de terre chacun, le travail se déroulait en bon ordre. Par une chance extrême, je me retrouvai tout contre sa rangée. Elle portait une tenue militaire ordinaire en toile bleue toute blanchie par les lavages, boutonnée jusqu'au col. Ces vêtements masculins lui donnaient une allure martiale. Je lui lançai un regard, le nez me picota et j'eus envie de pleurer, d'émotion bien sûr, non de chagrin. Son parfum se mêlait à celui des blés mûrs et à celui des fleurs et plantes sauvages, ainsi qu'aux chants des alouettes dans le ciel. Tout cela était profondément émouvant. Avant de commencer à couper les blés, Commandant lui prit de force sa faucille et la lui aiguisa avec beaucoup de soin. Ce fut un rude coup pour moi. Je suis sûr que cette faucille est celle qu'il a le mieux affûtée au cours de sa vie. Il appuya ses deux talons sur le manche, du pouce de la main gauche il fit pression sur la pointe de l'outil, de son majeur il maintenait ferme le dos de la faucille, tandis que dans la main droite il tenait une pierre à aiguiser de couleur

foncée, fine et lisse comme du suif ; le long d'une paille de blé qu'il avait à sa bouche pleine de salive, il faisait descendre de façon régulière un mince filet d'eau jusque sur la lame, tandis que la pierre à aiguiser, kss kss, glissait. Après avoir aiguisé un côté, il changea la pierre de main, maintenant le dos de la faucille avec sa main droite.

Sa technique était remarquable, il eut même droit à des éloges intarissables de la part du chef de brigade : Commandant, arrête de faucher, tu vas t'occuper de l'affûtage des faucilles.

Une fois la faucille aiguisée, il dit à Gracieuse : Tu peux me donner un de tes cheveux ?

Les yeux arrondis de surprise, elle lui demanda : Mais pourquoi ? Qu'est-ce que tu veux faire ?

Sans poser plus de questions, déjà elle arrachait un de ses cheveux – mon cœur se serra, ce n'était pas un de ses cheveux qu'elle avait arraché, mais un nerf à moi –, le tendit à mon ami. Ce cheveu, dans la lumière du matin, scintillait de reflets bleutés, c'était le même éclat que celui des ailes de corbeau dans le soleil. Commandant mit la lame de la faucille face à lui, puis il plaça doucement le cheveu dessus, il souffla soudain, le cheveu fut coupé en deux. Sapristi ! Quelle lame ! Ce n'était pas une faucille, mais tout bonnement un sabre précieux !

– Merci, Commandant ! dit-elle.

Vous pouvez vous faire une idée de mon humeur du moment ? Non, impossible, car vous ne l'avez pas vue quand elle lui parlait, car vous ne l'avez pas vue dans sa tenue militaire ordinaire en toile bleue toute blanchie par les lavages, car vous n'avez pas vu ses oreilles rosies par le soleil.

La moisson commençait. La fauche du blé est le plus pénible des travaux agricoles, les barbes vous piquent, la poussière vous agresse les narines, reins et dos sont courbatus. On peut s'imaginer ce qu'il en était pour les jeunes instruits qui n'avaient jamais travaillé dans les champs auparavant, alors que même les vieux paysans, habitués depuis toujours au contact avec la terre, souffraient à la seule mention de « faucher les blés ». Cependant, d'un autre côté, c'était parmi ces travaux-là celui qui se faisait le plus dans la joie. L'idée de moissonner rend toujours les gens heureux. Le plus important était que, lors des moissons, les membres de la brigade de production ne rentraient pas manger chez eux, car le

repas était collecté dans chaque foyer et apporté aux champs par le magasinier. Comme « on garde le bon acier pour la lame », chaque famille, sans regarder à la dépense, préparait le meilleur des repas ; la brigade fournissait aussi gratuitement de la bouillie claire de riz. Ce n'était pas une bouillie ordinaire. Notre équipe de production était assez corrompue pour, chaque année, réserver un demi-mu de terre afin d'y planter du riz précoce en vue de ces repas de moisson. Dans la bouillie de riz, on ajoutait une poignée de sucre roux. Un jour le magasinier, qui avait un peu trop bu, avait mis du lindane en place de la cassonade. Tout en buvant la bouillie, nous lui avions trouvé un drôle de goût, tout le monde pourtant en avait bu, même Diable Song et Gracieuse. C'était gratuit, alors tant pis si cela avait un goût bizarre. La moisson était par ailleurs une forme d'émulation dans le travail, une vraie compétition : du genre si tu me rattrapes, j'accélère. Les hommes plus âgés coupaient à croupetons, ils coinçaient le blé coupé contre l'aine, quand la quantité était suffisante, ils donnaient un coup de reins pour le faire tomber, celui qui venait après laissait tomber dedans le blé qu'il avait contre l'aine, puis liait le tout. Les jeunes et les femmes avaient les reins solides, ils coupaient le blé le dos courbé et coinçaient les épis fauchés dans leur entrejambe : vus de dos, on avait l'impression que leur avait poussé une énorme queue dorée. Elle fauchait devant moi, le dos courbé, les épis entre ses cuisses formaient comme une énorme queue dorée. Je restais derrière, obstinément. Au début sa faucille bien aiguisée avait du répondant, mais très vite elle s'émoussa ; et puis, c'était une enfant des villes, elle n'avait pas beaucoup de résistance, au bout d'un moment elle n'y arriva plus du tout. Elle se redressa, se martela les reins de ses poings, l'expression de son visage me fit mal. Je ne dis pas un mot, d'ailleurs il n'y avait pas grand-chose à dire, le dévouement se mesure à l'action. Je fis un pas vers la gauche et coupai ensemble les épis de ses deux levées de terre. Ma grande faucille s'agitait en tous sens, l'esprit se faisait matière ; je débordais d'énergie. Si la chaleur ne peut transformer la pierre en oiseau, elle peut transformer un œuf en un oisillon ; si l'amour ne peut faire que le bois produise de la force, à moi il m'en donnait. Les membres expérimentés de la brigade savent bien que « motivation point ne suffit, il faut aussi la femme ». Un petit gars pousse la brouette tandis qu'un autre la tire, en une matinée ils peuvent transporter dix brouettées de fumier ; si c'est une jeune fille qui tire la brouette pendant qu'un petit gars pousse, à eux deux ils peuvent faire quinze voyages. La productivité au travail augmente de cinquante pour cent. Je n'ai pas suivi beaucoup

de cours, mais j'ai la tête farcie d'une pagaille de choses. Il y a même là-dedans une part de dialectique matérialiste, d'où tout cela me vient-il ? Du ciel ? De la terre ? Ce serait quelque chose intrinsèque à mon cerveau ? Pas du tout ! Tout cela vient de la pratique des trois grandes révolutions, ne peut venir que de là ; or, partager la vie des jeunes instruits est une composante importante des Trois révolutions[2]. Ce qui sortait sans cesse de la bouche de ces garçons et filles était entièrement absorbé par mon cerveau spongieux puis subissait un traitement chimique pour devenir connaissance mienne, dicter ma conduite. Ce jour-là, j'ai fauché avec frénésie. Pour elle, j'aurais osé braver une montagne de couteaux et une mer de feu, j'étais décidé à me sacrifier pour elle, je me disais : plutôt mourir en faisant un pas de plus que préserver ma vie en faisant un demi-pas en arrière. Pour la pénibilité il suffisait de penser à la Longue Marche pour la fatigue de penser aux révolutionnaires de la génération précédente et à leur loyauté dans la vie comme dans la mort la vie certes est précieuse la liberté l'est plus encore pour toi, Gracieuse, je suis prêt à tout sacrifier. Ces discours sur la période révolutionnaire et sur la période non révolutionnaire que je volais aux jeunes instruits me trottaient dans la tête, j'avais la sensation non de faucher le blé mais de nager dans la haute mer, dès que j'élevais la main, je soulevais une gerbe d'écume ; j'avais la sensation non de nager mais de m'envoler, dès que j'agitais les bras, je fauchais un pan de nuages du matin. Il me semblait entendre à mes oreilles les bruits du « soufflet », merveilleux, comme de la vieille eau-de-vie de patates douces séchées… l'amour, autant que l'alcool, vous fait sombrer dans l'ivresse, le grand pied du chef de brigade fut… le potage désenivrant. Le coup qu'il m'envoya m'expédia face contre terre, comme un chien se jetant sur de la merde.

Il me lança des injures : Erpi, espèce de salaud, c'est ça couper les blés ? Non ! C'est du sabotage !

Là où j'avais fauché, les chaumes étaient hauts, j'avais gâché la paille de la brigade de production, les grains s'étaient éparpillés et c'était un vrai gaspillage des céréales ; l'aide que j'avais apportée à Gracieuse était la même que celle de la belette qui souhaite la bonne année à la poule – cela ne partait pas d'une bonne intention !

Le chef de brigade me dit avec un regard bizarre : Non mais, si petit, et avec tant de mauvaises pensées bourgeoises !

Ce qui devait me causer le plus de mal ce ne fut pas les mots du chef, mais ceux

de Gracieuse : Il voulait absolument faucher à ma place, qu'est-ce que je pouvais faire !

Vous avez bien entendu, est-ce que ce sont là paroles humaines ? Non ! Absolument pas, cette phrase fit sur moi l'effet d'une pierre noire glacée, d'un coup, elle m'avait mis à bas, bouche contre terre, le visage collé à la glèbe noire pareille à ma mère, j'entendis une voix venant des airs : « Mourir, allez mourir, quel intérêt pour toi, ver misérable que tu es, de continuer à vivre ? »

J'aurais bien voulu me décapiter avec la faucille pour faire jaillir jusqu'aux nues, en un grand arc-en-ciel, le sang qui bouillait dans ma poitrine. Bien entendu, je ne me suis pas résolu à passer à l'acte. Certes, « le pot à eau se brisera à heurter sans fin le bord du puits », mais, tout compte fait, « une belle mort ne vaut pas une vie médiocre ». Voilà c'est cela qui est tragique chez moi : mon manque de caractère, de dignité. Oui, mais dans le dictionnaire de l'amour, on ne trouve pas ces deux mots. En ce jour de moisson, si j'ai conçu des griefs envers Gracieuse, voire de l'inimitié, à la vue de son visage, de ses dents, à sentir son parfum, il ne restait plus que de l'amour dans mon cœur. Quitte à perdre la face, j'ose dire que dans les moments où je l'aimais à la folie, je me suis allongé sur le sol pour embrasser les traces de ses pas. Cet égarement pour cette femme eut une immense influence sur le cours de ma vie, je le dis après coup, mais laissons cela de côté pour le moment.

À l'époque, je souffrais pratiquement de ce que l'on entend dans les légendes par « mal d'amour » ; éveillé, c'est à elle que je pensais, mais dans mes rêves aussi. Pour attirer l'attention de Gracieuse, à l'exemple de ma sœur aînée, je raclais mes dents avec des ciseaux, lui chipais son huile de la marque Débauche de couleurs, et m'en appliquais sur le visage en une couche luisante qui faisait penser à la veste molletonnée d'un boucher.

Ma sœur s'en aperçut et me coursa pour me frapper, quand elle m'eut rattrapé, elle me pilonna la tête avec le balai et me dit : Espèce de dévergondé ! Je ne connais pas de garçon plus dépravé que toi dans l'univers ! Tu es un crapaud avec un bouton de fleur à la bouche ! Un bousier, avec une fleur sur la tête ! Zhu Bajie[3], avec une fleur dans les soies de la tête ! Tu rêves en plein jour, te nourris de faux espoirs, si c'était chose possible, Tang Lijuan préférerait encore se marier avec un cochon de l'enclos plutôt qu'avec toi…

Le langage de ma sœur était en fait très fruste, le mot « univers » dans sa bouche venait tout droit de la façon de parler des jeunes instruits.

J'avais été piqué au vif, furieux, je rétorquai : Pour ce qui est du dévergondage, t'es plus dépravée que moi, tu brailles comme une écervelée à la suite de Song He, et s'il te demandait de bouffer de la merde, tu en mangerais d'un coup un plein panier !

J'avais l'esprit en déroute, j'étais comme frappé de stupeur, toute nourriture me semblait insipide, je dormais d'un sommeil agité et, malgré mon jeune âge, perdais mes cheveux par poignées. J'avais lu dans un livre de médecine que tous ces symptômes étaient liés à la fonction rénale, que la racine de rehmannia pouvait fortifier les reins, alors je me glissai dans le dispensaire du village et en volai une grosse poignée, comme j'allais m'enfuir, je fus pris sur le fait par Detian, le médecin aux pieds nus.

Il me pinça le bras, tandis que, de son genou plié, il me poussait au coccyx sans relâche, pendant ce temps, sa bouche proférait des injures : Dis donc, le voleur, pourquoi tu ne chapardes pas d'autres choses ? C'est pour quoi faire ces remèdes ?

Bien inspiré, je jouai les imbéciles : Oncle Detian, vous grand médecin, ces trois jours-ci n'ai mangé à ma faim, ai des vertiges, des éblouissements, tout tourne autour de moi, vous supplie d'être indulgent, de me laisser partir, de me laisser me remplir, de ces patates douces.

Il se mit à rire, d'un rire sournois, et dit : C'est bon, Erpi, je te fais grâce et ne présenterai pas de rapport à la grande brigade, mais ces patates douces, tu vas me les manger !

J'étais secrètement ravi, pourtant voilà ce que je répondis : Oncle Detian, homme au grand cœur, au ciel et sur la terre, la pareille n'avez. Demain à mi-journée, l'herbe pour vos biquettes, je vous la faucherai, elles font le mur vos chèvres.

Il dit à son tour : Trêve de bavardages : allez, mange, et vite !

Je pris les racines, et les mangeai avec force grimaces. En peu de temps, je leur avais fait un sort, profitant de ce qu'il ne faisait pas attention, j'en pris encore une grosse poignée. Je sortis du dispensaire en titubant comme pris de vertiges, feignant d'avoir été empoisonné par le remède. Je l'entendis rire aux éclats derrière moi. Lorsque je ne fus plus dans son champ de vision je pouffai à mon tour. Ma puberté fut une période vraiment difficile. Mon père de son côté avait remarqué que quelque chose n'allait pas, il ne me frappait pas, ne m'injuriait pas, se bornant à se moquer de moi, acerbe : « Tu devrais chercher un miroir pour voir ton auguste

face ! » Le langage de père était en fait très fruste lui aussi, voilà qu'à présent il employait à son tour des mots comme « auguste face » et, là encore, c'était imputable aux jeunes instruits. J'étais confronté aux attaques des autres, en but aux sarcasmes, sous l'emprise de la terreur provoquée par une connaissance erronée de la physiologie.

J'avais pris la résolution de ne plus penser à Gracieuse, mais chaque soir mes jambes me menaient au pied du mur de la cour du Centre des jeunes instruits, je grimpais sur la clôture pour regarder la vive lumière projetée au-dehors et entendre les bruits de leur conversation mêlés de rires, j'en avais le cœur serré et je souffrais tandis que mes larmes coulaient à flots. Je percevais son rire parmi ceux des autres jeunes instruits. J'aurais pu le reconnaître parmi les rires d'un millier de personnes. Il ne sonnait pas haut, il était bas et rauque, mais communicatif, produisant l'effet d'un courant électrique. Quand son rire arrivait jusqu'à moi, j'étais pris de vertiges, il ne me restait plus alors qu'à m'affaler sur le mur pour ne pas tomber. Là, l'expression émouvante qui accompagnait ce rire me venait à l'esprit.

Dans la grande brigade on savait que Gracieuse aimait rire. Tout le monde travaillait ensemble, le vieillard Qiao, ce vieux voyou ne cessait de faire des plaisanteries obscènes comme par exemple celle-ci : un homme avec un sexe particulièrement long se tenait debout au bord de la rivière, il aperçut une jeune femme qui lavait son linge sur l'autre rive, il l'allongea par le fond de l'eau et le fit jouer devant la femme, cette dernière le saisit, le posa sur la pierre à laver et le frappa sec avec son battoir tout en criant : « Je vais briser les noix pour les manger ! » Et voilà Gracieuse prise d'un fou rire qui la faisait se balancer d'avant en arrière, elle avait fini par s'accroupir sur le sol. Son teint si blanc était rouge d'avoir ri, elle en pleurait même.

Le vieux Qiao avait dit tout bas : « Le chat lubrique miaule, l'être humain, lui, rit, cette petite Tang, c'est une dévergondée, et vous autres, mes petits gars, qu'est-ce que vous attendez pour saisir l'occasion ! » Les propos de vieux Qiao suscitèrent en moi des états d'âme complexes, dans le même temps, j'avais le sentiment qu'il souillait la femme que j'aimais, mais aussi, je pressentais un certain danger. Gracieuse, ne va surtout pas tomber dans la dépravation, tous ces hommes mauvais te tiennent sous leur regard, ne va surtout pas leur faire bonne figure ! J'étais déterminé à entrer en action, je voulais qu'elle sache la vérité sur mes sentiments envers elle.

Wan Neng, le vieux garçon, nous avait expliqué que pour gagner la faveur des femmes, il y avait quatre armes magiques : le physique, l'argent, l'opiniâtreté et l'enjôlement.

– Si un petit gars est beau comme Pan An[4], les femmes, tout naturellement, seront folles de lui ; s'il n'est pas beau, mais très riche, elles l'aimeront aussi ; s'il ne possède ni l'une ni l'autre de ces armes magiques, il lui faudra passer du temps et de l'énergie à enjôler la femme ; une femme déteste qu'on la harcèle, quand elle n'en peut plus d'être sollicitée, en désespoir de cause, elle vous accepte.

Il nous avait dit encore qu'il fallait se montrer culotté et, au moment crucial, oser montrer ses capacités : Si vous n'agissez pas, pensez-vous que la femme le fera ?

Wu Ba avait demandé d'une voix timide : Je passe à l'action et si elle crie, que faire ? Si elle porte plainte à la commune populaire, c'en est fini de ma petite vie, et sinon, c'est les fesses que j'aurais en compote.

Le vieux garçon reprit : Mais vous ne pouvez pas la toucher comme ça de but en blanc, il faut laisser venir les choses. Rentrer chez soi pour demander un peu d'argent aux parents afin d'aller à la coopérative acheter quelques friandises. Quand vous rencontrerez l'élue de votre cœur, vous lui offrirez des bonbons, et je peux vous garantir qu'avant la centaine vous pourrez passer à l'action !

Plus question de tergiverser, il me fallait agir. Je pensais rentrer chez moi pour demander de l'argent, mais c'était chose totalement impossible. Ma mère avait, sous la natte du kang, un billet de un yuan, de couleur rose, je le cachai sur moi, hésitai longtemps à la porte de la coopérative, finalement je remis le billet à sa place d'origine. Ma sœur aînée avait peut-être quelques yuans, mais j'ignorais où elle les avait cachés. Une belle occasion se présenta, comme tombée du ciel : le comptable de la brigade de production avait perdu un yuan dans un pari avec l'instituteur, il me demanda d'aller faire une course pour lui à la coopérative : y acheter des bonbons. À l'époque, un bonbon coûtait un centime, un yuan permettait donc d'acheter cent bonbons. Or j'avais entendu dire que si l'on ne comptait pas à la pièce mais au prix du poids du sucre, un yuan permettait d'avoir plus de cent bonbons.

Je courus jusqu'à la coopérative et m'adressai à vieux Wang le vendeur : Vieux Wang, vieux Wang, je veux des bonbons, non à l'unité, mais au poids !

J'obtins ainsi cent sept bonbons, en gardai sept, ce qui était dans l'ordre des choses. Le comptable me gratifia de trois bonbons, je suppliai l'instituteur qui m'en

donna deux à son tour, j'avais ainsi douze bonbons en poche. Je trouvai un papier rouge, emballai les friandises. Je cherchais une occasion pour les donner à Gracieuse. Maintes fois j'ai défait le papier pour donner quelques coups de langue aux bonbons afin d'en savourer le goût sucré. J'aurais vraiment voulu les engloutir tous à la fois. Mais à la pensée de la blanche dentition de petite Tang, je serrais les dents et avalais le démon de la gourmandise. L'occasion finit par se présenter. Au début de l'arrivée des jeunes instruits dans les campagnes, leur ardeur révolutionnaire était encore gonflée à bloc, à quelques jours d'intervalle, ils donnaient un spectacle pour les paysans pauvres et moyen pauvres. Avant cela, nous aussi donnions des représentations, mais nous ne faisions rien d'autre que coller du coton au-dessus de nos lèvres quand il s'agissait d'interpréter un vieillard, de retourner nos vestes fourrées pour jouer les bandits. Les jeunes instruits apportaient au jeu des acteurs des solos chantés par des voix de femme et des voix d'homme ; ils nous avaient appris à connaître les tessitures : ténor, baryton, basse pour les voix d'homme, soprane, alto pour celles de femme et aussi, à écouter les sons merveilleux de l'accordéon. Regarder leur prestation c'était pour nous comme passer la fête du Nouvel An ; écouter Gracieuse interpréter un solo de sa voix d'alto nous plongeait dans l'ivresse. Elle chantait : *Cheval, ralentis l'allure*, *Le vieux propriétaire inspecte le magasin*, et aussi *Quand on vous voit, vous nous semblez si proches*. Quand elle chantait, non seulement sa voix était mélodieuse, mais les expressions sur son visage étaient belles. Sa bouche se faisait ronde ou carrée, ramassée ou distendue tour à tour. Mais le plus étonnant était ses sourcils qui pouvaient sauter de bas en haut quand elle chantait à pleine voix, et ses yeux, qui semblaient emplis d'une eau mouvante. Par la suite, les filles du village imitèrent sa façon de chanter, à vrai dire, on aurait dit ces petits démons qu'on voit dans les temples, tant elles fronçaient le nez ou clignaient des yeux. Quand Gracieuse se mettait à chanter *Quand on vous voit, vous nous semblez si proches*, les célibataires dans le parterre se balançaient telle une foule d'ivrognes.

Ma sœur aînée avait dit que Gracieuse était élève d'une classe de lycée rattachée au Conservatoire de musique, et que sa spécialité n'était pas le chant mais le piano. Dans le film *Le Fanal rouge*, pour lequel l'accompagnement musical est joué au piano, les mains du pianiste sont molles, comme si elles n'avaient pas d'ossature, les doigts, pareils à des poules picorant du riz, picorent le clavier. Tout en jouant, il dodeline du chef en faisant claquer ses lèvres, comme s'il mâchait quelque chose.

Ma sœur aînée disait que les doigts des pianistes étaient opérés à la naissance et que ces enfants-là s'exerçaient dès le plus jeune âge. Et comment ? On fait bouillir un faitout d'huile, on jette un petit caillou au fond et on dit à l'enfant de sortir le caillou, il s'agit d'un exercice pour la vitesse ; quand celle-ci est acquise, on demande à l'enfant de percer un œuf avec les doigts, ensuite de percer une noix, cet exercice-ci est pour acquérir de la force. Il existe bien d'autres entraînements. En résumé, l'apprentissage du piano n'est vraiment pas facile, les pianistes sont des trésors nationaux. Ma sœur aînée disait encore que s'il n'y avait pas eu la Révolution culturelle, Gracieuse serait certainement devenue pianiste, mais en fait elle jouait déjà très bien ; dans les concours de jeunes pianistes à Pékin, elle avait obtenu le prix de fer. Je lui dis que cela n'existait pas, qu'il y avait la médaille d'or, celles d'argent et de bronze, ce à quoi elle avait rétorqué : « On te piquerait la peau, il n'en sortirait que du vent. »

À présent, parlons de cette représentation que je n'oublierai jamais et qu'on évoque encore au village. Ce soir-là, Gracieuse n'avait pas chanté, car, si elle l'avait fait, le lendemain les garçons célibataires n'auraient pas eu la force de travailler, aussi le chef de la brigade l'en avait-il empêchée. Elle avait placé un banc sur la scène édifiée avec de la terre, sur le banc, elle avait posé une rangée de bols de tailles différentes, remplis avec plus ou moins d'eau ; avec une paire de baguettes elle avait frappé le bord des bols et voilà que se faisaient entendre les sons les plus forts de l'époque : ceux de *L'Orient rouge* ! Pour une surprise c'en était une, les paysans pauvres et moyen pauvres étaient fous de joie, ils semblaient n'en pas croire leurs oreilles. Puis elle joua *Pour naviguer sur la mer, on s'appuie sur le timonier*. Ces sons cristallins et mélodieux venaient indiscutablement du bord des bols, que vous en doutiez ou non. Les gens s'extasiaient sans fin : quel talent, quel génie ! Demander à un tel talent de travailler la terre c'était vraiment dommage ! Profitant du moment où je l'aidais à ranger les bols, je lui collai dans le creux de la main les bonbons enveloppés dans leur papier rouge. Elle demanda, surprise : « C'est quoi ? » Comment aurais-je eu le courage de lui répondre ? Je tournai des talons et pris la fuite. Ce soir-là fut si merveilleux, même les miaulements des chats étaient doux, adorables. Je courais comme un fou dans la grand-rue tout en chantant à tue-tête des chants révolutionnaires. Ma voix muait, on aurait dit que j'avais une pelote de poils de bœuf dans la gorge, les sons enroués que j'émettais faisaient penser aux lamentations d'un fantôme ou aux hurlements d'un loup.

J'entendais les injures des passants : « Ne hurle pas, si tu continues, il va y avoir un tremblement de terre ! » Comment dans mon bonheur aurais-je pu prêter attention à ce qu'ils disaient ? Pouvaient-ils seulement se rendre compte de mon état d'esprit ? J'aurais tant voulu proclamer au monde entier : « La plus belle des belles filles sur cette terre a accepté mes douze bonbons ! Et si elle l'a fait, cela montre que je lui plais, que notre relation n'est plus celle d'avant, que peut-être elle et moi… » Je n'osais pousser plus loin la réflexion. Je galopais comme un fou dans la grand-rue, pareil à un chien enragé, d'est en ouest, puis d'ouest en est, quelques clébards me suivaient aux trousses en aboyant furieusement, j'avais le sentiment qu'ils me poursuivaient, non pour me mordre, mais que, par contagion, je leur avais communiqué la joie frénétique qui m'habitait !

Lorsque j'entrai dans la maison, le dos ruisselant de sueur, un air glacial m'assaillit. Je fus pris malgré moi d'un frisson, tous les pores de mon corps se fermèrent en même temps. Je vis le père, une corde à la main, la mère, un balai à la main, tandis que ma sœur aînée tenait haut levée une pelle en fer, on aurait dit trois rudes chasseurs disposés comme pour une battue au loup. Au premier coup d'œil, je vis, à la lumière blafarde de la lampe, posé sur le soufflet à côté du foyer, un paquet rouge, avec dedans, mes bonbons. Ciel, une fois de plus Gracieuse m'avait vendu !

Le père me dit sur un ton goguenard : Alors le héros amoureux, de retour ?

La mère : Espèce de bâtard, alors comme ça tu oses voler de l'argent pour plaire aux filles !

Ma sœur : Pisse un coup et mire-toi dedans !

Le père : Ta voix est pire que celle d'un chat en rut !

La mère : Mais pour qui tu te prends ? T'as pas honte !

Ma sœur aînée : Cette espèce de dégénéré, honte de la nation, pourquoi on le garderait ? Autant le réduire en miettes, éliminer ce traître à la patrie, ce fléau pour le peuple !

Je savais qu'il me serait difficile de donner des explications, je me tus tout bonnement.

Ma sœur aînée me demanda : Allons avoue, cet argent, tu l'as volé à qui ?

– Je ne l'ai ni volé, ni extorqué, ces bonbons, on me les a donnés pour me récompenser…

Mon père lança en agitant la corde : Et tu oses jouer sur les mots !

La corde qu'il tenait à la main s'éleva sinueuse dans les airs, puis se tendit soudainement, paf ! s'abattit sur mes fesses. Un cinglement. Au point d'impact, cela cuisait, mais pas trop quand même.

– Avoue !

– Mais c'est vrai, je ne l'ai pas volé !

– Volé ou non, tu mérites une raclée !

– Bousille-lui les coucougnettes !

– Il a acheté tous ces bonbons dans le seul but de rendre hommage à une ensorceleuse, aucun pour son père, aucun pour sa mère, rien que pour cela, il mérite une correction !

Coups et injures pleuvaient sur moi. Je serrai les dents, ne soufflai mot. Je fermai les yeux, les sons du « soufflet » résonnèrent en moi, et aussi ceux des bols frappés. Je crus voir Gracieuse, debout à l'écart, qui regardait la rude correction que m'infligeaient les miens. Elle avait le visage souriant, ce sourire glaça mon cœur de désespoir. J'entendais les splash ! de la corde et du bâton sur ma chair, on aurait dit le bruit, venu de très loin, produit par quelqu'un battant une vieille couverture ouatinée.

2.

Quelques années plus tard, les jeunes instruits du village s'étaient faits soldats, avaient repris leurs études, ou avaient été embauchés comme ouvriers ; ou bien encore ils étaient retournés en ville, certains étaient tombés malades, d'autres étaient morts. Le Centre des jeunes instruits, si animé autrefois, était déserté, froid comme une cave. Au printemps 1975, il ne restait plus que Couvercle de théière et Diable Song.

Les villageois avaient pitié d'eux, ils discutaient en privé : Marions-les, voilà tout ! Peut-être que cela leur fera du bien au moral.

La mère de Commandant dit : De quoi vous vous inquiétez ? Ce sont des gens éduqués, mais de quoi vous vous inquiétez ?

Depuis l'arrivée des jeunes instruits au village, la mère de Commandant leur faisait la cuisine. De marmitées pour douze, elle était passée à deux portions.

Elle disait en soupirant : Hélas ! J'ai l'air d'une vieille maman moineau qui a vu

s'envoler ses oiselets les uns après les autres, et quand ces deux-là partiront à leur tour, mon service prendra fin lui aussi…

Quand elle disait cela, son visage respirait la sincérité, Gracieuse qui la regardait en avait les larmes aux yeux : Tante… ils arrivent tous à partir, moi je ne le pourrai pas…

La mère de Commandant lui disait : Mon enfant, ne te fais pas de souci, le pays ne t'oubliera pas, autrefois, il a dépensé tant d'argent pour te donner cette formation, et il te laisserait moisir ici toute ta vie ? Petit Song et toi, vous n'êtes pas de ceux qui restent longtemps sous l'emprise des autres, si le Ciel vous a mis à rude épreuve, c'est pour assumer de grandes choses à l'avenir.

Gracieuse dit sur le ton du désespoir : Oh, Tante, regardez mes mains, elles sont aussi grossières que les racines d'un vieil arbre, et même si on me donnait un piano, je n'en sortirais rien de bon…

La mère de Commandant avait saisi la main de Gracieuse et, l'ayant placée devant ses yeux, elle l'examinait : Mais non, elles ne sont pas grossières, elles sont bien plus fines que celles de ta tante !

Gracieuse posa sa tête contre la poitrine de cette dernière et lui dit : Tante, vous êtes pour moi comme une mère…

– Pour avoir une fille comme toi, j'accepterais volontiers d'être cheval ou bœuf dans une prochaine vie…

La mère de Commandant arracha un cheveu blanc de la tête de Gracieuse et reprit : Ma fille, laisse ton cœur s'apaiser, vois, tu as des cheveux blancs ! Les idées noires font vieillir !

Gracieuse prit le cheveu, ses larmes coulèrent sans qu'elle ait pu les arrêter. À cette époque, Commandant, Wu Ba, moi et les autres étions devenus de grands jeunes gens, nos visages étaient hérissés de barbe, couverts de rides. La correction que j'avais reçue quelques années auparavant m'avait guéri de la maladie d'amour. Quand je me rappelle à présent ce sentiment à sens unique que j'éprouvais pour Gracieuse, j'ai honte de moi. Si mes parents ne m'avaient fouetté violemment, je me serais sans doute laissé mourir pour elle. Si l'acte de mourir dans l'intérêt du peuple est plus lourd de sens que le mont Tai, mourir pour une femme est plus insignifiant qu'une plume d'oie sauvage. À présent, je peux pratiquement porter un jugement assez objectif sur le visage de Gracieuse. Je voudrais d'abord signaler que, ces dix dernières années, la vie dans les champs en avait profondément altéré la

beauté, sa peau avait perdu cet éclat de perle qu'elle avait à son arrivée au village, son regard si lumineux s'était beaucoup assombri, ses dents qui autrefois nous ravissaient s'étaient jaunies à cause de l'eau fluorée qu'elle avait bue. Le dur labeur effectué à longueur d'année lui avait épaissi la taille ; sa voix s'était faite plus rauque, il y avait bien longtemps que nous ne l'avions plus entendue chanter. Elle devait approcher la trentaine, âge où à la campagne on est considéré comme une vieille fille. Ma sœur aînée, qui avait à peu près le même âge, était déjà mère de trois enfants. Quant à moi, la triste réputation que je m'étais faite à l'adolescence par mon comportement déplorable m'avait causé bien des revers dans la recherche d'une épouse. Toutefois, j'avais fini par me fiancer avec Wang Guihua, Fleur d'osmanthe, la fille boiteuse du charpentier Wang ; après concertation, les anciens des deux familles avaient décidé que les épousailles auraient lieu sitôt finie la moisson du blé nouveau.

En résumé, Gracieuse était, pour ainsi dire, une fleur qui aurait éclos en vain, une femme dont le printemps se fanait. Elle n'était déjà plus si différente des autres paysannes du village, si ce n'est cette habitude qu'elle avait gardée de se brosser les dents au petit matin, accroupie sur les marches devant la porte du Centre des jeunes instruits, et le fait qu'elle recevait parfois du courrier en provenance d'autres régions, à part cela, elle n'avait plus rien de bien particulier. Un jour, alors que nous binions ensemble, je l'entendis péter très fort juste à côté de moi, mon cœur sombra d'un coup dans le gouffre du désespoir. La campagne est vraiment un endroit génial, bourgeois ou petit-bourgeois placé là, en même pas dix ans, est si bien rééduqué qu'il ne se différencie plus des paysans pauvres et moyen pauvres. Et encore, les jeunes filles de ces familles-là, même les plus pudiques, ne péteraient pas ainsi comme elle, sans la moindre retenue devant les hommes !

Diable Song, lui non plus, n'était plus le même qu'autrefois, son « soufflet » était resté muet depuis belle lurette. J'avais entendu dire, bien après coup, qu'il avait vendu l'instrument au chef-lieu du district et qu'avec l'argent de la vente il avait acheté cigarettes et eau-de-vie. Et de fumer, et de boire. Ses belles dents blanches avaient bruni sous l'effet de la nicotine, il avait le teint terreux. Si Gracieuse, tous les matins, continuait de se brosser les dents accroupie sur les marches – quand je repense au joli spectacle, à l'époque, de la dizaine de jeunes instruits alignés sur l'escalier en train de se brosser les dents… Les brosses allaient bon train, une mousse blanche débordait de leurs bouches tandis que l'odeur douceâtre du

dentifrice se diffusait dans l'air matinal ; nous autres étions penchés par-dessus le mur, adultes et enfants, hommes et femmes, penchés par dizaines par-dessus le mur à les regarder faire leur brossage, et à commenter la grandeur ou la petitesse des bouches, l'odeur fraîche ou fruitée des dentifrices ; Diable Song, lui, à présent, ne se lavait plus les dents, il portait ses vêtements à la diable, il était sale et hirsute et, selon la mère de Commandant, il ne se lavait même pas la figure le matin au réveil.

Elle lui avait dit : Petit Song, même si tu es malheureux, faut te débarbouiller, l'homme a besoin de sa face, comme l'arbre a besoin de son écorce.

Alors qu'autrefois ses manières peu ordinaires de jeune homme plein de promesses nous donnaient, à nous autres, gosses de la campagne, un complexe d'infériorité, voilà ce qu'il lui répondait : Me laver les dents, pour quoi faire ? Et en l'honneur de quoi il faudrait que je me montre à vous autres une fois débarbouillé ?

La mère de Commandant ouvrait ses mains : Vous avez bien entendu ? C'est quoi, cette logique ?

Elle savait utiliser le mot « logique », ce fait était également à porter au compte des jeunes instruits. À l'arrivée de ces derniers au village, leur portion de nourriture était calculée en fonction de leurs points-travail, s'ils n'en gagnaient pas, ils n'avaient rien à manger, mais après qu'un chef de famille de l'un d'entre eux eut écrit une lettre de plainte au président Mao, les instances supérieures donnèrent des instructions selon lesquelles, quels que fussent les points-travail gagnés par les jeunes instruits, il fallait leur garantir chaque année deux cents kilos de céréales. Et même si la brigade de production était à court de vivres, obligée d'en acheter sur le marché, elle devait s'en procurer pour eux aussi. Du coup, le traitement qu'on leur accordait différait du nôtre : pour nous autres, sans travail, pas de nourriture, mais eux, quand bien même auraient-ils fait la grasse matinée tous les jours, ils étaient assurés de manger à leur faim. Avec un tel « bol de riz en fer », les petits malins comme Diable Song devinrent immédiatement des feignasses qui passaient leurs journées à ne rien faire. Seules les gourdes, telle Gracieuse, allaient aux champs tous les jours et étaient dures à la peine, comme les paysans pauvres et moyen pauvres. Quant à Diable Song, on ne le voyait pour le mieux que six mois dans l'année ; où était-il passé le reste du temps ? Personne ne le savait, et personne ne se serait risqué à lui poser la question. Quand il avait assez couru à l'extérieur, il revenait flâner dans la grand-rue ou dans les ruelles du village. Il portait à l'envers une casquette militaire en mauvais état, traînait des mocassins de coton à élastique,

la cigarette au bec, il sentait l'alcool à plein nez, un vrai caïd. On racontait au village qu'il avait appris auprès des jeunes instruits de la commune populaire Xiazhen une technique pour voler les poules : il lui suffisait de réciter une incantation pour que les volatiles le suivent. Au début, personne n'accordait foi à cette histoire, on se demandait comment les jeunes instruits du président Mao pouvaient voler les poules des paysans pauvres et moyen pauvres, pourtant, c'était un fait, l'effectif des poules du village allait diminuant. Quelqu'un suivit Diable Song à la trace et constata que ce dernier volait en effet les poules, non en récitant une incantation, mais à l'aide d'un crochet à ressort avec lequel il les harponnait. Sur le crochet du ressort était attaché un grain de maïs qui avait été trempé, il lançait l'appât devant les poules, lesquelles venaient picorer le grain, le crochet s'ouvrait alors dans leur bec ; il se ruait en avant pour saisir le cou de la bête et le tordre, il la cachait contre sa poitrine et s'en allait.

Les gens allèrent trouver le secrétaire de la grande brigade pour l'informer que Diable Song volait des poules, il leur dit : Bien fait, qui vous a dit d'élever des poules ?

Pendant les dernières années du mouvement des jeunes instruits vers les campagnes, ceux d'entre eux qui étaient bloqués dans notre district entrèrent en contact les uns avec les autres et mirent en place une équipe professionnelle de voleurs de poules dont l'existence était bien réelle. Sûrs de leurs appuis, ils mangèrent tant et si bien de volatiles que le sol du district entier était couvert de plumes. Même si on les avait arrêtés, personne n'aurait osé toucher à un seul de leurs cheveux ; pour un paysan, frapper un jeune instruit, c'était la décapitation assurée ; en revanche, si un jeune instruit frappait un paysan, c'était bien fait et tant pis pour ce dernier. Qui aurait pensé qu'un mouvement aussi sacré et solennel finirait ainsi dans l'absurde. L'intention du président Mao était que les jeunes instruits envoyés s'entraîner dans les campagnes reprennent le flambeau de la cause de la révolution prolétarienne, loin de lui l'idée que cela donnerait naissance à un gang de voleurs de poules. On racontait aussi qu'ils honoraient leur propre dieu : le héros Shiqian, la « Puce sur le tambour », du roman *Au bord de l'eau*[5].

Quelques anciens dont la conscience politique n'était pas très affirmée, en discutaient en ces termes : Les guérilleros emportaient les ânes, les jeunes instruits volent les poules, c'est plus comme avant !

Le secrétaire de la cellule du Parti rassembla les grincheux au QG de la grande

brigade et les admonesta en ces termes : Si vous en avez marre de vivre, allez chercher une corde pour vous pendre, voilà tout, comment osez-vous comparer les guérilleros « Peaux jaunes » aux jeunes instruits ? Vous auriez mangé de la vésicule biliaire de léopard par hasard ?

Il les effraya si bien que ces vieilles badernes en furent jaunes comme des coings, n'osant plus raconter n'importe quoi.

À la fin de l'année 1975, les instances supérieures demandèrent à notre village de recommander comme ouvrier pour la ville un jeune instruit dont la conduite était bonne. Les paysans pauvres et moyen pauvres à l'unanimité se prononcèrent pour Diable Song. Tous disaient qu'il était bien, trop bien, et c'était vrai, sa conscience politique était plus élevée que le plus haut des peupliers du village, cela faisait belle lurette qu'il n'avait plus besoin d'être formé par eux, paysans pauvres et moyen pauvres ; ces dernières années, c'était eux, en revanche, qui avaient été éduqués par lui ; au moment de son départ, tous le regretteraient, vraiment, mais il faudra bien s'y faire, un jeune si bien, il aurait dû être affecté sur un poste plus important…

Le cadre responsable du recrutement au Bureau des jeunes instruits du district déclara : Et Tang Lijuan de votre village, qu'en dites-vous ? On dit que son comportement n'est pas mal non plus ?

Le secrétaire de la cellule du Parti agita la main en signe de dénégation : Oh, elle, non, c'est impossible, absolument impossible, elle a encore quelques pensées de petite-bourgeoise, nous avons l'intention de peaufiner son éducation pendant trois mois encore, et nous garantissons que nous réussirons !

Le cadre recruteur frappa la table de son majeur replié et ajouta en regardant les poutres : Oui, mais j'ai entendu dire que son entraînement était meilleur que celui de petit Song !

Le cadre recruteur sortit un paquet de cigarettes vide et, comme s'il n'avait pas trouvé ce qu'il cherchait, il aplatit le paquet et le jeta à ses pieds. Le secrétaire de cellule du Parti fit un clin d'œil au comptable de la grande brigade : ce dernier sortit et revint avec un étui de cigarettes Qianmen – à l'époque ce n'était pas rien.

Le secrétaire de la cellule du Parti fourra l'étui dans la sacoche en cuir noir du cadre recruteur et dit : Je vous en prie, monsieur le dirigeant, c'est vrai, Petite Tang n'est pas mal elle aussi, si vous pouviez recruter les deux, le village entier vous rendrait hommage, si vous devez n'en retenir qu'un, je vous en prie, prenez Petit

Song…

Le cadre recruteur répondit : D'accord pour Song He.

Le secrétaire s'inclina profondément devant le cadre recruteur : Je vous remercie au nom de tous les membres de la commune populaire du village !

Le cadre recruteur dit en riant : Tu devrais plutôt dire que tu me remercies au nom de toutes les poules du village !

Le secrétaire de cellule répondit, tout gêné, en se caressant le cou : On ne peut rien vous cacher…

Diable Song alla donc travailler en ville dans un élevage de poules ; on raconte que ces dernières, à l'annonce de la venue de Song He, pleurèrent une nuit entière. Après le départ du garçon, dans l'immense Centre des jeunes instruits ne resta plus que la seule Gracieuse.

La mère de Commandant dit : La veille au soir du départ de Diable Song, Gracieuse pleura bruyamment dans les bras du gars, lui aussi pleurait à chaudes larmes, tandis que la morve coulait à flots de son nez.

Diable Song, avant son départ, avait dit au secrétaire de la cellule du Parti : Oncle Zhao, pendant ces huit années, les gens, ici, quel que soit leur âge, m'ont traité comme l'un des leurs, jamais je n'oublierai votre gentillesse à vous tous ; j'ai mangé dix-neuf poules qui appartenaient aux gens du village, je sais parfaitement envers qui j'ai une dette, un jour, moi, Song He, quand je serai devenu un homme digne de ce nom, je reviendrai pour rembourser au double ce que je dois, j'espère que les gens ne me garderont pas rancune…

Il avait dit cela très ému, il en avait même les larmes aux yeux.

Le secrétaire était affecté lui aussi, il lui dit : Petit Song, vous autres, enfants des grandes villes, avez été capables de rester huit ans dans cet endroit si petit que même un lapin ne viendrait pas y faire ses crottes, ce n'était pas évident du tout, les conditions de vie au village sont sommaires, nous ne nous sommes pas bien occupés de vous, nous vous avons laissés endurer tant de choses…

Une fois Diable Song parti, ne resta plus donc que Gracieuse, esseulée. Nous la voyions marcher en vacillant sur la digue, l'âme égarée. Elle ne retrouvait ses esprits que lorsque le facteur de la commune populaire apparaissait sur son vélo à l'extrémité du pont. Si elle avait du courrier, elle était folle de joie, sinon, elle replongeait dans l'indolence.

La mère de Commandant fit son rapport au secrétaire de la cellule du Parti : Secrétaire, j'ai observé petite Tang, la gosse n'est pas normale, elle rit, elle pleure, je crains, au cas où cela irait trop loin…

Le visage du secrétaire devint jaune de peur : Surveille-la de près, si elle en venait à se pendre ou à se jeter dans le puits à pompe, je crains bien que notre village de Grande paix ne soit plus en paix pour le coup !

Le secrétaire emmena le responsable de l'Association des paysans pauvres et moyen pauvres jusqu'au Centre des jeunes instruits pour un entretien à cœur ouvert avec Gracieuse.

Il prit la parole : Camarade Petite Tang, nous savons que tu ne vas pas très bien ; au prochain recrutement, quoi qu'il arrive, c'est toi qui seras retenue. Je vais dire une chose pas très agréable à entendre, mais même s'ils ne venaient jamais te recruter, le village, lui, pourra subvenir à tes besoins. Tu as supporté pendant huit ans la vie ici, tu es une fille du village à présent, si chacun met de côté une bouchée, cela suffira pour ta nourriture. Dorénavant, tu n'auras pas à aller travailler aux champs. Le comptable est âgé, demain, il te remettra le livre des comptes, et tu seras notre comptable.

3.

Au printemps 1976, Gracieuse était enceinte. Le secrétaire de la cellule du Parti fit venir la mère de Commandant.

Il lui dit d'une voix sévère : Tante, la grande brigade t'a donné des points-travail pour veiller sur elle, et voilà le résultat ?

La mère de Commandant répondit : C'est un être humain, pas un chien ni un chat, est-ce qu'on peut la garder à la maison ? Et puis, la chose est agréable, même les moustiques, les sauterelles et les asticots la pratiquent ; à l'âge qu'elle a, est-ce que ce ne serait pas normal ?

– Espèce de vieille bêtasse, arrête de m'embrouiller ! dit le secrétaire, soucieux. Comme si c'était une bonne chose !

La mère de Commandant reprit : Cela vous tracasse, mais en quoi ? Une fois le terme arrivé, on l'enverra au dispensaire, et le docteur Wang pratiquera l'accouchement, voilà tout ! Elle a bientôt trente ans, c'est l'âge d'avoir des enfants,

si elle ne le fait pas maintenant, les articulations ne s'ouvriront plus, pour moi, c'est même déjà un peu tard, heureusement le docteur Wang a une bonne technique, tout devrait bien se passer.

– Ce n'est pas ça qui me tracasse, c'est qu'elle est enceinte alors qu'elle n'est pas mariée, si les instances supérieures demandent une enquête et si l'enquête tourne mal, cela va faire un incident politique !

La mère de Commandant était perplexe : Accoucher ? Un incident politique ?

– Si je te le disais tu ne comprendrais pas mieux, dis voir, ce bébé qu'elle porte, il est de qui ?

– De qui pourrait-il bien être ?

– De Diable Song ?

– S'il n'est pas de lui, il serait de toi par hasard ?

Le secrétaire en sursauta de peur : Qu'est-ce que tu me chantes là, tu voudrais m'envoyer en prison ?

– Tu me fais peur toi aussi, comme si on pouvait envoyer les gens en prison pour ça ?

– C'est bon, espèce de vieille bêtasse ! Je te préviens, ces jours-ci, tu as intérêt à l'avoir à l'œil, qu'elle ne se sauve pas !

Le secrétaire courut jusqu'à la commune populaire et informa le dirigeant de l'affaire. Ce dernier convoqua immédiatement une réunion, au terme de laquelle il fut décidé que si l'acte qui avait occasionné cette grossesse avait eu lieu au sein des jeunes instruits, on inciterait Couvercle de théière à avorter ; mais si un habitant du village était en cause, on ouvrirait immédiatement un dossier pour mener une enquête.

Le secrétaire en se frappant la poitrine assura le dirigeant : L'enfant qu'elle porte est celui du jeune instruit Song He, j'en suis formel, les hommes du village n'auraient jamais osé la toucher, pas même si on leur avait insufflé une bonne dose de courage !

Le secrétaire revint en hâte au village. Accompagné par le responsable des paysans pauvres et moyen pauvres il se rendit au Centre des jeunes instruits pour rencontrer Gracieuse. Elle n'était pas là.

La mère de Commandant leur dit : Elle est allée au chef-lieu du district voir Song He.

Le secrétaire était furieux : Espèce de vieille idiote, ne t'avais-je pas dit d'avoir

l’œil sur elle ?

– Elle n’a rien fait de mal, comment j’aurais pu l’en empêcher ?

Le secrétaire dit : Bon, on va tout bonnement remettre l’affaire à la commune populaire, qu’ils entrent en relation avec le chef-lieu du district.

Les deux hommes coururent jusqu’au bureau de la commune populaire, ils dirent au dirigeant : Elle s’est déjà enfuie au chef-lieu du district pour y retrouver Song He, nous autres au village ne pouvons plus gérer l’affaire.

Deux jours plus tard, Gracieuse, couverte de poussière, était de retour au village.

La mère de Commandant s’avance pour lui prendre la main et lui dit : Ma fille, finalement te revoilà, tu as bien failli faire mourir la tante d’inquiétude !

Elle rit d’un sourire figé : Je suis désolée, tante.

Cette dernière lui apporte une cuvette d’eau et lui dit : Lave-toi vite !

Gracieuse se débarbouille à la diable. La tante lui tend un bol de bouillon de poule et lui dit : Viens vite boire ce bouillon, la tante l’a mijoté exprès pour toi.

– Tante, je vous remercie, mais je n’en ai pas envie.

– Pas envie ? Comment c’est-y possible ? En fait c’était pas pour toi, c’est pour le bébé ! Tout en faisant cuire la bestiole, je me disais : son père aimait tant manger de la poule, ne serait-il pas une belette réincarnée en humain ?

– Tante, ne parle plus de lui !

– Comment ça ? Ça ne va plus entre vous ?

Elle secoue la tête pour dire non.

La mère de Commandant baisse le ton : Ma fille, il faut que je te le dise : ces jours-ci, le secrétaire a couru jusqu’à la commune populaire, là-bas on te demande d’avorter, n’est-ce pas agir contre le Ciel et la raison ? Un bébé tout vivant, comment avoir le cœur à l’enlever ainsi ?

– Tante, je vais de ce pas au dispensaire.

– Ma fille, tu perds la tête ? Cet enfant est la chair de ton ventre, c’est Guanyin, la déesse pourvoyeuse d’enfants[6], qui te l’a donné, comment peux-tu vouloir avorter ?

Les yeux pleins de larmes, elle répond : Tante, ma décision est prise, ne me parlez plus de cela !

La mère de Commandant est si agitée qu’elle en tourne en rond : Ma fille, c’est une affaire importante, tu dois en discuter sérieusement avec Petit Song.

– Tante, l'enfant n'est pas de lui !

– Oh ! Il n'est pas de lui ? Ma fille, ne parle pas sous le coup de la colère.

– Tante, je vous en supplie, ne parlez plus de cela, accompagnez-moi au dispensaire… Au fond, j'ai tout de même un peu d'appréhension…

Elle se lève et sort, la tante la suit, marchant clopin-clopant sur ses petits pieds. Elles prennent la grand-rue, la lumière est vive, chaude sur le corps, dans la campagne flotte le parfum des blés en fleur, les cris de mon père appelant les bœufs arrivent par vagues, « Halielielie !… Wulalala ! », les cris de mon père appelant les bœufs sont mélodieux, Diable Song avait dit, les cris de mon père appelant les bœufs peuvent tenir la comparaison avec les chants des bateliers sur le fleuve Bleu. Les gens du village sont tous à travailler dans les champs, dans la grand-rue, il n'y a qu'un chien gris qui se promène, abattu ; quelques vieux bœufs ruminent, attachés à des pieux derrière le mur de la salle d'alimentation du bétail, quelques poules rescapées picorent dans des tas de terre sale.

Gracieuse marche vite, la mère de Commandant la suit de près, telle une enfant, elle la tient par le pan de son vêtement, on pense en la voyant au *Chant du repiquage*[7].

Tout en marchant, elle l'implore : Ma fille, réfléchis bien encore, une vie pareille à celle d'un jeune plant, on ne peut pas décider comme ça de la détruire, ce serait s'attirer la colère du Ciel et celle de la déesse pourvoyeuse d'enfants, ma fille, ma brave fille, écoute le conseil de la tante, garde le bébé.

Elle est là à jacasser, ses larmes se mettent à couler à flots.

Gracieuse s'arrête et dit : Tante, ne pleurez plus, quand vous pleurez, ça me met la tête à l'envers…

Elles franchissent la digue, prennent le petit pont. L'eau en dessous est toute bleue, tel un miroir elle reflète leurs silhouettes.

La mère de Commandant regarde l'image de Gracieuse dans l'eau, elle dit : Ma fille, regarde-toi, tu n'es plus toute jeune ! Tu n'es plus toute jeune, mais encore assez pour avoir un enfant, si tu ne saisis pas l'occasion maintenant, comment feras-tu quand tu seras trop âgée ? Et quand tu seras bien vieille, qui prendra soin de toi ? Qui t'aidera pour les petits et gros besoins ? À ta mort, qui brisera la jatte en terre[8] ? Qui pour toi arrondira le tertre funéraire ? Qui brûlera pour toi de la monnaie de papier ? Si tu étais fonctionnaire, la tante n'essaierait pas de te convaincre, car pour ses fonctionnaires le pays prend tout à sa charge, de la

naissance à la mort, mais toi, à présent, tu es paysanne, et l'État ne s'occupe pas des paysans, tu ne peux compter que sur toi, pour tout…

Une petite hirondelle toute luisante s'approche au ras de l'eau, touche la surface de son ventre blanc, faisant naître des vagues d'ondulations, leurs deux visages vacillent, se déforment. Les larmes coulent en abondance de leurs joues, mouillent leur vêtement au niveau de la poitrine. Gracieuse va au bord de la rivière, puise de l'eau dans ses mains pour se laver le visage.

Quand elle remonte, elle dit : Tante, je sais que vous me chérissez du fond du cœur, mais cet enfant, je ne le désire pas, je ne veux pas porter l'enfant d'un homme cruel !

La mère de Commandant sursaute, déjà elle demande : Comment ça ! Petit Song ne t'aime plus ?

Gracieuse répond : Tante, en route, ne me posez plus de questions.

Les injures sifflent entre les dents de la tante : Le bâtard ! Le petit salopard, il mériterait d'être découpé vivant, comment ose-t-il être aussi cruel ?

Dans l'unique pièce de la section d'obstétrique du dispensaire, une femme du village est en train d'accoucher, la grosse et forte voix du docteur Wang passe par les fentes du vantail délabré de la porte : « Allez pousse, pousse ! Il faut en passer par là ! » Une voix implore : « Tante, laissez-la souffler un moment… » Ce doit être la belle-mère. « Conneries ! jure le médecin furieux, tu veux qu'elle y reste ? Si tu veux que la mère et l'enfant y restent, si oui, eh bien qu'elle se repose ; alors, tu décides quoi ? » La belle-mère s'empresse de dire à la parturiente : « Ma brave petite, ne tiens pas compte de ce que j'ai dit, obéis à la tante. » Le médecin Wang dit alors : « Réfléchis bien, si tu veux mourir, reste appuyée à te reposer, sinon, donne un bon coup de collier, de toute façon, c'est à toi de faire le travail, personne ne peut le faire à ta place ! »

La mère de Commandant, sans se soucier des convenances, s'avance et frappe à la porte, elle s'entrouvre un peu, se montre la grosse figure toute blanche du médecin : Eh bien quoi ?

Le ton ne cache pas l'agacement.

La mère de Commandant dit : Tante, cette jeune fille veut…

Le médecin tend ses mains pleines de sang et répond : Tu ne vois donc pas que je suis occupée ?

La mère de Commandant reprend : Petite Tang est une jeune instruite, elle doit

être prioritaire…

– Et moi je déteste que quelqu'un vienne pour avorter !

Le médecin regarde le visage de petite Tang, puis referme violemment la porte, elle dit depuis l'intérieur de la pièce : Attendez dehors, si en cet instant la femme du secrétaire du comité provincial venait pour avorter, je la ferais attendre tout autant.

Gracieuse dit, avec un peu de rancœur : Tante, ne vous occupez plus de cela !

Elle est blême, son corps se met à osciller.

La mère de Commandant lui demande : Ma fille, qu'est-ce qui ne va pas ?

Gracieuse répond : J'ai la tête qui tourne un peu…

Vite, la vieille femme la soutient jusqu'au pied du mur, la fait s'asseoir, elle lui dit : La tante s'inquiète pour toi, si le docteur Wang s'est mise en colère à cause de moi, n'y prête pas attention…

– Tante, ne dites pas cela, en ce monde, vous êtes la seule personne qui me soit proche.

Elles sont assises côte à côte au pied du mur à écouter les fulminations du docteur et les cris perçants de la parturiente.

La mère de Commandant reprend : Bah ! Les jeunes de maintenant ne supportent plus la moindre douleur, de mon temps, quand une femme accouchait, elle ne faisait pas tout ce tintouin ! Même si la douleur était forte, fallait serrer les dents et supporter.

Le soleil approche du zénith, les rais de lumière sont blancs et brillants, ils vous aveuglent. La chaleur du soleil leur donne des démangeaisons par tout le corps, comme autant de bestioles en train de ramper. Au pied du mur sud du dispensaire il y a un parterre de roses de Chine, des dizaines de fleurs rouges et jaunes. Abeilles et mouches dansent tout autour en bourdonnant, à les entendre on est pris de l'envie de dormir. De la pièce montent soudain les pleurs d'un bébé, coa, coa, coa, on dirait vraiment les coassements d'un crapaud. Le docteur Wang lance, toute contente : « Un petit gars ! » La belle-mère de la parturiente dit : « Le Ciel a enfin ouvert les yeux ! Le Ciel a enfin ouvert les yeux ! Pour notre vieux clan des Xu la relève est là, pour notre vieux clan des Xu la filiation continue… » À répéter ces mots, elle se met à pleurer bruyamment. Le docteur Wang lui dit : « Pourquoi tu pleures ? » La belle-mère répond : « C'est la joie qui me fait pleurer… » C'est alors qu'un jeune, affolé, arrive en courant au portail du dispensaire, un vieil homme le

suit de près, elles devinent qu'il s'agit du mari et du beau-père. La belle-mère d'un bond sort par la porte et annonce avec force gestes : « Mon vieux mari, mon vieux mari, c'est fait, c'est fait, c'est un petit-fils… » Le beau-père se frotte les mains de joie, il tourne sur lui-même, on dirait un coq estourbi. Le mari regarde le visage de sa mère, se contentant de rire niaisement.

Le médecin Wang réprimande Gracieuse : Petite Tang, comment as-tu fait ? Eux n'ont pas d'éducation, s'ils ont péché, il y a quand même l'affection qu'ils éprouvent l'un pour l'autre pour se racheter, mais toi tu as reçu une éducation, comment as-tu pu fauter ainsi ?

La mère de Commandant prend la parole : Tante, ne la grondez pas, cette enfant souffre tellement !

– Même si c'est dur pour elle, ça ne l'empêche pas de penser aux conséquences, dit le médecin. De toute ma vie, les bonnes actions que j'ai accumulées sont toutes de mon fait, et il en va de même pour les infamies !

Au même moment, la belle-mère sort de la salle de travail avec son petit-fils dans les bras, elle se dirige au petit trot vers la charrette. Le mari portant l'accouchée sur son dos sort à son tour de la salle. Le visage du petit gars est épanoui comme une fleur. Tout en portant sa femme, il s'incline devant le médecin et dit : « Tante, un de ces jours, je viendrai vous apporter des œufs à coquille rouge ! » Le médecin répond : « Qui aurait dit que ce petit macaque nous ferait un petit gars aussi costaud ! » Le mari, portant sa femme sur le dos, s'en va tout de guingois. À le regarder de derrière on ne distingue pas les contours de son corps, on peut juste apercevoir ses petites jambes courtaudes se mouvoir avec fébrilité sous le corps de sa femme épais comme une montagne.

Le médecin Wang soupire, elle jette un regard au visage couvert de taches brunes de Gracieuse et dit : Entre !

Gracieuse déclare d'une voix ferme : Docteur Wang, je ne le fais plus !

La mère de Commandant dit, toute réjouie : Ma fille, voilà qui est bien, laissons-le naître, qu'est-ce qu'ils peuvent faire ? Ils oseraient l'étrangler ?

Le médecin Wang chuchote : Grande belle-sœur, tu veux bien arrêter de dire n'importe quoi et de braire comme un âne ?

La mère de Commandant s'empresse de mettre une main sur sa bouche et dit tout bas : Je suis folle de joie !

Le médecin reprend : Entre, je vais t'examiner, je ferai une attestation disant que

tu as une infection et que l'on ne peut pas t'opérer.

4.

Malgré le certificat fourni par le médecin, les cadres du groupe chargé des jeunes instruits au comité révolutionnaire du district n'en continuèrent pas moins d'exiger de Gracieuse qu'elle aille se faire avorter ; ils déclarèrent s'être arrangés avec le responsable du service d'obstétrique de l'hôpital du chef-lieu du district, et que ce dernier avait accepté de pratiquer l'acte de sa propre main, assurant qu'il n'y avait aucun risque. Gracieuse les laissait user leur salive. Quant à elle, elle n'avait qu'une phrase à la bouche : Je n'irai pas, je veux le laisser vivre !

Le chef du groupe chargé des jeunes instruits lui dit : Camarade petite Tang, là, tu as tort ! En agissant ainsi, as-tu pensé aux conséquences ?

Gracieuse répondit : J'ai pensé à tout, et quand bien même vous m'enverriez en détention, j'accoucherai en prison !

Le chef de groupe reprit : Petite Tang, je me suis adressé à toi au nom de l'organisation, j'espère que tu te soumettras à sa décision !

Elle dit : Vous pourriez me battre, me laisser sans connaissance, et alors me porter sur la table d'opération !

La mère de Commandant écoutait à l'extérieur, c'était plus qu'elle n'en pouvait supporter, elle poussa la porte avec son rouleau à pâtisserie et dit en pointant le nez du chef de groupe : Comment peux-tu être aussi cruel ? À l'époque, si on avait forcé ta mère à avorter est-ce que tu serais là aujourd'hui ?

Le chef de groupe lui répondit, furieux : Comment toi, une vieille femme, peux-tu employer des mots aussi moches ?

– Tu veux entendre de jolis mots, et bien va au théâtre, qu'est-ce que tu fiches ici ?

Le chef lui demanda d'une voix grave : Quelle est ton origine de classe ?

– En quoi ça te concerne ?

À l'extérieur parmi ceux qui écoutaient ce qui se disait quelqu'un lança haut et fort : Son homme est Brigadier et son fils est Commandant !

Le chef de groupe demanda : Dans quelle armée, nationaliste ou communiste ?

Ah, ah, ah… la foule dehors s'esclaffa. Ce jour-là je n'étais pas parmi les

badauds, car ce jour-là était celui de ma cérémonie de mariage.

J'avais revêtu un uniforme bleu flambant neuf, j'étais assis dans la cour, attendant l'arrivée de Wang Guihua, la fille boiteuse du charpentier Wang. Ma sœur aînée aidait ma mère qui s'affairait aux fourneaux. De ses trois enfants, deux jouaient dans la cour à celui qui grimperait le plus vite aux arbres, le dernier, assis sous un arbre, touillait son urine avec de la terre. À neuf heures trente du matin, derrière le portail, retentirent des bruits de pétards. Wang Guihua entra dans la cour accompagnée de deux cousines germaines. Elle portait une veste de soie d'un vert soutenu et un pantalon, de soie également, rouge vif, elle me fit penser à une grosse carotte. D'habitude, quand un mariage a lieu au village, les badauds venus pour ramasser les bonbons du bonheur arrivent à casser un portail sous leur pression, mais voilà, la cour de notre maison restait déserte. J'en avais le cœur gros, mon père affichait triste mine lui aussi. Le fait que personne ne soit venu indiquait que notre famille n'était pas très aimée. Au village cela n'arrivait que pour les familles de lépreux ! Le lendemain seulement je devais apprendre que tous les gens du village s'étaient rendus au Centre des jeunes instruits pour être témoins d'un incident qui s'y passait. Le chef de groupe chargé des jeunes instruits du district, avec les quelques couillons du groupe des jeunes instruits de la commune populaire, à bord d'une jeep Beijing vert prairie klaxonnant à tout-va, étaient entrés en cahotant dans notre village. Les habitants avaient vu maintes fois l'arrivée de nouvelles mariées, mais jamais celle d'une jeep vert prairie. La rumeur s'était répandue selon laquelle le Bureau de la sécurité publique venait arrêter Couvercle de théière. Qui ne connaissait pas ici la fille boiteuse du charpentier Wang ? En revanche, personne n'avait jamais assisté à une arrestation menée par le Bureau de la sécurité publique, et encore moins à celle d'une jeune instruite, à bord d'une jeep ; cette jeune instruite, Couvercle de théière qui, dans sa jeunesse, était la plus belle des jeunes instruites, puis qui avait si bien fauté qu'elle était tombée enceinte. Que valait en comparaison mon mariage avec la fille du charpentier Wang ! Quand nous apprîmes la raison de cette défection, nous fûmes rassurés sur-le-champ. Le soir même, nous invitions toute une bande autour d'un vin d'honneur, Commandant était de la partie lui aussi.

5.

Nous sommes six, attablés, camarades depuis l'enfance. Wu Ba, Xue Gang, Petit diable Fan, Luo Tiesuo et Commandant, lequel n'avait jamais été très loquace, devenu pour nous une énigme. À quinze ans, il mesurait déjà un mètre soixante-dix, à vingt, il était passé à un mètre quatre-vingts, à vingt-cinq il avait encore pris un centimètre, pour finir par se stabiliser à cette taille. Il est assis chez moi, poil abondant, pattes naissantes, yeux d'un noir d'encre, le cheveu dru, l'air d'un brigand. Une fois diplômé de l'école primaire, Wu Ba a suivi un enseignement à l'« Union », c'est un petit intello, récalcitrant, aux durs labeurs, au village instituteur, il enseigne l'anglais, les maths aussi, trois heures de sport, deux de musique, ainsi chaque semaine. L'été, il fait classe, torse nu, gesticule en tous sens, postillonne à tout-va, quand d'ordinaire il parle, c'est avec aisance, et d'abondance, il écrit des poèmes, des proses parallèles, lignes de quatre, de six syllabes, il les envoie, aux journaux provinciaux, rêve de parution, ça n'arrive jamais, et c'est manque de chance. Xue Gang sait battre le fer, il excelle aussi dans la fabrication de couteaux de cuisine qui peuvent couper un fil d'acier, certes, mais restent lents à la cuisine. Petit diable Fan fabrique du tofu, du vieux tofu dans la saumure, celui bien ferme qu'on peut pendre au crochet d'une balance. Luo Tiesuo a eu un bras sectionné par le hache-paille, il marche le corps de travers. Tous lèvent leur coupe, pour formuler les vœux. Vœux aux mariés, bonheur et joie, le cou levé, on fait cul sec. L'alcool descend, chauffe le ventre, quelques en-cas, contre le feu mauvais. Les en-cas sont très simples, apportés par chacun : peaux de crevettes, mêlées aux échalotes ; arachides, frites dans l'huile ; navets, sautés au vinaigre ; soja, cuisiné dans l'eau salée. Une coupe, puis une autre à la file, pas le temps de chômer. L'alcool de sorgho, celui fait à Jingzhi, réputé à l'époque, soixante-dix degrés, tempérament violent, est réservé aux grandes circonstances. Trois bouteilles, de « petit vin », vidées en un clin d'œil. Nous tous les six avons, langue pâteuse, oreilles échauffées, l'alcool monte au visage, propos incohérents. Nous les six gars, tous mariés, sauf Commandant, ce vieux garçon. Ses avantages, pourtant sont grands : sourcils épais, sur de grands yeux, le visage assez beau, aussi fort qu'un taureau, corps bien bâti, très peu loquace, caractère assez bon ; dur au travail, qualités excellentes ; paysan pauvre, excellente origine ; chaumière de trois pièces, cour spacieuse ; quatre grosses oies, huit poules pondeuses ; une vieille maman, deux cochonnets. Deux arbres dans la cour, kaki et jujubier. Jujubes mûrs, arbre rouge vif, kakis mûris, lanternes plein la cour. Famille aisée, en plein essor, mais Commandant, n'est pas

marié. Nous tous les six, sommes colère, contre les femmes, aux yeux aveugles. Ma femme à moi, offre l'alcool, clopin-clopant, avec humour. Fille de charpentier, boiteuse elle est, mais l'esprit vif, le verbe agile.

À chacun de nous six, elle sert de l'alcool, lève son verre, au niveau de la tête : Frères aînés, frères cadets, à vous trois verres, et mon respect. Femme trinquant, se doit de boire, qui ne boit pas, est dit pisse-vinaigre !

Après ces mots, cou en arrière, cul sec trois fois, rien au visage. Et tous de s'étonner, des bravos à la file, la fille des Wang, elle est terrible !

Elle est pleine d'orgueil, et se vante sans honte : Trois coupes de rinçure, c'est rien de bien méchant ! Avec mon père, en chemin pour la foire, ciel et terre gelés, et l'eau qui goutte en glace, pour dissiper le froid, bouteille sous la veste, un pas une gorgée, à chaque demi-lieue, une bouteille.

Elle se vante, je n'aime pas, je fais la tête, me moque d'elle : C'est bon, c'est bon, cesse l'esbroufe, on te dit grosse, tu t'époumones, on te dit blanche, plus d'ablution !

Elle tient tête, renvoie la balle : Ah je me vante ? On va bien voir, une pinte et demie, au quotidien, d'alcool Jingzhi, si je ne peux la boire, je serai de la merde, si tu ne pourvois pas, tu seras un salaud ! (À voir son expression, elle ne ment pas, une telle soiffarde, difficile défi.) Une bouteille, un yuan et vingt centimes, les trois bouteilles, trois yuans soixante. Une telle dépense, qui pourrait l'assumer ? Une telle épouse, doit être corrigée.

Et tous de rire. Ah, ah, ah ! Seul Commandant garde le front plissé.

Wu Ba prend la parole, interroge ma femme : Belle-sœur, dites-moi, notre aîné Commandant, bel homme assurément, pourquoi aucune femme, n'entre dans sa maison ?

Ma femme est impulsive, et parle tout de go : Frère aîné Commandant, fi de courroux, vous vous fâchez, je ne dis mot.

Commandant lui répond : Vas-y, vas-y, en ce qui me concerne, pourrais-je être fâché ?

Alors ma femme dit : Si tu n'es pas fâché, je vais parler, tous s'accordent pour dire, que vous êtes un idiot, qui aide autrui, dans son travail, mais ne vit que d'eau fraîche, tire la charrette sans regarder la route, que votre tête, est dérangée, que cela nuit à la postérité, on parle aussi, d'encéphalite, on dit encore : « Il ne sait pas compter, trois fois huit vingt-trois, deux fois huit quinze. » On dit aussi qu'en bas c'est tout petit, comme une chrysalide, de ver à soie, en cause un phimosis.

Ma bonne femme, jacasse sans arrêt ; à jeune mariée, mots de voyou ; pour une femme, c'est une honte ; d'un coup de pied, je l'expédie dehors ; pour parler sans penser, dire des balivernes, rapporter des rumeurs, le tout sans fondement. Si, pour les autres, rien ne savons, frère aîné Commandant, copain aux fesses nues, qui oserait, qualifier de petits, vos attributs ? À se baigner dans l'eau, grâce aux concours de pisse, tout cela entre nous, souvent nous l'avons vu, ton grand atout, est le plus grand d'Asie. Et tous en chœur, d'apaiser Commandant, frère aîné rien ne presse, le temps n'est pas venu, la nuit est insondable, l'union prédestinée, n'est pas encore venue, mais sûr elle se fera, une immortelle, t'attend en quelque lieu, les haricots tardifs, sont les plus délicieux, les melons mûrs, sont les plus parfumés, la femme venue tard, ne sera pas commune. Buvons ensemble, oublions ces propos. En changeant de sujet, on cite Gracieuse. Et tous de dire, qu'elle a eu la vie dure. Tous ces temps difficiles, rien à manger, blanche peau devint noire, le noir vira au jaune, une fleur si pimpante, à plus rien ne ressemble. On cite Diable Song, ce petit salopard, ce chapardeur de poules, ce coureur de jupons, sans aucun savoir-vivre, qui engrosse à tout-va, qui n'avoue pas ses dettes. Ce petit drôle, n'est pas un faible, c'est un fort, si on le trouve, on va l'arranger tiens, un jeune instruit, on ne peut le frapper, ce serait illégal, on lui mettra la tête, dedans la fourche, du pantalon, « Le vieux regarde son concombre », pas de blessure. Mais avant tout, couvrir ses yeux, oblitérer sa bouche, de ses chaussettes sales, l'empêcher de crier, venger Gracieuse, revanche pour les poules.

Et de parler, et de jurer, changement de sujet. Erpi, Erpi, espèce de vaurien, à cette époque tu en pinçais pour elle, et presque à la folie. Mon visage s'empourpre.

J'ouvre la bouche pour riposter : Les gars, vous la fermez, vous êtes des corbeaux, se moquant des porcs noirs. Et toi Wu Ba, par gentillesse, lui as donné des dattes ; Xue Gang a oublié, qu'il a pour elle, porté de l'herbe ; et Petit diable Fan, l'a épiée au bain ; Luo Tiesuo, comme un idiot, l'a poursuivie ; frère aîné Commandant, pour elle a aiguisé, une faucille, lame si affûtée, qu'un cheveu a coupé.

En pensant au passé, tant d'émotion revit, et cette femme, est bien à plaindre, mais cette femme, n'est pas n'importe qui. Elle a tenu à élever cet enfant illicite, quitte à perdre la face, et tout cela au prix de gros ennuis. Car la commune et le district, n'en resteront pas là.

6.

Ce jour-là, le septième jour du septième mois, rencontre dans le ciel de la Tisserande et du Bouvier. L'équipe conjointe d'enquête de la commune et du district était entrée dans le village, si bien que le ciel en avait été empli de sombres nuages. Puisque l'enfant en gestation n'était pas de Song He, il était nécessaire de débusquer le père. Les membres de la commune avaient de la compassion pour Couvercle de théière, mais s'ils osaient éprouver de la colère, ils ne se risquaient pas à l'exprimer. Dans le groupe d'enquête il y avait deux femmes robustes, la force de leurs bras dépassait celle des hommes. Comme elles portaient Couvercle de théière vers la jeep dans le but de la faire avorter de force au district, devant le véhicule la mère de Commandant un bâton à la main leur avait barré le chemin, elle leur avait dit : « Vous devrez me passer sur le corps. » Les gens du village, les mains dans leurs manches, se tenaient sur le bord de la route, des éclairs jaillissaient de leurs yeux. Vu la situation, le groupe d'enquête n'avait pas osé faire acte de brutalité. Les deux femmes avaient déclaré : « Il suffit que tu nous dises qui est celui qui t'a mise enceinte, nous te laisserons tranquille. »

Couvercle de théière avait relevé sa tête hirsute et crasseuse, avait regardé autour d'elle, comme si elle cherchait le père de l'enfant. Nous autres avions inconsciemment baissé la tête, de peur d'être choisis comme bouc émissaire. La mère de Commandant regardait aussi de tous côtés comme si elle voulait aider Gracieuse dans son choix. Nous devions comprendre plus tard que nous avions jugé cette femme d'honneur à l'aune de notre étroitesse d'esprit. C'était son propre fils que la vieille femme cherchait !

Elle avait crié haut et fort : Et Commandant ? Et Commandant ?

Ce dernier, qui était derrière moi, avait fait un pas en avant et avait dit la tête baissée : Mère, je suis là…

– Mon brave garçon, un homme doit oser agir et endosser les responsabilités, allons avoue !

– Mère…

– Et quoi, mère ?

– Mère…

– Allez !

– Cet enfant est le mien…

Ces mots de Commandant avaient fait sensation. Sur le moment, nos cœurs nous avaient fait mal, ils étaient brûlants, nous avions l'esprit en déroute. Nos regards restaient fixés sur le visage de Commandant.

Le chef de l'équipe d'enquête avait demandé : Tu affirmes que l'enfant qu'elle porte est le tien ?

Commandant avait répété : J'affirme que l'enfant qu'elle porte est le mien.

Le secrétaire de la cellule du Parti lui avait demandé : Commandant, espèce d'enculé, t'es dingo ?

Commandant avait relevé la tête, il avait regardé fixement le visage de Gracieuse. Des larmes coulaient des yeux de cette dernière.

Commandant avait élevé la voix : Cet enfant est le mien, j'avoue !

7.

Le lendemain arrivèrent deux motos, elles s'arrêtèrent devant la maison de Commandant. Quelques policiers vêtus de blanc sautèrent à bas des engins, ils passèrent les menottes aux poignets de Commandant et l'emmenèrent.

La mère de ce dernier lui dit, très calme : Mon enfant, tu n'as pas commis un crime passible de la peine de mort, va, ne tiens pas tête aux autorités, j'attendrai ton retour avec ta femme.

Dans l'avenue, Gracieuse, le ventre en avant, courait derrière les motos. Comment aurait-elle pu les rattraper ? La poussière jaune soulevée par les roues l'enveloppa comme des pans de brume. Avant que ce nuage de poussière ne vînt entraver nos regards, nous avions vu le grand et fort Commandant, comme victime d'une injustice, assis dans le side-car, tourner péniblement la tête pour regarder Gracieuse qui courait en titubant derrière la moto. Nous avions eu le sentiment qu'il avait l'intention de dire quelque chose, nous basant sur le sens commun, nous en avions déduit que telle était probablement son intention, peut-être même avait-il vraiment dit quelque chose, mais ses paroles s'étaient noyées dans la pétarade de la moto, nous avions juste vu ses lèvres s'ouvrir et s'arrêter, comme s'il tétait un sein invisible, mais aucun son ne nous était parvenu, sortant de sa bouche. La poussière s'éleva en roulant, ses lèvres blêmes, comme ointes de chaux, devaient laisser dans nos esprits une impression ineffaçable. Gracieuse trébucha dans la poussière jaune,

quand le nuage fut retombé, nous la vîmes, affalée dans l'épaisse couche de lœss, elle faisait penser à un tertre funéraire couvert d'herbe à chaume. La mère de Commandant arriva sur ces entrefaites ; à cause de ses petits pieds, sa course faisait penser à la danse accompagnant le *Chant du repiquage*. Nos cœurs s'emplirent un moment de compassion, au moins temporairement nous avions oublié le statut de jeune instruite qui était celui de Gracieuse, oublié de même l'enchevêtrement des sentiments qui nous liaient à elle, nous nous étions élancés vers elle pour la relever, comme nous aurions fait pour un frère ayant partagé avec nous peines et joies. Nous vîmes deux rangées de larmes claires couler de ses joues, y traçant deux petits sillons au milieu de la poussière jaune qui s'y était déposée. Nos femmes s'étaient précipitées elles aussi, nous nous retirâmes à l'écart. Gracieuse se jeta dans les bras de la mère de Commandant et lança d'une voix sonore : « Mère, ah… », puis elle éclata en sanglots. Nos femmes, aux façons grossières, par contagion, eurent le visage noyé de pleurs. Soutenant Gracieuse, elles se dirigèrent vers la maison de Commandant. Mon épouse suivait, clopin-clopant, le visage caché dans ses mains, elle pleurait de façon exagérée. Peu de temps auparavant, elle avait perdu sa mère, pourtant ses pleurs n'avaient pas été aussi douloureux.

8.

Commandant avait été emmené au district, nous avions le cœur lourd, plein d'inquiétude, mais nous étions des imbéciles, des tortues locales qui, aux champs, battaient le bétail et au lit battaient leur femme, telles étaient nos plus hautes compétences, de plus, nous n'y allions pas de main morte. Aussi, dans une affaire aussi importante que venir en aide à Commandant, n'avions-nous aucun moyen. Nous sommes allés trouver oncle Zhao, le secrétaire de la cellule du Parti, espérant qu'il pourrait se rendre au chef-lieu du district faire des démarches et ramener Commandant sous caution. Nous savions combien il était difficile de se rendre au district pour régler une affaire. Chaque foyer apporta une dizaine d'œufs de poule, ce qui fit en tout une centaine, nous les mîmes dans un panier en osier. Nous espérions que le secrétaire donnerait ces œufs au dirigeant du district, afin qu'il accorde une faveur et libère Commandant.

Il renifla de mépris devant notre ignorance et dit : Vous avez vécu avec tous ces

jeunes instruits qui vous ont éduqués pendant tant d'années au village et cela ne vous a même pas rendus un peu plus intelligents ? Et voilà ce à quoi vous avez pensé : m'apporter une centaine d'œufs pour que je me rende au chef-lieu du district afin de débloquer la situation ? Est-ce que vous connaissez l'ordinaire du secrétaire du comité du district ?

Au fait, c'était vrai, que pouvait bien manger en fin de compte un cadre aussi important que ce secrétaire-là ? Nous aurions bien voulu éclaircir ce mystère de la bouche même d'oncle Zhao, mais il affirma qu'il n'en savait rien non plus. Il nous exhorta à agir en fonction de ce qui devait être fait et de ne pas nous tracasser pour rien. L'État fonctionnait grâce aux lois, inutile de s'inquiéter. Il dit encore que, même si Commandant devait passer quelques années en détention, il n'en serait pas pour sa peine, car au sortir de prison, il aurait femme et enfant. Récolter un si grand avantage, c'était carrément comme une manne tombée du ciel, et sans donner en contrepartie un peu de soi, ce n'était guère concevable ! À bien y réfléchir, cela nous parut parfaitement défendable. Nous n'aurions jamais rencontré une femme comme Gracieuse si elle n'avait été envoyée à la campagne en tant que jeune instruite, sans parler du fait que nous avions travaillé avec elle tous les jours. Quelques années de détention pour gagner au change une femme comme elle, même si elle portait en son sein le poulain d'un autre, ce n'était pas grand-chose. Une femme comme ça, pareille à une pêche juteuse et sucrée, à la peau fine et à la chair pleine, la regarder vous repose la vue, la respirer vous revigore et l'on voudrait carrément la manger ! Comparées à elle, nos épouses étaient des jujubes ratatinés produits par un vieil arbre. Quelques années de détention pour gagner une telle femme, cela valait la peine.

Oncle Zhao dit : Commandant est favorisé par la chance, un homme de grande sagesse paraît souvent lourd d'esprit, vous n'êtes pas à la hauteur !

Gracieuse s'est rendue seule, en secret, au chef-lieu du district, elle a bloqué la voiture d'un haut fonctionnaire de l'autorité centrale, le Conseil des Affaires d'État y tenait justement une assemblée nationale sur la mécanisation de l'agriculture, elle s'est mise à genoux devant la voiture du dignitaire et, avec des mots pleins de sang, des sons pleins de larmes, elle a raconté le triste sort qui a été le sien, tant et si bien que le vieil homme était en pleurs, c'est ainsi que tous les problèmes se sont résolus aisément. Le lendemain, le district a envoyé tout exprès une jeep au village pour ramener Gracieuse et Commandant. Nous avions manqué de discernement en

pensant qu'entre elle, qui avait échoué dans notre village, et nous, il ne subsistait plus de grande différence ; sa conduite consistant à bloquer la voiture et à exposer son cas nous a fait comprendre qu'un jeune instruit, même dans la poisse, sera toujours un jeune instruit et qu'un paysan, même le plus chanceux, restera un paysan ; qu'un jeune instruit, même sur la paille, sera plus noble que nous. Nous avons participé au mariage de Gracieuse et de Commandant, la commune et le Bureau des jeunes instruits du district avaient envoyé des gens pour les représenter. Ces derniers ont formulé de nombreux souhaits de bonheur et ont dit que la camarade petite Tang était une brave élève du président Mao, que la plupart des jeunes instruits envoyés dans les campagnes étaient des « pigeons voyageurs », que seule la camarade petite Tang « y avait pris racine ». Deux mois plus tard, au cœur de la nuit, dans la salle de travail du docteur Wang, Gracieuse mit au monde un garçon, il poussa trois ouin, ouin, ouin, tourna de l'œil et trépassa. Deux mois encore passèrent et la mère de Commandant trépassa à son tour. À l'article de la mort, la vieille femme attrapa la main de Gracieuse et la serra avec force, elle semblait vouloir lui dire quelque chose, mais seules ses lèvres remuaient, elle ne parvint pas à dire quoi que ce fût.

Gracieuse, les yeux pleins de larmes, lui dit : Mère, partez en paix…

9.

En 1977, les examens d'entrée à l'université furent rétablis, Wu Ba, ce gars-là, qui l'aurait cru, fut admis à l'université du Shandong. Quand, au printemps, il nous avait dit qu'il voulait passer cet examen, nous nous étions même moqués de lui : « Wu Ba, arrête de rêver, ne va pas croire que tu réussiras uniquement grâce à tes propos rimés ! Si toi tu réussis, la vieille truie de la brigade de production peut le faire elle aussi. » Non seulement il avait réussi l'examen, mais était pris à l'université du Shandong, ah ! À l'université du Shandong ! La mère de Wu Ba sortit la tablette des ancêtres, prépara un repas et le disposa comme offrande ; le père se rendit sur la tombe familiale pour brûler de l'encens, il se prosterna front contre terre et fit partir des pétards. Le bruit leva un lièvre qui alla percuter un arbre, la bête en fut tout estourbie, le père put ainsi la ramasser ; c'est le cas de dire que la chance frappe toujours deux fois à la porte et que le bonheur est envoyé par

le Ciel. Wu Ba nous invita à fêter cela chez lui autour d'un verre. Sa femme était si affairée qu'elle ne savait plus où donner de la tête, elle rayonnait.

Nous la saluâmes, les mains jointes sur la poitrine : Belle-sœur de la famille Wu, quelle joie, quelle joie !

Elle resta interdite un moment, et nous rendit notre salut, les mains pleines de farine : De même, de même !

Luo Tiesuo me susurra : Cette petite femme est satisfaite, je crains que les beaux jours ne durent guère !

– Pas sûr, pas sûr, lui répondis-je, avoir pris femme, n'est pas lâcher sa mère, femme prise, en temps de misère, ne peut être renvoyée, la répudier, c'est ruiner le futur, à qui n'oublie, les vieux amis, avenir radieux !

Luo Tiesuo déclara : Si tu n'es pas d'accord, toi et moi parions, s'il ne la répudie, je t'offre du poulet grillé, s'il la renie, à toi de m'inviter.

L'été de sa seconde année à l'université, Wu Ba revint au pays, et il répudia sa femme.

J'avais entendu dire que, parmi les jeunes instruits qui travaillaient dans le district, s'était manifesté un engouement pour la révision des matières en vue de se présenter à l'examen d'entrée à l'université. Le district avait d'ailleurs recruté spécialement un professeur du lycée n° 1 pour les préparer. Nous avions tout naturellement pensé à Gracieuse, était-il possible qu'elle ne songeât pas à se présenter ? Qu'elle acceptât de rester à vie comptable de brigade dans notre misérable village ? Comme j'allais à la rivière puiser de l'eau, je rencontrai Commandant qui faisait de même pour arroser son jardin, il la portait à la palanche.

Alors qu'il remontait à grandes enjambées la digue, je le retins et lui demandai avec sollicitude : Frère aîné Commandant, connais-tu la nouvelle ? En ville les jeunes instruits, révisent à tout-va, dans le but de passer, l'examen national.

Il s'arrêta, me regarda, resta silencieux un moment et dit : Je l'ai poussée plusieurs fois à le faire.

– Et tu la laisserais, se présenter ?, Ne crains-tu pas, en cas de réussite, qu'elle ne s'envole ?

– Bon et alors ? Où est le mal ? Pourvu qu'elle soit heureuse, moi je ne compte pas. Dans ce coin misérable, aucun lapin, ne vient faire ses crottes, l'eau contient du fluor, la terre est alcaline, les enfants qui y naissent, ont les dents noires, les faces

jaunes. Au tout début, petite Tang, avait des dents, couleur argent, à peine dix ans, les voici d'un jaune d'or. Pourvu qu'elle soit heureuse, moi je ne compte pas.

10.

En 1978, Gracieuse réussit l'examen d'entrée au département des Arts, de l'Université normale, Diable Song aussi. Nous tenions ces nouvelles de Commandant lui-même, il était si excité qu'il en avait le visage tout rouge, quand il rencontrait quelqu'un il disait : « Petite Tang, a réussi l'examen, elle a réussi l'examen d'entrée au département des Arts de l'Université normale ! » Sa joie était sincère. À le voir ainsi transporté de bonheur, nous avions le cœur lourd. Frère aîné Commandant, tu es vraiment un homme simple ! La veille au soir du départ de Gracieuse, Commandant nous avait invités à venir prendre un verre chez lui. Gracieuse s'affairait sur le kang, à la voir ainsi, on aurait plutôt pensé à une mère qui aurait invité parents et amis pour fêter la réussite à l'examen d'entrée à l'université de sa fille. Elle portait des protège-manches blancs et faisait frire des œufs d'oie devant le foyer. Le feu dans le fourneau illuminait son visage de reflets rouges.

Elle dit : Erpi, j'ai entendu dire que, quand tu étais petit, tu aimais manger les œufs de nos oies ?

Je répondis : J'en ai mangé un, mais en compensation je vous ai apporté un pantalon de courges !

Elle partit d'un grand rire, un peu surfait, de minuscules larmes apparurent dans ses yeux. J'avais toujours trouvé que son rire n'était pas naturel, comme s'il était expulsé de force de sa peau. Quand nous fûmes à moitié ivres elle apporta une tanche frite, puis elle ôta ses manchettes et trinqua avec nous.

Elle dit : Erpi, Xue Gang, Luo Tiesuo, Petit diable Fan, vous quatre, écoutez-moi : ce jour, votre belle-sœur aînée va parler à votre manière, avec des rimes, et en cadence. Vous autres, amis de Commandant, vous entendez, comme larrons en foire, tous du même acabit, avez à votre actif, plus de belles actions, que de mauvaises. Je vous connais, sais ce que vous pensez. Venus ce soir, pour me dire au revoir, au fond de moi, j'en suis touchée. Presqu'une décennie, que nous nous côtoyons, et entre nous, pouvons parler de tout. Je vous donne en partage, de quoi

vous rassurer : avec Song He, j'ai rompu tout lien, mon cœur est plein de haine, pesant comme une meule. Bien qu'acceptés, dans la même section, à l'université, à chacun son domaine. L'être humain craint, les blessures du cœur, l'arbre redoute, d'être atteint aux racines. Song He cette canaille, a déchiré mon cœur. Commandant et moi-même, sommes mari et femme, dans toutes les épreuves. Sans Commandant, je serais boue. Moi, Tang Lijuan, ne serai pas ingrate, si d'aventure, me montrais infidèle, arrivée en enfer, qu'on me dépouille, m'ôte les nerfs !

Avant même qu'elle eût fini de parler, ses larmes jaillirent ; nous étions tous profondément émus, et de dire dans un beau brouhaha : Petite Tang, petite Tang, belle-sœur, belle-sœur, quelle noblesse, de caractère, et de pensée, Commandant avec toi, formez un couple, des plus unis, résistant aux épreuves. Nous te souhaitons, de réussir, de devenir, un trésor national, les mains sur le clavier, la tête accompagnant. Comme si tu avais bu une demi-jarre de vieil alcool, dans un état second, plus second que celui, d'une immortelle. Et ding et dong, ainsi sans fin…

– Le temps de mes études, je me permets de demander à chacun de vous, mes frères, de m'aider à prendre soin de Commandant, de ne pas vous contenter de célébrer les jours de fête en famille sur votre kang, mais de venir lui tenir un peu compagnie, je vous salue ici à l'avance !

Imitant les femmes mandchoues, elle nous adressa leur salut, les deux pieds légèrement décalés l'un par rapport à l'autre, les mains croisées sur la taille, elle s'accroupit lentement.

L'ambiance chauffa immédiatement, et tous de dire : Ce jour, grande est la joie, trêve de bavardages, buvons, buvons, jusqu'à l'ivresse ! Et pour la suite, ordre est donné, on va jouer, à « pierre, couteau, tissu ». Belle-sœur, belle sœur, apporte une lampe, qui ose jouer le dur, une claque sur la joue ; si une claque ne met pas, fin à la haine, mettre coups de boutoir, un coup tête amochée, deux coups le sang coule, trois coups, on ne trouve plus son lit…

11.

En 1983, Gracieuse, qui l'eût cru, fit transférer l'état civil de Commandant de la campagne au chef-lieu de province ! La nouvelle fit grand bruit dans tout le district. Notre admiration était immense, cela illustrait l'idée selon laquelle une

femme qui tient sa promesse est chose rare en ce monde. Nous enviions sans limites la bonne fortune de Commandant, on dit bien que « la chance favorise les naïfs », que « l'idole en argile habite sous un toit de tuiles ». Nous étions vraiment heureux pour lui du fond du cœur. Nous avions tous attelé nos propres charrettes pour accompagner le couple jusqu'au chef-lieu du district où il devait prendre le train. Ils avaient distribué aux villageois tout ce qu'ils possédaient dans la maison, nos grandes charrettes étaient donc vides, mais nous les avions tout de même préparées. Nous entendions en premier lieu exprimer par là les sentiments que nous éprouvions pour eux, mais c'était aussi pour éblouir Gracieuse, lui montrer que la vie que nous menions était de beaucoup supérieure à celle d'autrefois, quand elle vivait ici, quand il n'y avait qu'une seule charrette à cheval dans tout le village, alors qu'à présent chaque foyer avait la sienne. Nous y allâmes avec femme et enfants, tous voulaient être de la partie. Nous avions entendu parler d'hommes devenus officiers qui faisaient venir en ville, pour profiter d'une meilleure vie, leur épouse restée à la campagne, mais jamais de femme, qui une fois diplômée et après avoir obtenu un travail, faisait venir son homme de la campagne en ville, et de plus au chef-lieu de la province. Juste avant le départ, les deux époux, portant vêtements de deuil, se rendirent dans le verger de pêchers à l'ouest du village sur la tombe de la mère de Commandant. Tous les gens du village qui avaient des jambes les suivirent. Gracieuse, selon la coutume de nos campagnes, disposa devant la tombe de la vieille femme quatre plats, cinq petits pains à la vapeur, un bol de liqueur aqueuse, puis elle brûla de la monnaie de papier, frappa son front contre le sol et pleura amèrement. Ses pleurs provoquèrent les larmes du village entier. L'ex-femme de Wu Ba, à force de sangloter, tomba évanouie sur le sol. Alors immédiatement, chacun en son for intérieur se prit à comparer Wu Ba à Gracieuse, trouvant cette dernière d'une noblesse sans pareille tandis que le garçon, à leurs yeux, était un moins que rien.

Après l'offrande mortuaire, Gracieuse se retourna et s'agenouilla devant tous les gens du village, jeunes et vieux et leur dit : Oncles et tantes, sans votre aide, moi, Tang Lijuan, je ne serais pas là aujourd'hui, jamais je ne vous oublierai…

Nos femmes s'avancèrent pour la relever et lui dirent en essuyant leurs larmes : Petite Tang, petite Tang, assez, pas de cela.

Gracieuse reprit : Commandant et moi une fois partis, ayez l'obligeance de veiller sur la tombe de notre mère…

Nous répondîmes à l'unisson : Soyez tranquilles, pas de souci !

Tout le long du chemin, faisant claquer nos fouets, nous avons mené chevaux et mules au petit trot, les sabots résonnaient, tagada, tagada, soulevant la poussière. Les femmes et les enfants assis dans les charrettes bombaient le torse et redressaient la tête avec fierté.

Ma femme alla même jusqu'à réciter sans s'arrêter de la poésie : « En ville nous allons, accompagner, petite Tang, cris d'allégresse, hennissements, fouets haut levés, Frère aîné Commandant, la chance est avec toi, dorénavant, pour toi le paradis… »

Notre pratique de la poésie, nous l'avions apprise de notre instituteur, Monsieur Li qui aimait tant les beaux vers. Mais cette manie qu'avait ma femme d'en réciter lui était venue avec le mouvement des jeunes instruits.

Cela remonte à l'été 1970, la jeune instruite Huang Waixiang avait perdu la vie en se portant au secours d'un porcelet de la brigade de production. Cela s'était passé dans la grande crique proche de la maison de Commandant ; sous l'impulsion des jeunes instruits, un mouvement fut déclenché dans le village pour chanter l'héroïne ; tout le monde, à moins d'être muet ou catalogué dans une des quatre classes d'« éléments[9] », devait écrire les paroles que Diable Song et Tang Lijuan mettraient en musique ; par la suite, dans le cadre de la commune populaire, les chants seraient interprétés sur scène. C'est à cette occasion que ma femme fit montre de ses talents en la matière. À l'époque, l'épisode avait fait sensation dans tout le district et le chef-lieu de la province avait même envoyé des journalistes pour couvrir l'événement, pourtant, en fin de compte, tout cela n'avait pas débouché sur un mouvement de grande envergure, sinon il n'y aurait pas eu plus tard le « Petit village de Jinzhuang[10] ». Si cet événement n'eut pas un impact sur le pays tout entier c'est que l'acte de Huang Waixiang n'était pas tout à fait clair. Cette jeune fille souffrait d'énurésie ; si, pour un garçon, cela ne posait pas de problème, il en allait tout autrement pour elle, une fille, car cela l'épuisait. Le porcelet de la brigade de production se baignait probablement dans la crique et Huang Waixiang, probablement aussi, s'était jetée dans le golfe dans l'intention de mettre fin à ses jours. Même si nous n'avions pas réussi à faire du village Taiping un petit Jinzhuang, toutefois, grâce à nous, Huang Waixiang était devenue une martyre révolutionnaire. Sa tombe se trouve encore aujourd'hui près de la grande crique.

À cette époque ma femme était encore la fille du charpentier, elle monta clopin-clopant sur la scène en terre et récita ses poèmes devant les gens qui s'étaient

déplacés : « Waixiang née Huang, sourcils épais, sur de grands yeux, tôt se levait, pour étudier, *Les Citations*, sans se soucier, de se coiffer, sans se soucier, de se laver, Tenant dans ses deux mains, *Les Citations*, lucide et perspicace, elle aperçut soudain, la situation critique, un porcelet, de la brigade, était tombé à l'eau, groin groin, il gémissait sans fin. Œuvrer, dans l'intérêt du peuple, est bien plus important, que le mont Tai, la vie individuelle, est mise de côté. Au mépris de sa vie, elle a sauté dans l'eau, a saisi l'animal, l'a porté sur sa tête… »

Nous arrivons avec nos dix charrettes sur la place de la gare ferroviaire, comme ce n'est pas encore l'heure du départ du train, nous installons les paniers plats pour nourrir les bêtes. Elles mâchent la paille avec force, crunch, nos ventres à nous aussi crient famine. Petite Tang veut aller acheter de quoi manger, comment pourrions-nous accepter qu'elle en soit de sa poche ? Mais elle se fâche. Nous ne pouvons que la laisser faire. Commandant et elle rapportent dix livres de beignets et vingt galettes, femmes et enfants mangent à en avoir le visage tout barbouillé d'huile, le cœur en fête comme un jour de Nouvel An. Après concertation, nous rassemblons, un peu d'argent, que je remets, à petite Tang, au nom de tous, pour exprimer, notre affection. Elle refuse, arguant qu'en ville elle gagne bien sa vie, qu'accepter notre argent, la gênerait. Nous tous en cœur, argumentons, certes c'est peu, mais c'est un signe, d'affection, donné par ses pays, si elle refuse, elle nous méprise. Elle accepte, les larmes aux yeux et déclare : « Mes amis, ah ! mes amis… » Ses larmes coulent à flots. Depuis qu'elle est en ville, sa peau est plus douce, son teint a retrouvé sa blancheur, ses dents aussi, mais pas l'éclat du jade qui était le leur autrefois. L'eau fluorée du village est vraiment redoutable…

Un an plus tard, Commandant revint pour la première fois. Il portait une veste rouge fourrée de duvet, des gants en cuir noir, il avait déjà pas mal pris l'allure d'un citadin, et même son accent semblait avoir quelque peu changé. Il raconta que petite Tang lui avait trouvé un emploi de chauffagiste, pas fatigant et pourtant pas mal payé. Il dit que Wu Ba venait souvent chez lui s'inviter à manger, ainsi que Song He. Nous lui avons recommandé de se méfier de ce dernier. Il a dit en riant : « Sa femme est danseuse de la troupe de chants et de danses, elle a la taille aussi fine qu'une tige de chanvre et des seins gonflés comme des pains à la vapeur, son visage est tendre comme du blanc d'œuf, de quoi vous inquiétez-vous encore ? » Nous avons éclaté de rire et l'avons invité à tour de rôle à prendre un verre à la

maison.

Trois ans plus tard, il est revenu au village, a vendu la maison et la petite cour, puis on ne l'a plus revu, ni mort, ni vif.

12.

La nouvelle selon laquelle Commandant a commis un meurtre a été rapportée par Wu Ba. Il est à présent journaliste au quotidien de la province, apparemment, il aurait encore divorcé deux fois. Lorsqu'il avait rompu avec sa première femme, nous l'avions tellement insulté qu'il n'avait plus osé se montrer au village, à présent qu'il est un journaliste important, il ne ferait pas bon l'insulter. D'autant plus que sa première épouse est restée à la maison pour veiller sur ses beaux-parents. On raconte que lorsque Wu Ba revient au village, les ex-époux dorment sur le même kang. L'insulter, c'eût été se mêler de ce qui ne nous regardait pas. Wu Ba lui-même n'avait-il pas dit : « Si vous me blâmez, c'est que vous vous trouvez plus clairvoyants, et si c'est le cas, comment se fait-il que, tandis que je suis journaliste dans une ville, vous restez chez vous à biner ? » En une seule phrase, il nous avait muselés. Et c'était vrai, quelques bineurs qui blâment un homme de plume ! C'était carrément le monde à l'envers, une logique de salauds. Wu Ba est revenu cette fois pour les funérailles de sa mère. Quand elle avait décédé, nous étions tous, bien sûr, allés donner un coup de main, c'était au cœur de l'hiver, la terre était gelée sur un mètre, bravant la forte neige, nous nous étions rendus au cimetière du verger de pêchers à l'ouest du village pour creuser la fosse. Juste à côté, c'était la tombe de la mère de Commandant, elle était recouverte d'herbes folles, sur lesquelles il y avait des mues de serpent, cela faisait bien longtemps que personne n'était venu ici. À la vue de cette tombe, tout naturellement, nous en étions venus à penser à Commandant. En comptant sur nos doigts, il y avait huit ans déjà qu'il n'était pas revenu au village.

Petit diable Fan avait dit : Frère aîné, Commandant, a si peu d'affection, qu'il nous a oubliés, nous autres ses cadets.

Xue Gang avait dit à son tour : En ce lieu qu'est la ville, on n'est pas très humain, placé dans ce contexte, comment ne pas changer ?

J'avais dit : Wu Ba, lui, aime son pays, il revient souvent, flâner par ici.

Petit diable Fan avait repris la parole : Mais quand il revenait, ses deux parents étaient, à la maison, à présent qu'ils sont morts, plus rien ne retiendra, son souvenir, si l'on veut qu'il revienne, il faudra l'attacher. Ces mots que je prononce, vous n'y accordez foi, attendez vous verrez.

Wu Ba est venu au cimetière voir le chantier, nous lui avons demandé des nouvelles de Commandant, il a sursauté, interdit, a réfléchi un moment.

Puis il a dit d'un air sombre : Sa situation, est très mauvaise, il a commis un meurtre, est en prison. Son crime est grave, la peine capitale, dans peu de temps, on l'exécutera.

Le propos de Wu Ba a eu sur nous l'effet d'un vent glacé, la peur nous a gagnés, nos cœurs cognaient, dans nos poitrines, nos visages étaient bleus, nos langues paralysées, nos mots étaient confus.

En chœur nous avons dit : Wu Ba, tu forges des rumeurs, frère aîné Commandant, a un cœur d'or, dire qu'il a tué, c'est une calomnie.

Wu Ba a poursuivi : En entendant cela, la tête m'a tourné, pourtant les faits sont là, libre à vous de me croire.

Nous désirions de lui des détails du mobile.

Il a repris : Le procès est complexe, les actions très nombreuses, le soir venu, en détail parlerai.

À l'approche du soir, la neige voltigeait, le cortège funèbre, enfin est arrivé. Le cercueil tout devant, le fils pieux à la suite. Les trompes gémissaient, coups de gong déchirants.

Notre frère Wu Ba, porte habits de grand deuil, bâton de saule en main, il sanglote à grands cris. À l'observer, il a l'air affligé, allez savoir, à quoi il pense. Son ex-femme a les cheveux défaits, morve et larmes mêlés, sur ses habits de deuil, mouillent un pan entier. Le cortège funèbre, se traîne dans la neige, les pays venus voir, se parlent à l'oreille, on entend mal, ce qu'ils se disent. La bière est mise en terre, on édifie, le dôme en terre. L'ex-femme de Wu Ba, à genoux pleure et crie. Ses habits de deuil blancs, sont tachés de boue jaune, ses vieilles mains, frappent la neige. Quelques femmes s'approchent, la tirent vers l'arrière, à peine relevée, elle s'affale à nouveau.

Wu Ba très ennuyé, fait un pas en avant, et dit d'un ton glacial : C'est bon, c'est bon, le compte y est, fin de la performance, on baisse le rideau !

Paroles efficaces, la femme se relève, essuie ses yeux. La neige tombe encore,

quel temps glacial, dans les airs les corbeaux, se ruent en croassant, et les chiens noirs, sont devenus chiens blancs, les arbres noirs, se sont faits arbres blancs. Les chiens traquent les lièvres, et de rouler, et de ramper ; les gens qui marchent, la neige font crisser.

Wu Ba nous a priés, de venir prendre un verre ; nous avons refusé, on verra ça, un autre jour.

Wu Ba a insisté : Si ce n'est pas ce soir, se voir après, sera bien difficile ; les mains mouillées, j'ai touché le courant, et l'ampoule a grillé, mon avenir, n'est que ténèbres.

On est allés chez lui, chaussures retirées, nous mettre sur le kang. Son ex-femme, a apporté les plats, viande et poisson sautés, c'était vraiment pas mal. Sur la table elle a mis, un pichet d'alcool chaud, une femme aussi sage, c'est chose rare au monde. Par politesse, nous avons refusé, tante vient de partir, ce n'est pas bien de boire.

Wu Ba a rétorqué : Ma mère avait, quatre-vingt-dix balais, elle n'était pas malade, sa mort est naturelle, c'est une perte heureuse. L'existence est si courte, la plante n'a qu'un automne ; une beauté, incomparable, sera squelette aussi. Buvons à pleine coupe, mangeons la viande, à gros morceaux, menons vie insouciante, dans l'ivresse et le rêve, profitons de l'instant. S'il faut mourir, mourons, s'il faut vivre, vivons, à quoi bon s'inquiéter, de gloire ou de fortune ? Allons, cul sec !

Après trois verres, encore trois autres. Deux fois trois, six, trois fois trois, neuf, après neuf verres, l'alcool monte à la tête. Des visages sont jaunes, d'autres sont blancs, Wu Ba lui seul est indigo, devant les yeux, les ombres se balancent, on repense au passé, et aux jeunes instruits. Changement de sujet, on s'entretient, de Commandant.

Wu Ba commence, exhale un long soupir : Frère aîné Commandant, n'aurait pas dû, aller en ville. « Le malheur tend, vers le bonheur, le bonheur compte, sur le malheur » ; au tout début, aller en ville, fut une bonne chose, qui aurait cru, qu'il en perdrait la vie. Au tout début, il n'osait pas agir. Devant les invités, il ne se montrait pas, pour que petite Tang, ne perde pas la face. Une chaudière, c'est un progrès, plus de poussière. De son métier, tous l'ont félicité ; approuvé par le peuple, et par les dirigeants. Hélas la chance tourne, les fleurs aussi se fanent, il y a deux ans, en plein hiver, les chauffages centraux, chaudières en tous genres, ne devaient plus, rejeter de fumée ; frère aîné Commandant, a été licencié, et son moral, au plus haut

point, a été affecté. Au périodique, est venu me trouver, m'a demandé, de l'aider à trouver, un autre emploi. « L'homme doit travailler, se faire entretenir, de plus par une femme, vrai c'est manquer de trempe. » Au chef-lieu de province, sans emploi sans pouvoir, j'aurais voulu l'aider, mais j'étais limité. Une autre fois, il est venu me voir, dans un petit boui-boui, l'ai invité à boire, il était ivre mort, revenu de l'ivresse, il cracha le morceau, pour ce vieux frère, la vie était cruelle : Petite Tang, et Diable Song n'avaient pas arrêté, leur relation ; leurs liens évoquaient ces « lotus aux racines rompues, filaments qui tiennent encore ». Frère aîné Commandant, avalait des couleuvres, quand ils parlaient, faisait le sourd, se montraient affectueux, fermait les yeux. Une fois licencié, il n'eut plus de ressources, Petite Tang, lui interdit, alcool et cigarettes. Il dit que lui voudrait, renoncer à manger. « Allez, allez, bois donc ! » Il dit que ce jour-là, le tonnerre grondait, les éclairs zigzaguaient, petite Tang, et Diable Song, abattirent leur jeu. Diable Song ce vaurien, était devenu riche, il avait des millions, déposés à la banque. Il dit : « À présent Commandant, mieux vaut laisser la place, à plus puissant que toi, si tu veux la maison, la maison est à toi, si tu veux de l'argent, tu auras de l'argent ; je te donne cent mille, pour rentrer au pays, te trouver une femme, ne sera difficile. » Frère aîné Commandant, le cœur en rage, fumait tête baissée, les volutes montaient, entourant son visage, le feu de la colère, brûlait rouges ses yeux. Il saisit un couteau, pour saigner Diable Song. Ce dernier vigilant, sauta par la fenêtre, et prit la fuite.

Les yeux de Commandant lançaient des éclairs, pas à pas il s'approcha de petite Tang. Petite Tang livide, reculait pas à pas. Elle se retourna, prête à se sauver, Commandant l'attrapa par les cheveux. Elle ne cria pas, ne se débattit pas, le visage vers le ciel, tel un agneau. Commandant cria : « Je vais te tuer ! » Elle répondit : « Grâce, laisse-nous une chance… » Commandant reprit : « Si tu ne m'avais supplié, je t'aurais peut-être laissée aller, mais tu m'as supplié, je dois te tuer. » Comme Diable Song revenait avec la police, Commandant fendit le crâne de Gracieuse. Quand les policiers entrèrent dans la pièce, Commandant s'agenouilla sur le sol, rejeta le couteau de cuisine. Et quand ils se saisirent de lui, il n'opposa aucune résistance.

À la fin du récit, nous restons tous sans voix. Le vin a refroidi, les plats aussi, la lumière est blafarde. L'épouse de Wu Ba a les larmes aux joues, appuyée au

chambranle, elle gémit, elle soupire. Nous autres à l'entendre, sommes en proie, à mille sentiments, les choses du passé, sont là devant nos yeux.

Petit diable Fan intervient : Et moi je dis Wu Ba, t'es un salaud, le processus du meurtre, tu le décris, de façon si vivante, comme si tu l'avais vu, de tes yeux propres. Frère aîné Commandant a le cœur bon, à tuer un poussin, il serait pris, de tremblements. Il aimait tant, petite Tang, plus que sa propre mère ; entre mari et femme, liés dans le bonheur, comme dans la misère, la bonté est plus grande, bien plus qu'une montagne. Et si petite Tang, s'est montrée infidèle, il n'aurait pu, l'exécuter ainsi. À mon avis, c'est fable de ton cru, tes intentions, sont insidieuses. Ne serait-ce pas toi, qui as commis ce meurtre ? Tu imputes la faute, à Commandant, ce doux mouton naïf.

Wu Ba se lève, le visage empourpré, crie haut et fort : N'importe quoi !

L'autre poursuit : Vous avez vu, vous avez vu, comment la peur le prend ? Si tu n'as rien, à te reprocher, pourquoi cette couleur ? Si tu avoues, traitement de clémence, si tu t'obstines, nous serons implacables, si tu refuses, de t'expliquer, selon la loi, seras châtié !

Dehors, le vent charrie des pans de neige, faisant vibrer le papier des fenêtres. La nuit est avancée, le chien dans la cour se met à aboyer furieusement.

L'ex-femme de Wu Ba va jusqu'à la cuisine et s'enquiert d'une voix forte : Qui va là ?

– Moi.

Derrière la fenêtre une voix de femme, rauque, familière, se fait entendre. Dans la lumière qui éclaire la fenêtre se projette une silhouette incertaine, séparée de nous par cette simple couche de papier. Nos corps se contractent, nous voudrions nous faufiler dans un trou de souris. Wu Ba, debout au pied du kang, a le visage jaune comme un coing, la sueur perle à la racine de ses cheveux, le verre qu'il tient à la main tombe sur le sol.

Ses lèvres tremblent, il répète sans fin des mots sans suite : Grâce… ah, pardonne-moi…

Nous voyons son corps rapetisser, de plus en plus, soudain il a disparu, tout comme une bête sauvage tombe dans un piège.

Notes

1. *Chroniques du village des Trois*, fable déguisant une violente satire politique, écrite entre 1961

et 1962.

2. Ligne fixée par Mao en 1960 pendant la Révolution culturelle : la lutte des classes, la lutte pour la production, et l'expérimentation scientifique.

3. Le personnage du cochon, disciple du moine bouddhiste Xuan Zang dans le roman *Le Voyage en Occident*. Le moine était parti en Inde au VII[e] siècle pour chercher les canons bouddhistes afin de les traduire en chinois.

4. L'un des quatre canons masculins de la beauté dans la Chine ancienne (époque des Trois royaumes).

5. Récit romancé de la rébellion de cent huit brigands commandés par Song Jiang à la fin de la dynastie des Song du Nord. Parmi ces brigands, soixante-douze sont les lieutenants des trente-six brigands principaux, Shi Qian est l'un d'entre eux, habile voleur.

6. Déesse de la miséricorde et protectrice des enfants, forme chinoise de la divinité bouddhiste Avalokitesvara.

7. Chant accompagné de mouvements dansés qui exigent de grandes torsions du corps. La tante se dandine sur ses petits pieds (probablement bandés).

8. Jatte que l'on achète à la mort d'un des deux parents, dans laquelle on fait brûler du papier d'argent et que le fils aîné brise en public le jour de l'enterrement pour manifester sa piété filiale.

9. L'expression désigne, entre 1940 et 1970, les propriétaires terriens, les paysans riches, les contre-révolutionnaires et les mauvais éléments.

10. Petit village près de Tianjin repéré par Jiang Qing parce qu'on y chantait les opéras modèles et y organisait des concours de poésie.

Graine de brigand

1.

L'instructeur politique de la « Troisième compagnie d'acier » du Corps des civils mobilisés de Bohai, un homme de haute stature mais au corps flasque, donne l'ordre à deux jeunes miliciens d'attacher père à un gros mûrier. On est au début de l'hiver 1948, au moment de la nuit le plus ténébreux avant l'aube. Quand le jour pointe, père remarque à quel point l'arbre a été dénudé de son écorce par les gens affamés. L'un des deux miliciens se nomme Liu Changshui, l'autre Tian Shenggu, tous deux sont natifs du canton nord-est de Gaomi, leurs visages lui sont familiers, mais il serait bien incapable de mettre des noms dessus. Eux, en revanche, connaissent bien Yu Douguan, cette graine de brigand. Même si sa renommée n'est pas aussi grande que celle de grand-père, il compte cependant parmi les figures légendaires du canton nord-est. Quand ils entendent l'ordre donné, ils sont bien embarrassés, et cela apparaît vaguement sur leurs visages dans la pénombre environnante. Ils ne se montrent pas très zélés pour exécuter cette mission. L'instructeur tapote l'étui en bois de son mauser, il les réprimande d'une voix rauque.

– Qu'est-ce que vous avez à lambiner comme ça ? Parce que c'est un pays, hein ? Attachez-le serré, et en vitesse !

L'instructeur parle avec un fort accent de la région de Laixi ou de Haiyang, il est malade, il se penche souvent pour tousser ou cracher. Père voit le scintillement de ses dents dans la lumière de l'aurore.

Les deux miliciens, l'un à sa gauche, l'autre à sa droite, le ficellent solidement au

mûrier. Lui, en rusé qu'il est, prend une inspiration maximale pour résister à l'entame de la corde sur ses chairs, à l'expiration, l'attache sera plus relâchée. L'air frais du petit matin a rendu la corde raide, les fines spinules le piquent comme des pointes d'aiguille, il sent combien sa peau est chaude, la tête lui tourne, son nez est terriblement enflé.

L'ordre exécuté, les deux hommes se retirent à l'écart. L'instructeur, soupçonneux, leur jette un regard en coin, s'avance pour vérifier la qualité du serrage. Père s'empresse de bomber le torse, de gonfler le ventre pour que la corde morde bien dans les chairs. L'instructeur essaie de passer deux doigts accolés de sa main mutilée dans l'interstice entre les liens et le corps, en vain, l'attache est serrée, solide, de bonne qualité. Il émet un grognement de satisfaction à l'adresse des deux jeunes miliciens.

Il dit à père, avec haine : Espèce de petit salopard, on va voir si tu vas encore te sauver !

Père entend des bruits confus de souffle dans les poumons de l'instructeur, il sent aussi l'odeur fétide qui monte de ses gencives enflammées, il se réjouit du succès de sa feinte, il va pouvoir chasser l'air de sa poitrine et l'espace entre la corde et ses chairs sera retrouvé.

Le ciel a pâli quelque peu, du campement de la milice à cent mètres de là parviennent les braiments des ânes, l'air est glacial, ces cris semblent tout bons, tout chauds, ils sont pleins de l'odeur de fourrage remontant de l'estomac des bêtes. Un homme maigre et noiraud arrive de là-bas. Père reconnaît le commandant de la compagnie, il voit la capote militaire japonaise qu'il porte.

– Vous l'avez rattrapé ? demande-t-il.

– Oui, répond l'instructeur, ce petit salopiaud a de bonnes jambes, si je l'avais pas blessé, il aurait pris la fuite !

Soudain père sent de nouveau la douleur de la blessure faite par la balle qui l'a touché au mollet ; si l'instructeur n'avait pas mentionné ce point, elle ne se serait pas manifestée aussi franchement. Il se félicite que l'os ne soit pas atteint, c'eût été bien plus dommageable, les chairs molles guérissent vite.

Le commandant approche de père sa face noire et luisante qui fait penser à de la fonte brute, il le fixe un moment de ses petits yeux au regard froid, puis il brandit soudain ses paumes d'acier et en frappe père au nez.

– Salaud ! dit-il, je vais te fusiller, sale bâtard ! S'enfuir comme ça avant le

combat, tu parles d'une graine de brigand !

Le nez de père est tout endolori, alors qu'il va pousser un cri de douleur, il sent quatre coulées d'un liquide chaud sur son visage : deux rangs de larmes, deux de sang.

Il ne peut les essuyer, tout cela lui pèse, alors pff ! pff ! il crache ce liquide salé qu'il a dans la bouche et jure : Putain de commandant ! Et depuis quand les communistes frappent les gens ?

Le commandant brandit de nouveau la main et arrange encore le nez de père, il lui renvoie la balle : Un communiste ne frappe pas les braves gens !

Père sait qu'une prise de bec n'est pas la bonne méthode, à moins de se retrouver à souffrir dans sa chair, il n'y a rien d'autre à en attendre, il la boucle, baisse la tête.

Le commandant presse l'instructeur d'aller se reposer un moment au campement et ordonne aux deux jeunes miliciens de surveiller père étroitement. Liu et Tian portent chacun à l'épaule un vieux fusil fabriqué à Hanyang, modèle que les troupes régulières de l'Armée de libération ont abandonné, ils obtempèrent à l'injonction de leur supérieur. Le commandant et l'instructeur, l'un grand, l'autre petit, s'en retournent vers le campement ; le second tousse terriblement, c'est un grand serviteur de l'armée régulière, il a été muté en région pour cause de maladie. Liu et Tian portent une vieille veste ouatinée ; une grenade à manche de bois est coincée dans leur ceinturon en vachette noire. Le soleil à l'est brûle comme une boule de feu, éclairant les pans de murs en ruine du village désolé, les bois putréfiés et les herbes séchées couvertes de gelée blanche. Liu et Tian ont du givre sur les sourcils ; leur visage noiraud offert à l'éclairage du soleil s'empourpre telle une étrange fleur de tournesol. Un souffle chaud d'un blanc laiteux s'exhale de leur bouche, c'est déjà la fin du neuvième mois du calendrier lunaire, l'automne s'achève, père a du vague à l'âme. Liu Changshui bâille, son corps vacille un peu.

Il s'adresse à père : Yu Douguan, tous s'accordent pour dire que tu es un brave qui n'a peur de rien, pourquoi tu t'es enfui ? Dans le Corps des civils mobilisés, y a pas trop de risque de mourir !

Père lui lance un regard de mépris, il ne dit mot, il n'a pas le cœur en fête, être pris pour un flanchard, quelle humiliation ! Mais il ne cherche pas à se disculper.

Tian Shenggu s'adresse lui aussi à père : Dis donc, petit drôle, tu nous as fait passer une sale nuit. Qu'est-ce qui t'a pris de fuir ? Tu ne savais pas que les troupes attendent ce ravitaillement ? J'ai peur qu'on te fusille sous peu, quel message veux-

tu transmettre à ta famille, dis-le-nous, quoi qu'il en soit on est tous des pays.

Père lui dit : Essuie le sang que j'ai sur le visage, que je ne me présente pas avec le nez et les yeux malpropres devant la mort.

Les deux miliciens échangent un regard, ils sont très méfiants.

– Yu Douguan, tu ne vas profiter de ce qu'on essuie le sang de ton nez pour nous mordre les doigts ?

Père ne peut s'empêcher de rire, il ne sait pas bien sûr que ce sourire sur son visage est si bizarre qu'il terrifie les deux jeunes. Ils se font des politesses, aucun ne veut braver le danger.

Père est furieux : Putain, arrêtez votre petit jeu, plus la peine d'essuyer mon visage !

Tian Shenggu est inquiet, comme s'il était gêné, il bafouille : Douguan, ce n'est pas que je refuse de le faire, mais tu es terrible, les gens au village racontent que lorsque tu étais au Japon, tu as tué un ours noir en le mordant, et moi je la vois cette dentition, aussi solide que de l'acier.

Père répond : Trêve de discours ! Pas besoin que tu essuies quoi que ce soit.

D'un trou dans sa veste ouatinée déchirée, Tian Shenggu tire un morceau crasseux de coton, il s'approche prudemment de père, il essuie à la diable le sang qui macule son visage, puis sort encore un peu de coton, le partage en deux, et en fait deux petites boules qu'il place dans les narines d'où sort le sang. Cela augmente encore la dilatation des cavités nasales.

Père grommelle : Tu veux que je meure asphyxié ? Retire-moi vite ce coton !

Tian Shenggu répond : Vieux Yu, cela partait d'une bonne intention de ma part, mais toi faut que t'y voies de la malveillance, j'ai obstrué pour éviter que ça saigne.

Père réplique : J'ai du sang en quantité, je ne risque pas de le perdre en entier, ôte-moi ça et en vitesse, cela m'oppresse tellement que j'en ai la tête qui tourne.

Tian Shenggu retire les boules de coton des narines de père et les jette par terre avec dégoût. Sur le sol, à présent tout à fait éclairé, une douille de balle en laiton scintille d'un doux éclat.

Liu Changshui éternue, puis il s'essuie la bouche dans la manche toute luisante de sa veste et dit : Vieux Yu, tu te rappelles encore de Dezhi qui a combattu les chiens avec toi dans la grande combe ? C'est mon petit oncle.

Père mobilise son énergie, il observe le visage maigrelet de Liu Changshui, s'efforce de chercher dans ses souvenirs de jeunesse engloutis le visage de son

héroïque compagnon. Dans son esprit apparaît le ciel brumeux de ce début d'hiver et, au-dessous, ces nuages pleins d'humidité qui déferlaient, enveloppant les champs de sorgho ; l'eau de la Mo qui sanglotait, l'âpre vent d'est, les abois furieux des chiens enragés, leurs halètements, le bruit clair de l'explosion de la grenade à main, tous ces sons retentissent à son oreille. L'odeur des cadavres en décomposition, celle des fientes des corbeaux, celle de la poudre des explosifs, du mercurochrome accompagnant les sons et les images, affluent en même temps dans son cerveau. Parmi cette masse de sensations mêlées finit par émerger lentement l'image d'un adolescent longiligne, au visage jaune et aux prunelles jaunes également. Si, à l'époque, père s'était jeté dans la bataille contre les chiens enragés, s'il avait lancé deux grenades à main lors de ce combat à la vie et à la mort, c'était pour protéger son père et sa mère. Le bruit terrible des explosions, la fumée légère et les lambeaux des corps des hommes et des chiens s'élevant lentement forment une force qui l'atteint avec brutalité. Son cœur se serre, immédiatement une atroce douleur, inexprimable, le touche au bas-ventre ; l'« œuf » rescapé, très développé, se rétracte terriblement. Pendant toutes les années qui ont suivi ce combat, chaque fois qu'il repensait à Qing'er, ma propre mère, cette douleur se déclenchait.

Père, ému, regarde le visage de Liu Changshui.

Il marmonne : Dezhi est ton petit oncle ? Et toi, t'étais planqué où à l'époque ?

La réponse de Liu Changshui se perd dans un brouhaha de voix. Sous le soleil rouge, le bivouac, à une centaine de mètres d'eux, s'anime dans une belle pagaille, les centaines de miliciens se glissent de dessous les charrettes ou d'abris improvisés contre le gel, faits de vieilles toiles imperméabilisées. Le commandant, le torse bombé, les yeux brillants, se sert d'un sifflet en métal, les sons aigus qui en sortent filent bien haut, par-dessus la symphonie qu'émettent des centaines de corps, pareils aux cris des mouettes au-dessus des vagues. Bizarrement, les dizaines d'ânes s'excitent eux aussi, leurs braiments modulés viennent couvrir complètement les sons du sifflet.

Père est dans la milice depuis un mois, c'est la première fois qu'il quitte la compagnie, le voici devenu un spectateur désorienté. À regarder les autres s'affairer, un sentiment d'amertume monte en lui. Certains miliciens s'occupent des charrettes, d'autres vont puiser de l'eau au puits au bord de la route. Père voit la légère vapeur chaude qui s'exhale du seau tout juste remonté. Les ânes assoiffés s'ébrouent à la vue de l'eau. S'élèvent alors les fumées des cuisines. Le

commandant siffle le rassemblement pour les deux cents miliciens, leur demande de former les rangs, de s'avancer vers père.

Liu Changshui lui dit à voix basse : Le gars, ton heure est arrivée.

Père ne quitte pas des yeux les hommes qui avancent face au soleil, son regard est plein d'affection. Il n'a pas peur du tout. Il était persuadé qu'avant la venue de la Mort, on devait ressentir quelque chose de spécial, eh bien non, rien, tout est normal. D'un regard critique, il observe la troupe qui se rapproche, se moquant de la cadence irrégulière des hommes, de leurs façons bizarres de marcher, celles de paysans. L'instructeur, qui a reçu, lui, une formation régulière, a beau s'égosiller à lancer des mots d'ordre, les pieds des miliciens n'en continuent pas moins de faire ce que bon leur semble, sans marquer la cadence. Quand la troupe arrive à cinq pas du gros mûrier, l'instructeur lance un : « Halte ! »

Mais les miliciens ne parviennent pas à obéir, comme entraînés par la force d'inertie, une foule de visages familiers est massée devant père. Il n'a pas envie de les voir, il porte son regard au loin. Il reste quelques personnes sur le campement, certaines, tenant un fusil, montent la garde, d'autres enterrent les marmites dans les braseros creusés dans le sol pour préparer le repas, d'autres puisent toujours de l'eau pour abreuver les ânes. Les herbes folles ont pratiquement envahi les rues, les villageois semblent avoir été exterminés.

L'instructeur lance haut et fort : Camarades, bien que notre compagnie de miliciens ne soit pas une unité régulière, de fait, c'en est pratiquement une ; à présent que la campagne de Huaihai a commencé, les troupes du front ont besoin d'être ravitaillées, nous devons nous efforcer d'aller de l'avant, d'accomplir cet exploit. Mais les dix doigts ne sont pas de longueur égale et une crotte de rat peut gâter une marmite de brouet, cette nuit, Yu Douguan a déserté, il a essayé de prendre la fuite, nous l'avons rattrapé ! Les chefs de la région militaire ont fait nos louanges en tant que compagnie modèle apportant assistance aux combattants du front, faisant honneur au Corps des civils mobilisés du Bohai. Est-il possible d'accepter dans notre compagnie un tel flambard ?

L'instructeur s'attendait à des cris de colère de la part des miliciens, mais ils gardent la bouche hermétiquement close, personne ne souffle mot. Il continue sa manœuvre de propagande incitatrice pour attiser l'indignation contre celui qui tient à sa peau et a peur de la mort, il n'hésite pas à agonir mon père d'injures humiliantes.

Les miliciens ne bronchent toujours pas. Le commandant perd son sang-froid.

Il crie : Dites voir, un déserteur comme lui ne mérite-t-il pas d'être fusillé ?

Les miliciens gardent la tête baissée, ne pipent mot.

Père ainsi humilié par l'instructeur est à bout de colère, il relève la tête et jette : Putain de tubard, arrête de brailler comme ça, décapitation ou fusillade, à votre bon gré, si moi Yu Douguan avais joué les mesquins, les poules mouillées, je ne serais pas le fils de Yu Zhan'ao !

Le commandant : Ah, ah, mon petit gars, tu tiens tête, mais alors, si tu n'as pas peur de la mort, pourquoi as-tu déserté avant le combat ?

Père : Je ne suis pas un déserteur.

L'instructeur : Tu n'es pas un déserteur mais tu as quand même parcouru cinq bons kilomètres, si on ne t'avait pas rattrapé illico, pour l'heure tu serais à Linyi.

Père : Je suis somnambule.

Le commandant éclate de rire : Dis donc petit drôle, tu ne manques pas d'arguments. Et la direction que tu as prise était même fort précise, pourquoi n'es-tu pas allé vers le sud ?

Père : Relâchez-moi, et cette nuit, quand je serai somnambule, j'irai vers le sud.

L'instructeur : Pas si simple.

Père soupire : Comme vous voudrez, mais en tout cas, j'ai pas peur de mourir.

L'instructeur fait sortir des rangs Wang Shengjin, le coéquipier de père, et lui demande de témoigner. C'est un homme d'âge moyen, costaud, il partage avec père la responsabilité d'un âne noir et d'une charrette à roues de bois transportant trois cents kilos de millet.

L'instructeur lui demande : Wang Shengjin, viens témoigner, est-ce que Yu Douguan est somnambule ?

Wang Shengjin garde la tête baissée, père ne peut voir son visage, il aperçoit juste ses deux grandes oreilles toutes rouges et ses cheveux poivre et sel, emmêlés au-dessus du crâne.

L'instructeur lui donne une bourrade et dit : Allez, parle, t'es muet ou t'es sourdingue ?

L'intéressé sursaute, sa tête plonge plus bas encore, ses oreilles sont de plus en plus rouges.

Le commandant jure : Espèce de salaud, si tu ne parles pas, tu seras fusillé toi aussi !

Le pied du commandant accompagne les injures et va botter le derrière de Wang Shengjin, celui-ci s'affale sur le sol. Le commandant le relève par le col de sa veste, l'homme garde le menton serré contre la poitrine. De son genou plié, le commandant lui pilonne le coccyx, le ventre de Wang se redresse vers l'avant, des pleurs aigus, pareils à ceux d'un enfant, sortent par à-coups de la gorge de ce grand gaillard loyal.

L'instructeur demande, furieux : T'as pas honte de pleurer ? On t'a pas frappé, on t'a pas injurié, qu'est-ce que t'as à pleurer comme ça ?

Père intervient : Oh ! ça va le tubard, arrête de débiner un honnête homme, s'il faut fusiller quelqu'un, fusillez-moi, ne faites pas souffrir ainsi mon compatriote.

– Ah, voilà que tu t'intéresses à ce qui est juste ou non, dit l'instructeur en toussant, nous ne pouvons pas fusiller un milicien qui souffre de somnambulisme, mais nous ne pouvons pas non plus ne pas fusiller un salaud qui se prétend somnambule alors qu'il pensait en fait prendre la fuite !

Insensiblement, il fait de plus en plus jour, les arbres dépouillés de leur écorce, chacun à sa place respective, brillent d'une pauvre lumière blanche ; dans le foyer improvisé, le feu est doré, un milicien est en train de verser un sac de grains de sorgho rouge foncé dans la marmite en fer où l'eau bout à gros bouillons, les éclaboussures ont dû le brûler au visage et père, de loin, à la vue de cette face étrange ne peut s'empêcher de rire. Un vol de corbeaux au plumage d'un bleu pareil à celui des tuiles se risque à voler sur le campement, en masse batailleuse s'abat sur les charrettes transportant les céréales ; les becs durs attaquent les sacs. Les miliciens chargés de les protéger chassent les oiseaux sans répit, ces derniers s'envolent bruyamment en un nuage.

Père dit : Qu'est-ce que vous attendez pour tirer les corbeaux, c'est bien la peine d'avoir des armes ?

Le commandant et l'instructeur se précipitent sur quelques pas, ils dégainent leur mauser en criant : Dégagez, dégagez, qu'on ne vous blesse pas par accident !

En entendant ces cris, les miliciens surveillant les grains s'écartent à la hâte et se plaquent au sol. Le commandant et l'instructeur se ruent de nouveau en avant de quelques pas, puis ils s'agenouillent et tirent. Les sons clairs des coups de feu redonnent de l'allant à père, sa circulation sanguine s'accélère. Il voit les douilles brillantes voler en faisant des culbutes dans les airs. Les corbeaux effrayés s'envolent, l'un d'entre eux semble avoir été touché, il est sur le sol et bat des ailes.

Les corbeaux poussent des croassements bizarres, un âne est tombé. Quelqu'un crie : « Ça se gâte ! Un âne est mort ! » La troupe se disperse dans un beau tumulte, court jusqu'au campement pour voir quel âne a été touché, Liu Changshui et Tian Shenggu suivent le mouvement, portant leur gros fusil, oubliant l'ordre qu'ils ont reçu de surveiller père. Ce dernier profite de l'occasion pour contracter ses muscles, libérer un bras, puis il se dégage en entier. Il est libre, debout sous l'arbre, il observe ce pauvre mûrier, les vagues de la faim le tenaillent. Sur la blessure à sa jambe s'est formé un caillot, dès qu'il bouge la blessure s'ouvre de nouveau, un peu de sang suinte. Il roule le bas de son pantalon, saisit une poignée de poussière qu'il applique sur la plaie. Du campement parviennent les pleurs caractéristiques de Wang Shengjin, semblables à ceux d'un bébé ; père devine que l'âne tué est le mâle noir placé sous la surveillance de Wang et sous la sienne, bête dont ils se servent tous les deux. Il lui semble percevoir l'odeur de la chair d'âne, aussi se dirige-t-il crânement dans cette direction.

Attrapant les miliciens à l'épaule pour les repousser, il crie : Écartez-vous, écartez-vous, laissez-moi voir, laissez-moi voir !

Ses mains ont la force de tenailles, les épaules ainsi saisies reculent sur le côté, il voit que la tête de l'âne noir a été touchée par une balle ; bien que ses quatre sabots moulinent en l'air, il a déjà perdu cinq à six litres de sang, il n'est plus bon à rien.

Wang Shengjin braille tout en caressant le ventre de la bête : Mon âne… mon âne…

2.

Père se penche, empoigne l'épaule de son compère ; il le relève et le console : Vieux Wang, ne pleure plus, il est mort et c'est une bonne chose, on va manger de la viande d'âne, tu as oublié le proverbe « au ciel, chair de dragon, sur terre, chair d'âne » !

Wang Shengjin empoigne père à son tour et jure : C'est toi qui leur as donné de mauvaises idées en disant au commandant et à l'instructeur de tuer les corbeaux et c'est mon âne qui a été tué !

Le commandant et l'instructeur reprennent soudain leurs esprits, pointant leur pistolet sur père, ils crient en chœur : Défense de bouger, au moindre geste on te

fusille !

Père leur dit : Vous me fusillez pour quoi ? Vous vous en voulez pour votre mauvaise technique au tir, et vous vous en prenez à moi ?

Père critique avec mordant les deux hommes, on dirait un chef d'escouade blâmant deux de ses soldats. Il rappelle que la main droite de l'instructeur est estropiée, en se servant de la main gauche son tir n'était pas précis, c'est excusable, mais toi commandant, il ne te manque pas un doigt, et voilà que tu abats un âne alors que tu visais un corbeau. Qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi riez-vous ? En fait le commandant a un doigt en trop à la main gauche. Avec onze doigts, le tir n'est pas précis non plus, et tu as le toupet de m'injurier, attends que je te fasse une démonstration ! Tout en parlant, il s'empare de l'arme que le commandant tient à la main, d'un geste insouciant et naturel, sans la moindre affectation. Le commandant ne manifeste aucune opposition, et personne ne trouve rien à redire.

Père ouvre l'âme du revolver, il la regarde en plein soleil, frotte la gueule et déclare avec dédain : Ce vieux machin, on le jetterait à la rue que personne ne le ramasserait, celui, fabriqué en Allemagne, luisant comme un miroir, dont mon père se servait à l'époque, c'était autre chose comme qualité, dès qu'on jouait sur la détente, ta, ta, ta, elle chantait comme un petit coq, ça c'était une arme !

Tout en parlant, il s'empare également du revolver de l'instructeur, ce dernier pousse un cri bizarre, une violente quinte de toux le plie en deux.

L'instructeur crache du sang, le visage jaunâtre il se redresse, regarde père d'un air furieux. Père a un mauser dans chaque main, son corps nourri à la viande de chien est élancé, on dirait un pin noir, haut et droit. Sur son visage solide couvert de balafres se montre le sourire insolent du petit voyou.

L'instructeur siffle entre ses dents : Sale bâtard, rends-moi le mauser !

– Te le rendre ? dit père avec un sourire rusé, et pour quoi faire ? Pour que tu me fusilles ?

Le commandant semble sortir d'un rêve, son visage noiraud est livide de peur, ses mains tremblent, le tout petit doigt surnuméraire rouge derrière le pouce de la main gauche tremble plus que les autres.

Père lève les bras et tire deux coups, un de la main droite, un de la main gauche, un corbeau est touché en vol et tombe au sol.

Père dit : Commandant, ton vieux revolver n'est décidément pas précis.

Les gestes avec lesquels il a pris ces deux armes font montre d'une grande

maîtrise. Qui voudrait lui prendre une arme n'étant pas armé soi-même périrait vraisemblablement par cette arme.

Le commandant dit d'une voix pitoyable : Yu Douguan, on ne te fusillera pas, rends-nous nos armes !

Père répond : Eh bien moi, je ne tomberai pas dans le panneau, car si je te le rends, bien en face de toi, tu me fusilleras par-derrière.

– Non, je le jure devant le Ciel.

– Inutile de jurer, les serments, moi j'y crois pas.

L'instructeur prend un ton sévère : Yu Douguan, tu vas trop loin !

Père répond : Instructeur, tu es malade, te mettre en colère ne va pas arranger les choses.

Et l'instructeur de cracher à nouveau du sang.

Le commandant reprend la parole : Douguan, on va négocier, tu nous rends nos armes et on te laisse rentrer chez toi.

– Non, non et non, mon intention est toujours d'aller porter cette charrette de céréales à l'Armée de libération. On va arriver sous peu à Xuzhou, on est presque au bout de la course, et il me faudrait rentrer pour être traité de déserteur avant le combat, ce serait pas glorieux, ça non !

– Si telle est ton idée, c'est vraiment tout ce qu'on peut espérer de mieux, n'empêche qu'il faut nous rendre nos armes, sinon comment faire face à une mauvaise situation si elle se présente ?

– Je vais les porter à votre place, si rien ne devait se passer, à quoi ça sert que vous les ayez sur vous, et s'il se passait quelque chose, de toute façon vous ne sauriez pas vous en servir, c'est plus sûr si c'est moi qui les porte.

Le commandant veut ajouter quelque chose, père l'arrête : Commandant, si tu la ramènes encore, je pars pour de bon, et avec le pistolet.

Le commandant jette un coup d'œil à l'instructeur et lâche : Bon, comme tu voudras, mais un homme de caractère doit tenir sa parole, tu dois aller au bout de ta mission.

– Sois tranquille, commandant, répond père, j'ai dit que je ne me sauverai pas, et je ne me sauverai pas.

Wang Shengjin est toujours à genoux, en larmes, à caresser le ventre de l'âne.

Le commandant, agacé, lui dit : Arrête de pleurer, ce n'est qu'un âne, non ?

L'autre, les yeux pleins de larmes, gémit : Ah, commandant, c'est que chez nous,

pour tirer la charrue, faire tourner la meule on compte sur lui !

Le commandant : Oui, oui, je sais, mais moi je ne l'ai pas fait exprès, c'était pour protéger les céréales, non ? Si le Guomindang sortait vainqueur, vos terres seraient rendues aux propriétaires terriens, alors à quoi vous serviraient vos ânes, hein, dis-moi ? Une guerre populaire à une si grande échelle, ça mérite bien que chaque foyer sacrifie un petit peu de ses intérêts, non ?

Wang Shengjin a cessé de pleurer, mais il fait toujours une mine d'enterrement.

Père fourre les deux revolvers à sa taille et s'adresse au commandant : Le gars, à mon avis comme commandant, tu fais pas le poids, autant me laisser la place, l'instructeur est très malade, il ne peut pas servir à grand-chose.

Le commandant réagit : Impossible, c'est impossible, nous sommes des cadres nommés par le comité du district, comment pourrions-nous te déléguer nos mandats comme ça ?

L'instructeur est si en colère qu'il crache de nouveau du sang, il lève un bras et articule : Tu… tu vas trop loin… tu…

Il n'a pas le temps de finir sa phrase qu'il a un malaise.

Père tapote les pistolets qu'il porte à la taille, et clame : Mes frères, je suis à présent commandant et instructeur, que les incapables laissent la place à quelqu'un de plus compétent, c'est la règle depuis toujours. C'est bientôt le Nouvel An, il fait plus froid chaque jour, mes frères, obéissez à mon commandement, accélérez l'allure et, la tâche accomplie, vous pourrez rentrer passer les fêtes en famille. Bon, vous me soutenez ou pas ?

Les miliciens regardent l'instructeur évanoui au sol et le commandant fou de rage, à l'expression de leur visage, on voit qu'ils se sentent perdus.

Père insiste : N'ayez pas peur d'eux, ils n'ont plus d'arme à la ceinture, ils valent moins qu'un milicien, et moi j'ai deux revolvers !

Liu Changshui, Tian Shenggu et une dizaine d'éléments principaux détenteurs d'une arme échangent simplement quelques mots, leur décision prise, Liu déclare : Douguan, tu as dit et répété qu'il était possible de livrer au plus tôt les grains sur le front, tu es un brave, un bon soldat du Parti communiste, nous te soutenons pour le moment.

Devant la prise de position des éléments armés de la compagnie, les autres miliciens font chorus : Nous te soutenons nous aussi, finissons-en vite avec cette tâche et rentrons chez nous au plus tôt.

Père en saute de joie, il donne ordre sur ordre : réparer les sacs endommagés par les becs des corbeaux, pas question de perdre un seul grain, répartir les sacs de la charrette de Wang Shengjin sur d'autres véhicules ; éviscérer, dépouiller et désosser l'âne mort, couper la viande, la mettre immédiatement dans une marmite, ramasser du bois mort et faire un feu d'enfer pour la cuire ; que chacun vérifie l'attelage de sa voiture et de son âne, mette de la graisse, répare s'il le faut.

– Quiconque osera désobéir aux ordres, au mieux sera amputé d'une oreille, au pire, des deux.

Montrant le commandant et l'instructeur, père ajoute : Je ne suis pas aussi salaud que ces deux types-là, toujours à vouloir vous fusiller pour un oui ou pour un non, moi, je suis un fonctionnaire éclairé, j'abolis la peine de mort !

Les miliciens s'activent à exécuter les ordres de père, une effervescence peu commune règne dans le campement, chacun s'affaire, seules trois personnes ne font rien : Wang Shengjin, le commandant et l'instructeur.

Père dit : Wang Shengjin, quand ta charrette sera déchargée, tu pousseras l'instructeur, il ne peut plus marcher.

Wang Shengjin, à cause de la mort de son âne chéri, a le cœur lourd.

Il est furieux : Je ne pousserai pas la charrette !

Père : Ah oui ? Tu auras l'oreille coupée !

Wang : C'est bon, je pousserai, mais pour mon âne ?

Père : Mon vieux Wang, t'en fais donc pas, je t'aiderai à trouver un mulet, je m'en porte garant.

Wang Shengjin s'obstine : Je ne veux pas d'un mulet, je veux un âne.

Père : C'est bon, c'est bon, tu l'auras ton âne.

Le commandant renifle de mépris.

Père s'adresse à lui : Toi, Un-doigt-de-plus, ton mépris, tu te le gardes, pendant que Wang Shengjin poussera la charrette, toi, tu tireras devant, pour remplacer l'âne.

– Non ! dit le commandant.

– Vas-y, répète pour voir si tu oses ?

– Non, non et non !

Père arrache le couteau que Wang Shengjin porte à la taille, il en essaie le tranchant, le trouvant trop émoussé, il appelle un milicien armé d'un fusil, il lui emprunte sa baïonnette, la frotte contre ses semelles et s'approche en riant du

commandant : « Alors ? » Le commandant persiste : « Non ! » Père lui décoche un coup de pied qui l'envoie au tapis, avant qu'il ait le temps de se relever son poignet est immobilisé par le pied de père, lequel, d'un geste vif, faisant tourner la lame, lui tranche ce doigt surnuméraire qui tremblote. Le commandant pousse un cri de douleur. Père prend une poignée de terre, l'applique sur la main du commandant, puis il se met en retrait sur le côté et le regarde se relever lentement. L'homme pleure à chaudes larmes et hurle, de tristesse ou de colère ? Allez savoir. Le doigt bizarre palpite sur les herbes fanées. Les miliciens observent la scène, formant cercle autour.

Père crie haut et fort : Frères, je l'ai opéré, je suis le premier chirurgien au monde !

La fanfaronnade de père suscite un bon éclat de rire.

Père gronde le commandant : Et tu pleures, et pourquoi ? Tu devrais me remercier, maintenant que tu n'as plus ce damné doigt, tu pourras trouver une jolie épouse, avec ce doigt surnuméraire laquelle serait allée avec toi ? Hein, laquelle ?

Le commandant fait un bond, cache sa main et jure : Douguan, j'encule ta mère, espèce de graine de brigand !

Père, la baïonnette à la main, est tout sourire : Alors, tu tireras la charrette ?

– Oui, oui ! Un tigre qui se retrouve dans la plaine est mordu par un chien ! répond le commandant.

Père n'est absolument pas fâché, il essuie la baïonnette sur son vêtement, la rend au milicien.

Le fumet de la viande d'âne se diffuse peu à peu, le givre sur les herbes desséchées commence à fondre, le soleil est à une perche de haut.

Depuis que père avait, par un procédé de voyou, usurpé l'autorité du commandant, l'atmosphère sérieuse et guindée qui régnait jusque-là dans la compagnie est devenue bouillonnante, laissant place à l'espièglerie. Cette métamorphose ressemble à celle que connaîtrait un homme d'âge moyen, apathique, changé en un garçon méchant et amusant. Père, parmi les quatre-vingt-dix-neuf ânes du convoi, a choisi comme monture une petite ânesse de la couleur du jaune d'œuf, il a fait également de Qiu Changshui et de Tian Shenggu sa suite attitrée, le dernier étant désigné comme « Tian Shenggu devant l'âne », le premier comme « Qiu Changshui derrière l'âne », par imitation du général Yue Fei et de ses

« Zhang Bao devant le cheval » et « Wang Heng derrière le cheval ». Quant aux trois cents kilos de grains transportés dans la charrette à roues de bois dont étaient responsables à l'origine les deux miliciens, ils ont été répartis dans les autres véhicules ; enfin, pour boucler l'affaire, leur charrette a été abandonnée sur le bord de la route. Chaque fois que le convoi se met en marche, père chevauche l'ânesse, emmenant avec lui Liu et Tian ; ne s'accordant aucun répit, il galope de la tête de la file à la queue, et repart en sens inverse. Lui galope, ses deux acolytes courent, et tous de brailler comme de beaux diables des paroles rimées, parfois complètement absurdes, parfois terriblement sérieuses, afin de stimuler le moral des troupes. Au bout de quelques jours Liu et Tian en ont la voix tout éraillée, les pieds couverts d'ampoules ; ils trouvent que faire partie de la suite est bien plus fatigant que pousser les charrettes, ils ont envie de démissionner. Père leur dit : « À qui s'arrête, oreille coupée ! » Liu et Tian se touchent les oreilles, en fin de compte, ils y tiennent trop, ils doivent donc continuer d'accompagner père en courant, l'un devant l'âne, l'autre derrière, et de brailler comme lui. Mais en réalité, la plus à plaindre est encore la petite ânesse chevauchée par père.

Comme il a été dit plus haut, elle est couleur du jaune d'œuf, couleur noble et chaleureuse, celle de la grandeur de l'empereur, on aurait beau battre à mort un teinturier qu'il n'en arriverait pas davantage à fabriquer cette teinte. Parmi les millions et les millions d'ânes de par le monde, elle est la seule à être dotée d'un jaune si pur. Rien d'étonnant à ce que père ait laissé de côté tant d'ânes mâles de haute stature aux jarrets et aux sabots vigoureux pour la choisir, elle. En plus de sa couleur, elle a d'autres qualités précieuses : un tempérament doux et bienveillant, et même un peu sentimental, une aptitude à comprendre vos intentions et à accepter des humiliations pour aller au bout de sa mission. La nature l'a dotée de grands yeux pareils à des cloches, de longues et délicates oreilles, d'un nez rose tout humide, de lèvres douces et sensibles, de jolis petits sabots bien réguliers, on ne trouve rien en elle à critiquer. C'est incontestablement la reine au royaume des ânes. Elle regarde souvent père de ses beaux yeux brillants, son image à lui s'y trouve reflétée à l'envers. Quand elle allonge la langue pour lécher la main de père, on a l'impression qu'elle va parler à tout moment. Père n'est pas idiot et, bien naturellement, il ressent profondément le vif attachement qu'a pour lui la petite ânesse, il est en proie à deux sentiments contradictoires : l'envie de la chevaucher, et la crainte d'écraser sa colonne vertébrale sous le poids de son propre corps à lui.

Crainte qui devait persister jusqu'à la traversée de la rivière gelée.

Sous la direction de père, clairvoyante et irraisonnée tout à la fois, le moral des miliciens s'est amélioré dans la turbulence, et la vitesse de la progression du convoi de vivres est allée s'accélérant de jour en jour ; des quinze à vingt kilomètres quotidiens on est passé à vingt-cinq, trente voire trente-cinq. Le vingt-six du dixième mois du calendrier lunaire on a même atteint le chiffre de quarante kilomètres. On approche du front un peu plus chaque jour, l'odeur de la poudre se fait plus prégnante, la route n'a plus de route que le nom ; il faut parfois se débattre dans la boue des rizières après la récolte, les hommes et les ânes sont couverts d'une sueur nauséabonde, ils halètent. Un soir, alors qu'ils bivouaquent au bord d'une rivière, une vieille femme s'en vient mendier de la nourriture, père lui demande à quelle distance ils se trouvent du village de Jiajia, elle répond qu'il reste encore quarante-cinq kilomètres jusqu'à ce centre de stockage et de transport de vivres et de fourrage le plus proche du front pour la puissante armée de campagne du Huadong, c'est aussi la destination de la compagnie de miliciens au terme de ce parcours difficile.

Père en fait un bond sur place, se tord le pied, retrouve son équilibre et rugit, de sa voix qui jamais ne s'éraille : Mes frères, vous entendez, on est encore à quarante-cinq kilomètres du village Jiajia, nous y serons demain soir !

Liu Changshui et Tian Shenggu s'époumonent eux aussi de leurs voix cassées, la petite ânesse de père répond avec enthousiasme à l'appel et y va de braiments sonores, de sa voix de soprano colorature, ses sabots sautillent en une danse à claquettes. Les ânes dételés braient à l'unisson, les miliciens crient à l'unisson, dans le crépuscule qui sombre, au bord de la rivière, c'est la liesse.

La nuit, père a du mal à trouver le sommeil, il est couché sur le dos sur un tas de paille, le regard tourné vers les étoiles étincelantes sur la sombre voûte céleste, il compose des mots d'ordre stimulants pour le lendemain. Pour ce dernier jour, le plus dur, le plus glorieux, il ne faut rien négliger ; les mots doivent être fulgurants, simples, ils doivent donner matière à réflexion, assouvir la faim et étancher la soif, faire oublier la fatigue. Ce n'est pas facile d'en composer toute une série. À la longue, ses paupières se collent, le sommeil le gagne, il agite la main et se dit : et puis merde, remettons ça à demain ! il est persuadé qu'il possède le génie de l'improvisation. Du sud parviennent les sons mats d'explosions, à l'horizon

clignotent des éclairs magnésiques émeraude, les sons roulent pour former une masse compacte, les faisceaux se rassemblent en un pan de lumière puis, immédiatement, des fusillades crépitent comme une pluie violente, des rugissements montent, vagues, évanescents. Il se retourne, se lève, ses sangs s'échauffent, son cœur bat terriblement, ses dents inconsciemment se frottent les unes contre les autres. Au sud le combat est violent, cela l'excite. Père éprouve un immense intérêt pour les guerres qui se déroulent à grande échelle, mais aussi un peu de peur, même si, depuis tout petit, avec grand-père, il a joué du fusil et même tué. S'il ne craint pas la mort, toutefois, il ne se sent pas très adapté à cette grande guerre entre deux blocs. Il s'est pourtant révélé un soldat hors du commun. Plus tard, lors de la campagne de Huaihai, de la bataille de la traversée du fleuve, et pendant la guerre de Corée, il acquerra maints mérites. Ses succès tirent leur force de ses qualités. Le commandant Su, célèbre dans tout le pays, fera ses louanges disant qu'il est « un guerrier-né ». Mais cela se passera après. Pour l'heure, il se relève de son tas de paille, debout au bord de la rivière, il regarde au loin en direction du champ de bataille. Père regrette que sa nostalgie du pays l'ait amené à fuir l'armée quitte à manquer ce grand tohu-bohu. C'est que la moitié du ciel en rougeoie, un vent du sud assez incongru souffle à ses narines l'odeur agréable du champ de bataille, père crispe nerveusement le nez. Il sent comme des effluves brûlants sur ses mains glacées.

La petite ânesse jaune lui lèche les paumes en place de milliers de mots, ses yeux éclairés par le feu et les étoiles, dans l'obscurité qui enveloppe les bords de la rivière, brillent d'un éclat étrange, telles des gemmes des plus extraordinaires. Père se retourne, de son autre main il lui caresse les oreilles, lui tapote le front.

Il lui dit affectueusement : Petite sciène, tu as mangé ? Tu n'aimes pas cette paille molle ? Faut t'en contenter ! Quand demain nous aurons rencontré l'Armée de libération, on leur demandera de leur paille.

La petite ânesse remue la queue, et pète, longuement, bruyamment.

Pendant que père parle avec l'ânesse, les miliciens se sont levés pour la plupart. Ils sont là à regarder vers le sud. Les souffles froids de la rivière les assaillent, père sent une tension entre les cuisses, son unique testicule est contracté mais la douleur n'est pas trop forte. Les lueurs du feu par intermittence illuminent la surface de l'eau, la rivière coule avec l'impétuosité d'un torrent, diffusant des éclats gris. Il avait entendu dire qu'il y avait un pont en bois à l'est, pourvu qu'il n'ait pas sauté.

Père est inquiet.

Il entend Tian Shenggu demander en baissant la voix : Frère aîné, nous allons offrir de la nourriture ou bien nos vies ?

Père répond : Les deux.

Tian Shenggu dit : Frère aîné, le monde est grand, fuyons.

Père lui tord l'oreille et souffle : Tu dis des conneries !

Tian Shenggu cède : Lâche mon oreille frère aîné, c'est bon, je vais avec toi.

3.

Père soudain enfourche l'ânesse, il va et vient entre les miliciens, il dit : Frères, allez, dormez.

Ils répondent : On ne peut pas dormir.

Père : Eh bien, ne dormez pas, debout, en route !

Un milicien : Il fait nuit noire, hommes et bêtes sont épuisés, comment se mettre en route ?

Père jure : Eh bien, dormez, qui ne dort pas sera fusillé !

Les miliciens s'allongent pêle-mêle, seuls deux d'entre eux ne s'allongent pas : le commandant et l'instructeur. Père les met à terre à l'aide de coups de poing et de pied symboliques. Depuis qu'ils ont été dépossédés de tout pouvoir, ils n'ont pratiquement pas fait d'histoires. Bien que l'instructeur voyage assis dans la charrette qui lui est réservée, sa maladie s'aggrave de jour en jour, il crache du sang quotidiennement, son visage est de la couleur d'une feuille d'or. Le commandant ne ménage pas sa peine pour tirer la voiture, montrant clairement qu'un membre du Parti communiste est capable d'œuvrer dans la hiérarchie comme à la base, sans penser à ses intérêts personnels. Une fois mis à terre, l'instructeur n'a rien dit, le commandant a fulminé tout bas.

Père lui dit : Onze doigts, arrête de ronchonner, quand les grains seront livrés, je te rendrai ta vieille pétoire et aussi ton grade pourri.

Le commandant : Tu ferais mieux de me les rendre tout de suite.

Père : Non, impossible. T'es capable de mener le convoi au rythme de quarante-cinq kilomètres par jour ?

Le commandant : Je le peux !

– Vantard, arrête de ronchonner, et si tu continues, je t'ôte les roubignolles !

Le commandant apeuré ne dit plus mot. Le père enfourche la mule, un revolver à chaque main il fait des allées et venues dans le campement, les sabots sur le sol gelé émettent des sons cristallins et rythmés, ils deviennent la cadence de la berceuse que père chante. Père… sa voix sonore rompue aux glissandi est l'image musicale de l'accouplement d'une loche et d'une anguille…

Tout devant, l'Armée mène grand combat
dans l'attente de nos rations
il faut dormir pour livrer ces rations
qui ne dort, j'encule sa mère
grondent, tonnent grenades et canons
à l'aube nous irons livrer ces rations
qui ne dort assez, n'aura forces guère
qui ne dort, j'encule sa mère
chez moi, Yu, l'éloquence est foncière
je parle à tort et à travers
mille lieues, presque avalées déjà
qui fera le couard j'encule sa mère

Les miliciens, charmés par les sons émouvants de la berceuse de père, supportant l'humidité du sol, la faim, le froid, mais aussi la peur du lendemain, entrent en grelottant dans le pays des songes. Dans le bivouac, de sous chaque charrette montent des ronflements convulsifs et des paroles douces dites en rêve.

La petite ânesse est allongée sur le sol, elle a honte de la grossièreté et de la sauvagerie de celui qui est cher à son cœur et de ce qu'il n'ait aucun respect pour elle en désignant directement le coin honteux de son corps. Elle éprouve de la honte, mais aussi de la rancœur, de la tristesse, de l'indignation.

Père après s'être laissé tomber de l'ânesse a immédiatement éprouvé une sensation de somnolence, il s'est instinctivement mis en boule contre le flanc de la bête et a sombré dans le sommeil, tout comme un enfant sauvageon, après une journée de bêtises, se blottit dans le giron de sa mère.

Aux premières lumières de l'aube, père sent qu'on lui cherche noise, qu'on le palpe à la taille, il se relève en une roulade, vite tâte à son tour, il n'y a plus rien, comme il va se retourner, deux gueules glacées de revolver s'appuient sur ses reins.

Il entend le commandant ricaner derrière lui et dire : Petit saligaud, haut les mains !

Père lève lentement les mains et dit avec un sourire goguenard : Commandant, t'es donc décidé à me tuer ?

Le commandant appuie avec force les revolvers contre la taille de père et siffle entre ses dents : Et comment !

Père dit haut et fort : Commandant, quand tu m'auras tué, tu n'auras plus personne pour te chanter des chansons !

Le commandant répond : Putain, parce que, selon toi, c'est des chansons ça ? Toutes nos mères ont été enculées par toi !

Père rétorque : Si je ne l'avais pas fait, est-ce que tu aurais pu parcourir quarante kilomètres par jour, pour la révolution, aucune réticence, d'autant plus que ces enculages, c'est pas du vrai !

Le commandant répond : La ferme !

Les miliciens se sont rassemblés, père a le sentiment que l'échéance de sa mort est encore très loin de lui, plus il parle, moins il rencontre d'obstruction, voilà que tout en parlant, il se retourne et se retrouve face à face avec le commandant. Ce dernier fait précipitamment un pas en arrière, les mains qui tiennent les revolvers se retirent à la taille, père voit qu'en fait le commandant tremble ; même si, en ce petit matin, le froid transit jusqu'aux os, ces tremblements n'ont rien à voir avec ce temps glacial.

Père dit : Commandant, mon vieux, t'es vraiment pas un pote, si j'avais voulu te fusiller, je l'aurais fait depuis longtemps, pas vrai ? Indépendamment de tout le reste, tu devrais penser au fait que j'ai tranché ce doigt monstrueux qui t'aurait empêché à jamais de trouver femme.

Le commandant, furieux, répète : Ferme-la, je fais feu.

Père reprend la parole : Instructeur, toi le tubard, interviens en ma faveur.

Ce dernier, couché sur la paille, est comme un morceau de bois.

Les miliciens se rassemblent, ils ne sont pas d'accord pour que le commandant fasse feu. La petite ânesse s'avance lentement, toute timide, elle attrape dans sa bouche un coin du vêtement de père.

Il lui caresse la tête, et dit tout triste : L'ânesse, ah, l'ânesse, toi seule es sincère, gentille avec moi.

Deux canons sont pointés sur le commandant, ceux des armes de Liu Changshui et de Wang Shenggu.

Ils déclarent : Rendez les revolvers à frère aîné Yu !

Le commandant n'a pas le choix, il baisse les bras. Père bondit, s'empare des armes et les glisse à sa taille.

Il dit : Plaquez-le au sol, ôtez-lui son pantalon et retirez-lui ses roubignolles.

Les deux hommes obéissent, le commandant retient fermement son ceinturon, et jure : Yu Douguan, espèce de graine de brigand, fusille-moi plutôt.

Père répond : Non et non, on les ôte, on les ôte !

Le commandant pousse des cris de cochon qu'on égorge.

L'instructeur s'assied en toussant, il dit, toussant toujours : Yu Douguan… ça suffit les conneries… remets la troupe en ordre… on traverse la rivière pour livrer les céréales…

Père acquiesce : T'as raison tubard, je t'obéis, livrons les céréales, la castration, ce sera pour plus tard ; mes frères, vite aux marmites pour préparer un repas, après on cherchera un pont pour franchir la rivière, aujourd'hui il nous faut absolument rallier le village de Jiajia.

L'intendant militaire de la compagnie intervient : Il ne reste qu'un sac de grains de sorgho, comment faire ?

– Tu me poses la question, et tu veux que je la pose à qui, moi ?

L'intendant est un homme d'âge moyen, très brave, par manque de temps on ne racontera pas son histoire.

Il poursuit : Aujourd'hui, il nous faudra faire une longue route et, de plus, nous approcher du champ de bataille. Il me semble impossible de partir le ventre non rassasié, si on mangeait quelques sacs du convoi ?

– Ah non, impossible, ce serait stupide, stupide !

– Ce n'est pas un problème majeur, une fois arrivés on expliquera la chose clairement aux gens du centre de stockage.

– Ça ne marche pas, ça ne marche pas, s'il manque plusieurs sacs de céréales, comment l'expliquer clairement ? On ne doit toucher à aucun grain des céréales destinées à l'armée, quitte à manger de la merde, qui mange de ces rations j'encule sa mère !

L’intendant : Mais si l’on n’est pas rassasié, comment réussir ?

Père lui rétorque : Qui a faim, qu’il vienne prendre ma part !

L’intendant ne sait pas s’il doit en rire ou en pleurer.

Père reprend : Faut rallonger avec de l’eau, oui, c’est ça, cuisons-les en soupe.

L’intendant : Ça ne servira à rien.

Père déclare : Quand on aura franchi la rivière, je viserai quelques chiens sauvages pour nourrir tout le monde.

L’instructeur se met debout en s’appuyant sur un bâton, il dit : Le camarade Yu Douguan a raison, camarades, serrez les dents et persévérez, se servir sur les céréales destinées à l’armée serait un acte honteux.

Père reprend : Tu vois, tu vois, le tubard me soutient.

Père saisit un des revolvers et le tend à l’instructeur.

– Je te le rends, t’es un chic type, lui dit-il.

L’instructeur prend l’arme et la range dans son étui.

– Fais ce qu’il faut, je ne te mettrai pas de bâtons dans les roues.

Père, tout content, donne une tape à l’instructeur, mais il n’a pas mesuré la puissance de son geste, il l’envoie le nez dans la boue gelée.

Face au pont démantelé, père est si en colère que ses yeux lancent des éclairs mauvais. Le soleil est à la hauteur d’une perche, de la rivière gelée, malgré la débauche de lumière et de couleurs, ne se dégage pas la moindre once de chaleur. Sur l’eau peu profonde du bord, des glaçons se sont formés, on dirait des crocs de chien, ils vous donnent la chair de poule. Les miliciens ont tous quitté leur pays natal le huitième mois du calendrier lunaire, ils portent des pantalons peu épais, des vestes doublées, certains ont quand même une vieille veste ouatinée. Quand le vent froid et humide souffle, l’eau glacée de la rivière est remuée, le froid gagne non seulement votre corps, mais gèle aussi votre cœur. Tous les miliciens grelottent debout sur la berge, les mains dans les manches de leur vêtement ou dans la ceinture de leur pantalon, les oreilles sont rouges comme des crêtes de coq, les nez gouttent. Père balaie du regard ses miliciens, il ressent au fond de lui une grande tristesse.

Les humains ne sont pas seuls à trembler, les bêtes aussi ; la queue de la petite ânesse est coincée entre ses cuisses, elle serre fort les dents pour ne pas laisser échapper le bruit de ses pleurs, elle a les larmes aux yeux. Père avance une main

pour les essuyer, lui dit quelques mots de consolation, elle continue de pleurer, ce qui provoque chez lui de l'agacement, alors il se met à jurer grossièrement : « Putain, qu'est-ce que t'as à pleurnicher, si tu sapes le moral des troupes, je t'abats ! » La petite ânesse ne pleure plus, les veines de son cou se gonflent l'une après l'autre, comme si elle ne pouvait avaler ces sanglots douloureux qui adhèrent profondément à sa gorge. Mais père pense qu'elle a l'esprit étroit, qu'elle ne prend pas en compte la situation dans son ensemble et qu'elle profite de l'occasion pour semer le trouble. Furieux, il lui donne un coup de poing qui l'atteint à la tête, elle tombe aussitôt à terre, s'y roule, fait son cirque, dans des tas de poses choquantes. Père ne fait pas attention à elle, alors trouvant tout cela sans intérêt, elle se relève.

L'instructeur s'avance, prenant appui sur son bâton, il se tient debout devant père, on dirait un squelette ambulant.

Il lui dit : Douguan, ne t'inquiète pas, on va trouver un moyen, en ce monde il n'est de rivière infranchissable.

Père un peu timoré demande mollement : Qu'est-ce que tu proposes ?

– Pour traverser une rivière, le pont, sinon, un bateau, en dernier, passage à gué.

Père regarde le pont, le tablier a disparu allez savoir où, seules quelques piles toutes noires sont plantées au beau milieu de l'eau.

L'instructeur reprend : Le pont est détruit et il n'y a pas de bateau, on ne peut donc que traverser à gué.

Père : Traverser à gué, par un si grand froid, même le bout de nos bites va geler.

L'instructeur est pris par une quinte de toux, il avale quelque chose et dit : Gelé ou pas, faudra traverser.

– Quelle est la profondeur de la rivière ?

– Il faut aller dans l'eau et sonder.

– Qui a le courage de descendre ? lance père.

Les miliciens regardent la rivière prise dans la glace, sur chaque visage on lit la peur devant la difficulté. Non seulement personne ne se porte volontaire, mais quelques miliciens proposent même de décharger les sacs sur le bord et de s'en retourner, les soldats de l'Armée de libération sont si nombreux que trente mille kilos de millet en moins ne changeront pas grand-chose pour eux.

L'instructeur furieux réfute de tels propos réactionnaires, puis il retire sa veste militaire en coton, son pantalon non doublé, ses chaussures de toile, il est debout devant père, penché en avant, son ossature chétive craque de partout, fait penser à

des épines de poisson en fonte. Ses lèvres sont d'un noir violacé, le sang suinte de ses dents, ses prunelles mornes sont comme ces billes glacées avec lesquelles jouent les enfants.

Il déclare : Commandant par intérim Yu, prenez soin de la compagnie, je vais descendre dans la rivière.

Un flot brûlant envahit le cœur de père, il rugit : Instructeur, quelle connerie, vous voulez aller à l'eau pour voir le roi des Enfers ? Ce n'est certainement pas à vous d'aller sonder l'eau, rhabillez-vous et vite, s'il faut que quelqu'un y aille, ce sera moi, j'avais qu'à pas usurper le poste de commandant ! Commandant par intérim Yu ? Le gars, t'es un communiste, ça ne fait pas de doute, tu me donnes du « Commandant par intérim Yu », ça veut dire que c'est le Parti communiste qui me le donne, pas vrai ?

Tout en parlant, père se déshabille, ce faisant, il braille de froid. Ses chairs fermes et sa robuste ossature offrent un contraste saisissant avec l'instructeur.

Ce dernier, à la vue de la musculature de père, est-ce de l'admiration ou de la jalousie, change de ton : En tant que membre du Parti, c'est à moi de souffrir en premier, je n'ai pas peur de la mort !

Sur ces mots, il se détourne et se hâte vers la rivière. Sa façon de courir est des plus bizarres, on dirait une marionnette en mouvement, des gestes amples et des foulées minuscules, de tout cela se dégage une touche d'absurde. À le voir ainsi de dos, père sent soudain ses yeux et son nez le picoter, en quelques grandes enjambées il se rue au bord de l'eau et attrape par la taille l'instructeur dont la moitié du corps est déjà immergé, il le remorque doucement, comme il ferait d'un épouvantail, jusque sur la rive.

Père l'invective : Putain de con, qu'est-ce que t'as à t'énerver comme ça, tu serais mort dans la rivière que les poissons ne voudraient même pas de toi.

Père dépose l'instructeur sur le sol, ordonne aux miliciens de lui remettre ses vêtements. L'homme a les lèvres raidies, il baragouine quelques mots indistincts. L'ex-commandant ôte sa capote militaire et en couvre le corps de l'instructeur.

Père le félicite : Onze doigts, c'est tout à ton honneur.

Père, entièrement nu sur la berge, ploie le dos, joue des jambes pour échauffer muscles et articulations, la petite ânesse le regarde avec tristesse.

Il lui dit : Ne me regarde pas, surtout, ne me regarde pas, ma mignonne.

On entend des rires parmi les miliciens. Des regards observent le « bijou de

famille » de père, mordu autrefois par les chiens.

Il pisse un petit coup, se frotte le nombril avec l'urine.

Il s'empare du bâton de l'instructeur et se dirige vers l'eau, les glaçons se brisent sous ses pas avec des bruits de pétarade.

En entrant dans la rivière, père est pris malgré lui d'un terrible frisson, un flux d'air froid remonte violemment de la plante de ses pieds, il a l'impression qu'il ne s'agit pas de froid, mais d'une décharge électrique, de deux cents aiguilles, qui grimpe le long des os de ses jambes, grimpe le long de sa moelle, à une vitesse extrême, et qui arrive à son cerveau, accompagnée d'un bourdonnement soudain, tandis qu'un flash de lumière verte éclate avec bruit devant ses yeux. Père lance un « Bonne mère ! » sur un ton tellement bizarre que les gens sur la rive en rient. Il continue de progresser, soudain il a la chair de poule, sa peau se tend, ses cheveux se dressent sur sa tête avec de légers craquements ; au début ses pieds sentent les galets au fond de l'eau, au bout de quelques pas il ne sent plus rien. Il lance quelques mots d'ordres de voyou, les sons tourbillonnent, sa bouche est emplie de claquements de dents, sa langue est raidie de froid, impossible de continuer à lancer des mots d'ordre. Il avance, il a de l'eau jusqu'au bas des cuisses, son sexe repoussant est ratatiné comme une chrysalide de ver à soie, quant au testicule exagérément développé, il est collé de travers à la cavité pelvienne, endolori, la douleur est sourde, persistante. Comme c'est là le point faible de père sur le plan physique, il s'est conformé aux volontés de grand-père lui demandant de redoubler d'estime pour cette partie de son corps, de la préserver comme un trésor, il n'ose donc pas lui causer le moindre préjudice. Sans elle, nous ne serions pas là, nous sa descendance. Cette façon de présenter les choses frise peut-être le langage d'un voyou, mais c'est pourtant la vérité. Trêve de ces propos que tout le monde connaît. Le vénérable objet est maintenant immergé en entier, père le couvre de sa main, mais il ne sent plus sa présence, il a mal, il est pris de panique.

L'autre main de père s'appuie sur le bâton, il sonde la rivière devant lui. Quand l'eau lui arrive sous la poitrine, il a déjà atteint le milieu du gué, c'est l'endroit le plus profond, le courant, en raison du froid, n'est pas torrentueux, quelques faisceaux gris solidifiés. L'écume adhère à un côté du corps de père, il se déplace très lentement. Les hommes sur la rive s'inquiètent pour lui. Déjà il ne sent plus le froid, tout son corps lui semble être piqué par des aiguilles, il ressent même au niveau du cœur la présence d'une chaleur illusoire. Ses yeux sont glacés, leur

mouvement n’est pas fluide et le regard est flou. Il semble y avoir de la brume sur l’eau, même s’il n’en est rien. Le soleil illumine la surface de la rivière, illumine le corps de père, la lumière dorée est belle, chaude, père atteint la rive opposée et tout de suite retraverse le gué.

4.

Quand il grimpe sur la rive, il fait piteuse figure, il avance à quatre pattes, son corps devenu un pont en arc. Quelques miliciens accourent vers lui, le soutiennent, lui posent sur les épaules une vieille veste ouatinée. Il cache son trésor de ses deux mains, son visage est d’une laideur extrême.

Au bout d’un long moment, il montre ses dents, sourit, et balbutie : Salaud de froid, j’encule ta grand-mère.

La petite ânesse accourt, chaleureuse. Elle colle son pelage contre la froidure de père. Ce dernier interpelle un milicien pour qu’il s’approche, tend la main pour lui prendre son chapeau de feutre et en couvre son sexe, l’autre en est si furieux qu’il vomit un torrent d’injures. Selon les us et coutumes du canton nord-est de Gaomi, ôter le chapeau de quelqu’un pour le poser de façon symbolique sur son propre sexe est un énorme outrage fait à l’autre personne, la signification de ce geste est la suivante : ta tête équivaut à ma bite. Le milicien s’approche pour s’emparer du chapeau, il est écarté par père.

Il jure : Yu Douguan, je t’encule, tu pousses trop loin le bouchon.

Père répond : Deuxième frère aîné, ne vous fâchez pas, je suis gelé, et seulement à cet endroit-là, vous autres vous avez tous deux roubignolles, mais moi je n’en ai qu’une, si l’une est gâtée par le gel, il vous en restera toujours une ; pour moi qui n’en ai qu’une, si ça devait arriver, je n’aurais plus rien. Rassure-toi, mais oui, ta tête est bien ta tête, et mon testicule est bien le mien, il n’ira jamais pousser sur ta caboche, et quand on rencontrera l’Armée de libération, je te ferai donner un autre chapeau.

L’instructeur, très inquiet, regarde père, père lui fait un signe de dénégation de la tête. Les miliciens ont tous l’air abattu, ils ne soufflent mot. Père fait des bonds pendant un moment dans le soleil, sa bouche et sa langue retrouvent leur agilité. Il lance le chapeau à son propriétaire, l’homme fait une tête d’enterrement, il jure en

marmonnant, accroche le couvre-chef dégoulinant d'eau au brancard de la charrette pour le faire sécher au soleil.

Père, le revolver à la main, dit à l'ex-commandant : Le gars, je te rends ton arme, ce titre de commandant par intérim, je ne le garde pas non plus.

Le commandant répond : Je n'en veux pas, tu l'as usurpé, tu vas jusqu'au bout.

Un milicien dit : Douguan, on dissout la compagnie, on rentre à la maison passer le Nouvel An.

L'instructeur dégaine son arme, vise l'homme, un coup de feu, un sifflement, la balle trace une éraflure sur le crâne. L'homme gémit, la tête entre les mains, il s'accroupit d'un coup. Les miliciens pris de panique en restent sidérés, n'osant plus respirer.

Père dit sur un ton embarrassé : Instructeur, quel tempérament !

L'instructeur balaie père d'un regard dédaigneux et dit sur un ton sec : Et moi qui te prenais pour un brave !

Père en a le visage rouge de honte.

L'instructeur, tout en agitant son revolver, fait un discours. Sur ses joues se diffusent deux plaques rubescentes pareilles à deux boutons de rose. Sa toux a cessé pour un temps. Chaque phrase dite d'une voix pointue se termine par un sifflement qui fait penser à une longue queue de comète. La lumière dorée illumine son visage, le fait resplendir un moment, comme elle ferait d'un tableau.

Dans chacun de ses yeux étincelle une étoile dont les feux vous brûlent, il parle : Vous avez des couilles, oui ou non ? Alors que, sur le front, les nôtres de l'Armée de libération, la faim au ventre, au mépris des blessures et de leur vie, bravent une forêt de fusils et une pluie de balles pour défendre vos terres et votre bétail, vous autres voudriez laisser là les céréales et prendre la fuite ? Où est passée votre conscience ? Déchargez les sacs et transportez-les un à un en passant à gué, le premier qui tient des propos démotivants, je le fusille !

L'instructeur tousse trois fois, étire le cou, les yeux révulsés, sa bouche se fend, il vomit du sang. Son corps oscille, il va piquer du nez par terre.

Père se précipite pour le soutenir et lui dit : Instructeur, faut pas vous mettre en colère comme ça, transporter les céréales à gué, la belle affaire, nous autres, gens du canton nord-est, on a du caractère, faut pas vous arrêter à une parole de mécontentement, que vous en mouriez de colère voilà qui serait terrible !

Père, les yeux écarquillés, lance : Les gars, vite, déshabillez-vous, déchargez les

sacs, l'eau est peu profonde, facile à traverser ; elle est froide, c'est vrai, mais c'est toujours mieux que de recevoir une balle. Faites ça pour répondre à ce que vient de dire l'instructeur, faudrait pas laisser ce fils de pute se moquer de nous !

Les miliciens exécutent l'ordre, à la hâte ils prennent une inspiration d'air froid avant d'ôter leur pantalon ; en un instant, la rive est changée en une masse de corps nus, scène peu commune.

Père demande : Est-ce qu'il y en a avec trois couilles ?

Et tous de rire : Non.

Puis on décharge les sacs, les met à l'épaule, prêt à descendre dans l'eau, dans une immense clameur.

L'instructeur crie : Stop !

Père demande : Et pourquoi ?

L'instructeur s'explique : En procédant ainsi, cela va prendre du temps et ce n'est pas sécurisé, si quelqu'un vient à tomber, les grains ne seront-ils pas mouillés ? Faisons deux colonnes, formons la chaîne.

Père rétorque : Impossible, impossible, y a pas d'équité, ceux qui seront debout au milieu de la rivière souffriront le plus.

L'instructeur déclare : Que les camarades membres du Parti ou postulant à l'adhésion viennent avec moi au milieu de la rivière.

Père dit : Va au diable avec tes communistes aux muscles d'acier, chacun son tour.

L'instructeur se dirige à grands pas vers la rivière.

Père gronde : Et moi je te le dis, deuxième grand-oncle, reste plutôt à te reposer sur la rive, si tu crevais de froid, hein ?

L'instructeur répond d'une voix ferme : Ne te fais pas de souci, mon garçon !

Père suit de près l'instructeur jusque vers l'endroit le plus profond de la rivière, il admire, pour son esprit de persévérance, cet homme squelettique, noir et maigre, qui crache du sang. Il sent la puissante force d'attraction émise par son dos, comme si c'était une source de chaleur. Il y a sur ce dos deux grosses cicatrices du diamètre d'une coupe à vin, marques irréfragables d'une histoire glorieuse.

Père se précipite de quelques pas en avant, l'eau qui jaillit déforme le dos de l'instructeur. La lumière étincelle, à la surface de l'eau des pans de vernis s'entrechoquent, bruits cristallins. Il avance la main pour saisir celle de l'instructeur, ce dernier lui jette un regard vague. Père sent que cette main est raide et froide

comme du fer, un peu de compassion le saisit malgré lui. Il prend en secret la résolution de se mettre, à partir de maintenant, à l'école des communistes.

La chaîne à deux se forme, les hommes en se balançant se rangent face à face : ce qu'ils voient, ce sont des lèvres grisâtres, elles tremblent. Pratiquement tous les miliciens sont dans l'eau, ne reste sur la berge qu'un carré d'ânes ; le cou tendu, les bêtes regardent le soleil en plissant les yeux comme si elles recherchaient la stimulation de la lumière pour éternuer bruyamment.

Cette fois, père ne sent pas trop le froid, sa langue et ses lèvres sont très mobiles, alors il lance haut et fort : Une partie monte sur la rive ! Une partie sur la rive !

Les miliciens serrent les dents, ils ne bougent pas, comme pris dans une même rogne. Père lit dans leurs pensées, ces pensées, pareilles à des centaines de pétales, tournoient pour former une fleur splendide, riche et pleine, suspendue au-dessus de la rivière ; père contemple son éclat avec les yeux de l'esprit, il hume son parfum, touche sa luisance humide de façon toute mentale, le froid et la faim sont rejetés hors de la conscience. Ne restent que cette fleur, étrange, ainsi qu'une musique au parfum enivrant. Père sent son âme s'ouvrir pour devenir vagues qui déferlent, qui s'élèvent toujours plus haut, des larmes soudain emplissent ses yeux noirs, au regard foudroyant, dominateur et farouche.

– Wang Shengjin, Li Lu, Ma le Petit Troisième… grimpez vite…

Père chasse quelques miliciens sur les berges. Ceux qui ont été nommés fixent sur père un regard noir.

L'instructeur tremble et dit comme s'il implorait leur clémence : Camarades… prenez en compte la situation générale… obéissez… obéissez à l'ordre du commandant Yu…

Ils se déplacent à contrecœur vers les rives, à chaque pas ils se retournent plusieurs fois, ils regrettent de quitter cette rivière gelée, l'écume sans bruit les entoure, l'or du soleil ruisselle sur la rivière et sur les hommes dans l'eau.

Les sacs de millet circulent le long de la chaîne humaine, les gestes sont rapides, cadencés. Père est immergé dans les mouvements de la musique sacrée, il a la sensation que les trente kilos des sacs sont légers comme une plume. Cet univers évanescent, plus tard, lors des assauts contre les lignes ennemies, réapparaîtra souvent, il se servira alors du mental en place des organes des sens. Quand il fera feu, lancera des grenades, dans les combats à la vie et à la mort, dans la lutte au corps à corps, il s'appuiera entièrement sur le contrôle de la conscience. Il fera la

guerre comme si c'était un jeu, ou comme s'il était en état de somnambulisme, ses gestes seront terriblement beaux, c'est pourquoi la longue-vue du général divisionnaire Ma tournera en le suivant, c'est pourquoi le général divisionnaire Ma applaudira en soupirant : « Un génie ! Un soldat plein de génie ! Et cela il ne l'a pas acquis par une formation, il possède une intelligence innée pour la guerre. »

C'est un fait connu de tous : père est de haute stature, depuis sa plus tendre enfance il a mangé du chien en grande quantité, or il s'agissait de chiens sauvages engraissés à la chair humaine, je suis convaincu que cela a eu une énorme influence sur son mental et sur son physique. Son endurance et son agilité sont bien supérieures à celles des gens ordinaires. Il est le maillon le plus glorieux, le plus éclatant de la chaîne humaine improvisée dans la rivière. L'instructeur a depuis longtemps le teint terreux et le souffle court. Père est debout devant lui, en amont, afin d'atténuer sur lui les assauts du courant ; pourtant, l'autre ne parvient pas à garder son équilibre. Il va donner de la tête contre la poitrine de père, le fait sortir de sa rêverie. La chaîne grippe, s'arrête. Père soutient l'instructeur, il ordonne à deux miliciens de le conduire à la rive. L'instructeur perd connaissance, il n'a plus la force de lutter. Il y a un grand vide dans la chaîne, père allonge les bras pour combler cette vacance. Ses bras travaillent par rotations, ses gestes sont beaux, naturels, les sacs de grains, les uns après les autres tombent dans ses mains, puis s'en envolent sans tarder. Père fait une grande démonstration d'adresse, les miliciens ne tarissent plus d'éloges. Le dernier sac est transporté, pourtant les miliciens restent encore plantés tout droit dans l'eau, personne n'a envie de sortir.

Jusqu'à ce que quelqu'un sur la rive nord crie : Les grains sont transportés, montez vite sur la berge !

Père reprend : Grimpez, grimpez, c'est un ordre.

Il s'immerge complètement à plat ventre dans l'eau, il donne l'exemple et s'élance vers la rive en s'aidant des pieds et des mains, comme nage un chien, faisant jaillir des arbres d'écume, les miliciens poussent des cris bizarres d'enfants turbulents.

Après que tout le monde est grimpé sur la rive, père prend la tête d'un petit trot, deux cents corps nus formant un pan de lumière noire, deux cents bâtons de chair repoussants. Les floc floc emplissent les bords de l'eau. Hi han ! Hi han ! braient les ânes en chœur.

Ces braiments tirent père de ses gambades et bouffonneries.

Il déclare : Frères, assez chahuté, faites vite passer la rivière aux charrettes, aux

bardas et vêtements, puis vous retournerez chercher les ânes.

Les charrettes flottent, l'opération se fait sans problème.

Les ânes sont des animaux compliqués, ils sont à la fois peureux et entêtés, intelligents et stupides, la petite ânesse chevauchée par père est un âne hors norme, raisonnable, elle ne peut pratiquement pas être considérée comme leur congénère. Les ânes ont peur de l'eau, pour rien au monde ils n'acceptent de descendre dans la rivière ; ce n'est pas évident, même à plusieurs, de les y faire entrer, dès que leurs sabots touchent l'eau, les bêtes sautent sur la rive, braient, les hommes s'affairent, poings et claques s'abattent, les quatre sabots dansent, la queue s'entortille à la corde, les yeux de l'âne sont emplis de terreur et de colère.

Père rugit en agitant son pistolet : Je vais vous fusiller, bâtards d'ânes que vous êtes !

Ses injures ne font pas peur aux bêtes qui continuent leurs malices.

Un milicien dit : Commandant Yu, nous ne pourrons rien obtenir des ânes, abandonnons-les !

Père répond : Impossible, nous avons besoin d'eux pour tirer les charrettes !

– Mais s'ils ne traversent pas ?

Père fronce les sourcils, une idée lui vient, il dit : J'ai trouvé, vite, prenez les vestes et les pantalons pour leur bander les yeux.

Les vêtements ont déjà été transportés sur l'autre rive, les miliciens tout en injuriant les ânes retraversent la rivière pour prendre les vêtements.

Père leur dit : Ne vous en prenez pas aux ânes, mais à moi, pour mes négligences dans mon commandement.

Les vêtements sont récupérés, les uns après les autres ils couvrent les têtes des ânes qui ne voient plus que du noir. Un entêté refuse de se laisser faire, il envoie des ruades, montre ses grandes dents blanches, prêt à mordre, reçoit un coup de poing qui le fait chier de la diarrhée, alors il se soumet bien gentiment.

Père donne des ordres : Faites-les tourner sur eux-mêmes, jusqu'à ce qu'ils soient étourdis, ces bâtards !

Les miliciens s'exécutent, un tour, un autre, encore un autre, les ânes ont-ils le tournis ? Allez savoir, mais les hommes, eux, l'ont un peu.

Père leur dit : Allons, vite, plus vite, faut profiter de ce qu'ils sont étourdis pour les tirer avec toute votre énergie dans la rivière.

Les miliciens et les ânes courent avec force bruits de pas et de sabots jusqu'au

bord, une fois dans l'eau les bêtes se fâchent, partent de biais, se sauvent en tous sens, elles sont retenues fermement par les cordes raidies. Grands fracas d'eau dans la rivière.

L'instructeur ouvre les yeux, son visage est plein de sable, aux coins de sa bouche se forment les deux rides d'un sourire de satisfaction.

Il dit d'une voix basse : Du beau travail.

Père lui demande : Le gars, ne sois pas pressé de mourir, attends au moins d'être arrivé au village de Jiajia !

L'instructeur : Laisse-moi ici, je suis convaincu que tu pourras livrer les céréales.

Père dit : Conneries ! Te laisser ici en pâture aux chiens ? Ils ne voudraient même pas de toi.

L'instructeur reprend : Il reste encore quarante-cinq kilomètres, et je serai un fardeau pour vous tous.

Père : Fardeau de mon cul, Onze doigts va te pousser en charrette à bras.

L'instructeur continue de parler, père ne fait pas attention à ce qu'il dit, il s'accroupit et le ficelle solidement dans la capote du diable japonais, comme il ferait pour une botte de tiges de sorgho.

– Portez l'instructeur ! ordonne père à Liu Changshui et Tian Shenggu.

Les ânes les uns après les autres ont atteint la rive, père lance haut et fort : Chargez au plus vite les charrettes, il n'y a pas une minute à perdre !

La petite ânesse braie, nerveuse, père lui fait un signe de la main, elle accourt en se balançant d'un air suffisant, elle ploie son corps, se frotte contre le ventre de père.

Père lui tapote le col : Petite sciène, à nous de traverser.

Elle opine de la tête, pousse un braiment.

Père lui demande : Il faut te bander les yeux ?

Elle secoue la tête, pousse un braiment.

Père dit encore : L'eau est très froide, ça te fait peur ?

Elle opine de la tête, pousse un braiment.

Père lui demande : Tu veux que je te porte ?

Elle opine de la tête, pousse trois braiments, ses sabots labourent le sol.

Père se gratte le crâne et répond : Merde alors, je disais ça comme ça, et toi tu le prends pour argent comptant, depuis toujours c'est l'homme qui a chevauché le cheval, dans quel pays un cheval a-t-il chevauché un être humain ?

Elle fait la moue, l'air très mécontente.

Père la tapote, s'efforce de la persuader : En route, en route, ne fais pas ta tête de mule, c'est pas que je ne veux pas te porter, mais j'ai peur qu'on se moque de toi.

Elle détourne la tête pour faire comprendre qu'elle ne bougera pas, marmonne des choses désagréables, tant et si bien que père s'emporte, il serre ses gros poings et les agite devant ses yeux.

Il lui dit sur un ton menaçant : Tu viens oui ou non ? Si tu ne viens pas, je t'expédie aux Enfers !

Sa bouche grimace, elle pleure, elle suit père jusqu'à la rivière. Les souffles froids qui en montent telles des flèches piquent son ventre, elle retrousse ses lèvres, la queue entre les cuisses, les oreilles dressées comme deux poignards.

Sur le coup de midi, le convoi de ravitaillement arrive dans un petit village. Tout près, un grand mur lisse, sur le mur sont barbouillés à l'eau de chaux trois grands idéogrammes d'un blanc de neige : *Village de Majia*.

La troupe fait halte sur une aire de battage, bien plane, mais envahie d'herbes desséchées qui arrivent à hauteur du genou. L'instructeur veut discuter avec père, il lui demande de donner l'ordre aux miliciens de se reposer. Ce dernier, fatigué de s'être démené et époumoné comme un beau diable depuis le matin, aurait bien besoin de se délasser un moment lui aussi. Il n'en obtempère pas moins sur-le-champ ; à son ordre, comme des herbes sous l'action du vent, les miliciens épuisés de fatigue s'écroulent à terre en tous sens. La plupart des ânes se couchent eux aussi, ceux qui sont restés debout baissent la tête, les oreilles tombantes, sans la moindre énergie. Mais couchés ou debout, malgré le manque d'allant, ils n'en oublient pas de brouter les herbes fanées proches d'eux, schlac schlac, c'est un concert de bouches.

L'instructeur sort de sa sacoche en vachette d'un noir luisant une carte militaire toute froissée, la déplie et, tout en montrant sur le plan, il dit à père : Nous sommes ici, à vingt-cinq kilomètres du village de Jiajia.

Père examine les lignes sinueuses et les points, plus ou moins gros sur la carte, tout ça devant ses yeux le laisse perplexe, comme s'il regardait un livre tombé du ciel. Le matin l'avancée a été trop rapide, les hommes sont dégoulinants de sueur, les vêtements aussi durs qu'une carapace de glace, le vent froid vous pénètre jusqu'à la moelle. Il se sent chancelant, sans force, il voudrait se coucher, dormir.

L’instructeur, fort de sa riche expérience, lui dit : Commandant Yu, il faut réveiller les camarades, s’ils restent allongés comme ça c’est fichu.

Alors père braille : Debout, debout, pas question de dormir, dégourdissez vos muscles, faites bouger vos os, on se met en route sur-le-champ.

5.

Il entend sa propre voix, si faible qu’elle n’a plus sa force de diffusion. Personne ne bouge parmi les miliciens, couchés à terre dans tous les sens, tels des cadavres momifiés. Père éprouve à les voir dans cet état une forte fascination, il marmonne quelque chose à l’intention de l’instructeur, un son étouffé lui parvient à l’oreille, tel celui d’un mur qui s’écroule, il est comme immergé dans une sensation de bien-être, comme si son corps, os et chairs, se désagrégeait, il sait qu’il s’est couché lui aussi et est devenu une momie vivante. L’univers tournoie, la lumière hivernale est comme une douce soie rouge circulant entre ciel et terre. Père entend la brise souffler à la pointe des herbes ainsi que les roulements au loin du tonnerre, la terre vibre légèrement, tourne, la terre gelée exhale un parfum frais, singulier, enivrant. Il ne veut plus se lever.

L’instructeur est dévoré d’anxiété, la ferveur brûle ses poumons putrides, les flammes s’élancent, le rouge par bouffées lui monte au visage, comme après l’alcool. Il déloge les miliciens, avec force injures ou coups de pied, mais lorsque l’un se relève, l’autre se recouche, il s’épuise à courir en tous sens, il y a de quoi devenir fou. Il retrouve un peu de sa lucidité, il prend dans sa serviette une pincée de tabac, déchire un coin de la carte, le roule en forme de porte-voix, l’allume et se met à fumer, une fumée bleue monte en volutes pendant une minute, il est emporté dans une violente quinte de toux qui cède lorsque son visage devient jaune comme de la cire et qu’il crache du sang. Cette foi qui l’habite, inébranlable jusque dans la mort, donne à ce communiste squelettique, presque à l’agonie, une force spirituelle prodigieuse qui le pousse à refuser de s’allonger pour mourir. Dans son cerveau tout est clair comme de l’eau de roche, il connaît cette logique qui veut que « pour capturer le voleur, il faut d’abord capturer le roi », qu’« une fois trouvé le nœud de l’affaire, tout le reste en découle ». Dans le cas présent, pour déloger les miliciens, il lui faut commencer par père.

L'instructeur place une pincée de tabac dans les narines de celui-ci. Comme aucune réaction ne se produit, il en fourre une seconde. Père fronce les sourcils, ouvre la bouche et part d'un éternuement sonore qui fait sursauter de peur l'instructeur. Ce dernier remue une tige d'herbe dans ces mêmes narines et obtient une salve d'éternuements. Père sort de sa léthargie, s'assied, il regarde l'instructeur.

Des larmes coulent des yeux du communiste, il dit : Douguan, mon brave petit gars, je t'en supplie, trouve un moyen pour les réveiller, nous sommes à seulement vingt-cinq kilomètres du village de Jiajia, s'il faut y aller en rampant, on ira en rampant.

Père n'aurait jamais pensé qu'un cadre communiste pouvait verser des larmes, cela le stimule comme une piqûre de morphine, chasse engourdissement et fatigue, un son éclatant retentit dans son cerveau et il se lève d'un bond.

Il dit : Instructeur, rien que pour vous, je conduirai les miliciens jusqu'au village.

L'instructeur reprend : Je suis résolu à prélever trois sacs de millet, soit quatre-vingt-dix kilos, pour en faire cuire quelques marmites et permettre aux camarades d'assouvir leur faim.

Père répond : Impossible, on ne peut pas faire comme ces femmes qui « le lendemain se feront construire un portail commémoratif en l'honneur de leur chasteté alors que la veille elles entretiennent des relations adultères ». Je vais faire un tour au village pour voir de quoi il retourne, je tomberai peut-être sur quelque chien.

L'instructeur sort de sa sacoche un petit flacon en verre, il en dévisse le bouchon et fait tomber dans sa paume deux petits comprimés d'un blanc laiteux.

Il dit gravement : Ce sont des remèdes américains, ils m'ont été donnés par notre vieux commissaire politique du Huitième régiment avant de mourir en héros. Il m'a recommandé de les prendre dans les moments critiques, pour mener le convoi jusqu'au village Jiajia, avale-les.

– C'est quel élixir de longue vie ? demande père.

– C'est que je n'en sais rien…

– T'aurais pas l'intention de m'empoisonner ?

L'instructeur, interloqué, lance une injure.

Père reprend : Je ne te crois pas. Ou alors, on partage, chacun un.

L'instructeur pince le comprimé et le jette dans sa gorge.

Père procède de même. Il fait claquer sa langue et constate : C'est ni salé, ni

fade, une pilule de la taille d'un pou, ça peut avoir quel effet ?

– Dans un moment tu vas avoir la sensation que ton moral et ta tête seront au top.

– Même si c'est de l'arsenic, ça ne pourra pas m'empoisonner.

– Il faut croire en la chimie.

– Bon, dis voir, qu'est-ce qu'on doit faire ?

– Crier pour réveiller les camarades, préparer quelque chose à manger, faire bouillir un peu d'eau, et partir tout de suite après, on va essayer de rallier le centre de stockage au village de Jiajia cette nuit même.

– Crier ne sert à rien, faut les piquer avec un poinçon !

– Laisse-moi essayer encore avec la voix, si ça ne marche pas, tu prendras le poinçon.

Père trouve dans la charrette à bras une aiguille à coudre les sacs, très pointue, il la frotte sous ses chaussures. L'instructeur se met debout péniblement, sort son revolver : pan ! pan ! pan ! trois coups de feu.

Profitant de ce que les miliciens effrayés se réveillent tout juste, il fait un effort pour récupérer un peu d'énergie et s'époumone : Membres du Parti, vous ne pouvez pas dormir davantage, le moment de notre mise à l'épreuve par le Parti est arrivé ! Le camarade Staline a dit que les communistes étaient faits de matériaux spéciaux ! Si dans les moments cruciaux nous ne donnons pas l'exemple, à quoi servirions-nous ? Membres du Parti, pour exterminer l'armée du Guomindang, pour défendre les zones libérées, les fruits de la victoire, allez, debout !…

La voix de l'instructeur se fait de plus en plus rauque, basse. Père se dit à lui-même : laisse tomber, tous tes discours ne valent pas mon aiguille ! Il regarde avec un peu de sympathie ce communiste résolu, et ses camarades couchés dans les herbes fanées. Père appartient aux masses non encartées, mais il sait parfaitement qui sont les membres du Parti communiste au sein de la compagnie de miliciens. Son estimation se base sur la possession d'un fusil et la participation à des réunions. La compagnie possède douze armes à long canon et deux revolvers. L'ex-commandant et l'instructeur bien sûr en sont, les douze miliciens armés aussi, en règle générale les armes sont toujours détenues par le Parti. En est aussi la dizaine de miliciens qui se rassemblent souvent, avec grand mystère ; on dit que « le Parti communiste a la réunionnite, le Parti nationaliste la *taxite* », c'est vraiment pas faux. Père tâte le revolver qu'il porte à la taille, il se sent heureux.

L'instructeur est toujours là à s'égosiller ; alors que père veut l'exhorter à s'arrêter, avant même qu'il n'ait ouvert la bouche, le miracle se produit. La dizaine de miliciens armés et l'ex-commandant, pareils à des insectes maladroits, lentement, péniblement, malgré leurs corps épuisés de fatigue, s'assoient, se mettent debout, s'approchent de l'instructeur. Il y a parmi eux la suite rapprochée de père : Tian Shenggu devant l'âne et Liu Changshui derrière l'âne. Ils avancent tous en vacillant, sans trouver leur centre de gravité, on a l'impression qu'une simple brise pourrait les culbuter. Père regarde avec curiosité et estime la bouche disgracieuse de l'instructeur : des lèvres sèches et fendillées, des dents noircies par le feu venant des poumons ; et pourtant, cette bouche à la voix rauque et désagréable, comme par l'effet d'un sortilège, mieux qu'un fouet, a réveillé ces hommes. Il ressent davantage la force terrible du Parti. L'instructeur de la compagnie de miliciens est le troisième communiste à avoir suscité chez lui de l'admiration, le premier avait été Jiang dit « Petits pieds », le chef de la brigade de Jiaogao.

Tandis que l'instructeur insuffle de la force aux membres du Parti, père, lui, prend l'alêne courbe à recoudre les sacs pour piquer les miliciens plongés en léthargie. Durant cette longue vie de combat qui a été la sienne, il a acquis un certain niveau de connaissances médicales, aussi ses piqûres se font sur les points d'acupuncture douloureux et qui réveillent l'esprit comme, par exemple, celui du sillon nasolabial, ou ceux de l'extrémité des doigts ; il ne pique pas à l'aveuglette. Quand l'aiguille agit monte un cri de douleur, douleur mêlée à de l'impuissance. Cela fait penser à un point rouge dans un océan de vert, il est voyant. Par rangées entières les miliciens se lèvent les uns après les autres : regarde ma lèvre qui saigne, je vois ton doigt qui saigne, à qui faut-il s'en prendre ?

L'instructeur, debout sur une charrette à bras, prenant appui sur un bâton, s'égosille : Camarades, vite, reprenez vos esprits, dans notre Troisième compagnie d'acier nous sommes tous des héros, des braves, déferlant depuis le Shandong, nous obtiendrons de grands mérites à la campagne de Huaihai, et alors, nous pourrons être détachés de notre travail régulier et devenir cadres, chef de région libérée, chef de village, élus par tous ; au dernier moment, personne ne doit se montrer couard !

Père y va du sien : Qui fait la poule mouillée est fils naturel de la fille aînée ! À qui fait la poule mouillée, fils sans roubignolles assuré !

L'instructeur : Camarades, préparez vite les charrettes, enterrez les marmites pour faire bouillir de l'eau, le commandant emmènera des hommes au village pour

chercher de la nourriture, laissez les ânes paître l'herbe au bord du chemin, le départ est prévu dans une heure, arrivés au village Jiajia on mangera de gros pains à la vapeur à la viande de mouton et l'on boira de la bouillie claire de riz.

Père appelle Liu Changshui et Tian Shenggu, l'arme à la main, chacun s'avance avec témérité vers le centre du village. Ce dernier est aussi dévasté que ceux vus en chemin. Les rues sont envahies par les armoises jaunes desséchées poussant à hauteur d'homme, l'herbe est aussi grosse que des tiges de tournesol, on ne dirait pas de l'herbe mais plutôt des arbrisseaux, elles bougent dans le vent, les enveloppes des graines résonnent comme des grelots. Au milieu, il y a un passage créé par les pas, indice d'une présence humaine dans le village. Parfois un chat galeux bondit par-dessus les herbes, grimpe à un mur ou à un arbre ; le chat a les yeux vert émeraude, il miaule, fait le méchant, père voudrait bien l'abattre d'un coup de revolver, mais il a peur de gaspiller des balles, alors il prend une brique et l'atteint. Ils vont et viennent, entrent dans quelques maisons, voient que les fenêtres ont été déposées et que l'herbe dépasse l'auvent. Ils lancent de timides appels, personne ne répond, mais il y a du bruit dans la pièce ; s'armant de courage, ils se précipitent à l'intérieur, il s'agit en fait d'une horde de gros rats aux yeux rouges qui arrivent déchaînés à l'assaut, ils font des bonds à hauteur d'homme, poussent des chicotements bizarres, les trois compères effrayés déguerpissent sans demander leur reste. Parmi les herbes dans la rue, il y a parfois des squelettes, bien qu'on soit en hiver, leur puanteur vous prend quand même aux narines et vous donne envie de vomir.

Liu Changshui dit : Venir chercher ici de la nourriture, c'est carrément de la pure fantaisie !

– Oui, carrément, répète père.

Au centre du village se dresse un grand bâtiment, en mauvais état lui aussi. S'il est relativement intact, les petites tuiles en forme d'écailles jusqu'aux angles relevés du toit laissent penser qu'il s'agit d'un temple.

Père sent une odeur chaude et nauséabonde, il dit : Entrons voir, on pourra peut-être tirer quelques renards ou blaireaux.

Père ouvre le chemin, tenant à la main son revolver, chien abattu. Liu et Tian le suivent avec leur « vieux Hanyang », ils forment précisément un petit détachement en triangle. Passé la porte principale, la puanteur se fait de plus en plus forte, dans

la grande salle il fait noir comme dans un four. Soudain ils se ruent à l'intérieur, mais rien, en retour, ne se précipite dehors, toutefois on entend un concert de respirations haletantes, à mieux y regarder on distingue une foule de gens assis ou couchés sur le sol, des vieillards, des malades, des femmes et des enfants, ils sont environ une quarantaine, ils n'ont plus apparence humaine, certains ont le visage pareil à une cuvette en cuivre, gonflé, translucide, d'autres n'ont plus que la peau sur les os, tous sont à deux doigts de la mort.

Père soupire sans fin, il remet le revolver à sa taille, tout en se triturant les mains, il recule pas à pas.

Une personne atteinte d'hydropisie soulève d'un doigt sa paupière enflée qui ne forme plus qu'un trait et les observe. Un son ténu comme un fil monte de la personne, père tend l'oreille pour discerner ce qu'elle dit : « Officier supérieur… officier supérieur… pitié, ô pitié… donnez-nous un petit quelque chose à manger… »

Le corps de l'homme est pareil à celui d'une grande larve toute gonflée, laquelle se met à se déplacer lentement, père, une main sur la bouche, se rue hors du temple, enfile la rue en courant, une eau acide se presse avec des gargouillis hors de son estomac, il en crache deux gorgées sur les herbes folles.

Liu et Tian sortent eux aussi en courant, burp ! burp ! ils vomissent, tout en proférant des jurons malsonnants.

Ils s'en reviennent tous trois les mains vides, ce qui porte un coup non des moindres au moral des troupes. Les miliciens qui faisaient paître les ânes et ceux qui faisaient bouillir de l'eau ralentissent leurs gestes. Les bêtes, elles, n'en mangent pas moins l'herbe fanée à grandes goulées. La petite ânesse de père, inquiète, regarde de tous côtés, elle est la seule à ne pas brouter avec entrain.

L'instructeur dit péniblement : Descendez quelques sacs ! On va prendre sur les rations de l'armée !

L'intendant se précipite vers les sacs, père le retient : Pas question de toucher aux rations, on va tuer un âne !

Les miliciens s'opposent violemment à père, leur argument est que la route a été labourée par les piétinements, c'est pour moitié de la boue et de la fange, sans âne pour tirer les charrettes, on ne pourra même pas avancer d'un pas, et d'une. Par ailleurs, les ânes appartiennent à des personnes privées, si on les tue, au retour, on ne pourra pas se justifier.

Père s’entête, il dit : On ne touchera pas à vos ânes, on va tuer ma monture.

Il jette un coup d’œil à la petite ânesse jaune qui le regarde tendrement, son cœur se serre, son testicule rescapé se contracte violemment, il ressent cette douleur sourde, intermittente.

Un milicien d’âge moyen se précipite, saisit la longe de la petite ânesse et dit : Elle appartient à ma septième tante, tu ne peux pas la tuer.

Père répond : Quand on prend sur les biens de sa famille pour soutenir le front, pourquoi parler de septième ou de huitième tante ?

Ce à quoi le milicien répond : Cette ânesse c’est la vie de ma septième tante, c’est comme une fille pour elle.

Père dit : Quand la fille grandit, elle se marie. Je l’ai chevauchée, elle est mienne. Depuis quand il faut informer la belle-mère quand on tue sa propre femme ? Et, de plus, il s’agit en fait d’une ânesse, d’un bien appartenant à des riches, autant le partager, tuons, oui, tuons-la, pour protéger les fruits de la victoire.

La petite ânesse allonge la langue pour lécher les pans du vêtement de père ainsi que ses mains, ses yeux sont noyés de larmes, et père en a le cœur serré, ce n’est vraiment pas plaisant. Il espère vivement qu’elle morde, qu’elle rue, qu’elle résiste avec frénésie à cet autoritarisme, il éprouve une peur extrême qu’elle persiste dans sa docilité sans résister, adoptant la posture de celui qui magnanime accepte de mourir, cela le tracasse, son poignet mollit, l’empêchant de tenir le revolver pour l’abattre.

Père entend l’ânesse dire : Je suis née pour toi, je vais mourir par toi, mourir sans regret, vas-y, tire !

Bien sûr, pour les miliciens qui ne comprennent pas le langage des ânes, ce qu’ils entendent ne sont que des hi han ! hi han ! juste un peu tristes.

Père dit : Je ne veux pas te tuer, mais la révolution a besoin de se nourrir de ta viande.

L’ânesse dit : Ma chair n’est que pour toi, pas pour la révolution.

– Toi alors, t’es complètement illettrée, la révolution, c’est pas un être humain, c’est la révolution.

– Être humain ou pas, je m’en moque, en tout cas, je ne t’autorise pas à nourrir la révolution avec ma chair.

– C’est bon, c’est bon, je t’obéis.

– Laisse-moi te jeter un regard.

– Deux, si tu veux.

– En fait, je n’ai pas envie de mourir, après les rigueurs de l’hiver, il y aura de l’herbe tendre à brouter.

– Il n’y a vraiment pas d’autre solution, sinon comment j’aurais le cœur à te tuer.

– Oui, je comprends, alors, pour sauvegarder les céréales du peuple, fais feu !

Père les yeux embrumés par les larmes, dégaine son pistolet, appuie sur la détente.

L’ânesse demande : Je dois crier un slogan ?

Père : Allez, vas-y.

La petite ânesse jaune d’œuf braie haut et fort, les sons éclatants, mélodieux, retentissent au ciel et sur la terre ; père élève le pistolet, il vise le front large et plat, serre les dents, déclenche le percuteur, un léger pif paf ! la balle n’est pas sortie de la chambre. Père reste interloqué une minute avant de comprendre ce qui s’est passé, en fait, c’est un incident de tir.

L’ânesse dit : Ne me tourmente pas !

Père : Je ne l’ai pas fait exprès.

Les miliciens regardent ahuris père retirer la cartouche, et placer une nouvelle balle dans la chambre. Toutes les oreilles s’attendent à entendre un son éclatant, tous les yeux à voir l’ânesse s’écrouler sur le sol. Mais père, sans se presser, retire la balle au culot flambant neuf, puis remet le revolver à sa taille. Devant un tel comportement, les miliciens sont intrigués.

L’instructeur, de son côté, est un peu mécontent.

Il critique : Le temps presse, tu manigances quoi, là ?

Père répond : Je ne veux pas être le meurtrier de l’ânesse, ce travail c’est pour le Parti communiste, si quelqu’un doit faire feu, ce doit être l’un d’entre vous.

L’instructeur réfute d’un air sévère les arguments de père : Tu es fondamentalement dans l’erreur, le Parti communiste œuvre pour le bonheur du peuple, et non dans le sens de ses propres intérêts, et même quand la révolution aura triomphé, nous ne demanderons pas un seul are de terre.

La petite ânesse déclare : Si c’est quelqu’un d’autre qui me tue, je ne marche pas !

Père à court d’expédients prend un fusil type 38, il enclenche une balle en poussant la culasse, ferme les yeux et presse sur la détente. Un pan ! retentit, des fleurs s’épanouissent sur la tête de l’ânesse, le crâne explose, la face est maculée de

sang. La bête reste debout, encore une demi-minute avant de s'affaisser sur le sol. Père rend le fusil au milicien, détourne la tête et va se placer à l'écart.

L'instructeur donne des ordres : Écorchez-la, éventrez-la, faites vite bouillir de l'eau, écorcheurs, ramasseurs d'herbe, porteurs d'eau, ceux qui activent le feu, personne ne doit rester sans rien faire, le temps ne nous attendra pas, dans une heure nous levons le camp comme prévu !

La perspective d'avoir de la viande d'âne redonne de l'allant aux miliciens, ils s'activent, le camp ressemble à une fourmilière. Le feu fait rage sous le foyer, l'herbe est entassée à côté. Le milicien chargé d'éventrer l'ânesse pousse un cri étrange, lorsqu'on lui en demande la cause, il dit que le cœur de la bête lui a brûlé la main.

6.

C'était une ânesse toute tendre, aussi, une fois dans la marmite, une demi-heure après, la viande dégage des arômes qui vous chatouillent les narines. Si l'on avait fait cuire un vieil âne, il n'aurait pas exhalé aussi vite son fumet. Le feu fait rage dans le foyer, car ce dernier est creusé dans le sol et la chambre est grande et bien ventilée ; les miliciens chargés du petit bois ont récupéré dans les maisons délabrées toutes proches du bois bien sec, c'est vraiment le cas de dire « à bois sec, feu vigoureux ». Des trois grandes marmites de campagne que possède la compagnie, deux sont en service aujourd'hui. En général, on n'emporte pas de grosses marmites, pour la cuisine, on emprunte celles de la population. La Troisième compagnie d'acier a un grand niveau de militarisation, la route qu'elle emprunte est difficile d'accès, d'où la nécessité d'en emporter avec soi. Ce sont des objets confisqués aux troupes du Guomindang, des marchandises américaines légères, à chaleur rapide, on dit que la viande qu'on y fait cuire n'est pas aussi parfumée que celle cuite dans des ustensiles chinois. Ces propos viennent de père.

Après avoir tué l'ânesse, il semble avoir perdu un peu de son âme. Alors que les miliciens s'affairent en chœur, lui tourne en rond sur l'aire de battage. L'herbe desséchée foulée sous ses pieds se brise avec un léger bruit de craquement, au contact de ses jambes les herbes bruissent. Pendant un moment, le feu s'est propagé hors du foyer, gagnant les herbes de l'aire, les miliciens ont piétiné pêle-

mêle les étincelles. Une petite brise souffle venant du sud, le soleil brille au zénith, il fait bien plus chaud que le matin lors qu'ils traversaient la rivière, les poux s'activent sur les corps. Père entend de nouveau le bruit des armes en direction du sud, il sent l'odeur de la poudre. Bien que le fumet de la viande d'âne soit prononcé, il ne peut absolument pas prendre le dessus, l'odeur est forte, s'insinue jusque dans sa moelle. C'est alors que se produit ce qui devait rester pour lui la chose la plus pesante en cette vie : de la rue envahie par les herbes folles à hauteur d'homme, des amas de machins noirs déboulent en foule. Père devine immédiatement qu'il s'agit des dizaines de personnes aperçues dans le temple, condamnées à mourir de faim à brève échéance. C'est le fumet de la viande d'ânesse en train de cuire qui les a attirées. Plus tard, père devait expérimenter le fait que, pressé par la faim, on devient extrêmement sensible aux odeurs. Les visiteurs affamés, roulant, rampant, à grande vitesse, s'avancent vers l'endroit d'où vient le fumet, s'approchent des marmites.

Père en quelques bonds saute au milieu des miliciens et crie : Attention, voici des voleurs de viande !

La viande dans les marmites tremblote, une écume d'un blanc laiteux jaillit en abondance des fissures de la chair, le fumet est extrêmement prononcé. L'instructeur, de la pointe d'une baïonnette pique un morceau de viande, du sang coule, elle n'est pas assez cuite. Il ordonne aux membres du Parti de porter leurs fusils et de former une ligne, une dizaine de baïonnettes d'une blancheur étincelante, en une ligne brillante, font face au peuple affamé qui déjà est arrivé près des marmites. L'instructeur ordonne en même temps d'animer le feu, afin que dans les dix minutes qui suivent on puisse sortir la viande et la partager entre les hommes.

Ces gens que père a entrevus dans le grand temple sont arrêtés par les baïonnettes. Il les compte pour lui-même, il y en a en tout quarante-deux. Dans le temple, père n'avait pas vu leurs visages aussi bien que maintenant. Père secoue la tête, il est réticent à décrire, à l'intention des générations futures, les formes effrayantes de ces affamés. Il raconte que la personne qui est à leur tête est une grande femme, gonflée comme un ballon, on voit nettement ses intestins au travers du ventre, on a l'impression que, si on la piquait avec une aiguille, elle se flétrirait pour n'être plus qu'une mince couche de peau. Elle est dressée, bien stable, car en raison de l'attraction terrestre l'eau s'est accumulée surtout dans la partie inférieure

de son corps, lui donnant la forme d'une pagode d'eau pointue au sommet. Bien sûr, la partie supérieure du corps contient bien plus d'eau que chez les gens ordinaires. Parmi la quarantaine de personnes, celles atteintes d'hydropisie, tout comme leur chef, se tiennent dressées bien stables, les autres veulent quand même rester debout malgré leur manque d'équilibre, du coup elles se balancent sans fin. Quelques enfants avec une tête comme un ballon, le corps comme un bout de bois, se tiennent encore sur leurs jambes, ils semblent plantés dans le sol, c'est un prodige. La meneuse du groupe s'aidant d'un bâton relève une de ses paupières, elle regarde avec avidité la viande d'âne qui boue dans les marmites. Les affamés reniflent de toutes leurs forces, l'air tout nourri du fumet de la viande nutritive de l'ânesse pénètre sans discontinuer dans leurs corps, et les voilà qui peu à peu retrouvent un peu d'allant.

La femme dit : Monsieur l'officier supérieur… chef… pitié, pitié… je vais mourir…

Les miliciens armés agitent leurs baïonnettes sans la moindre bienveillance, les lumières froides sautent, menacent les affamés. Ces derniers ont un peu peur, mais finalement ils ne peuvent résister à la tentation exercée sur eux par la bonne odeur de viande, ils se rassemblent en un groupe compact, s'approchent pas à pas.

– Halte ! crient les miliciens armés. Un pas de plus et on fait feu !

S'ensuivent les clac-clac des fusils que l'on arme.

L'instructeur court le dos courbé jusque devant les miliciens armés, il négocie avec la meneuse du groupe des affamés.

– Mes pays, nous sommes la compagnie communiste des miliciens, nous allons porter des grains à l'Armée de libération, nous autres n'avons rien mangé depuis trois jours.

La femme pose ses doigts sur ses yeux, son regard filtre par les fentes, il y a dedans du rouge et du vert, un peu de terreur. Elle s'approche pas à pas, l'instructeur recule, pas à pas.

Il dit tout en se repliant : Si nous vous donnons la viande, nous ne pourrons pas tirer les charrettes et aller au bout de notre mission.

Quand il ne peut plus reculer davantage, les baïonnettes et la gueule des revolvers sont appuyés sur les poitrines des affamés. De leurs rangs monte soudain un hurlement aigu à vous percer les oreilles. Le revolver de l'instructeur tressaute, émet une volute de fumée bleue. La poitrine de la meneuse est éclatée, en jaillit un

liquide jaune, dans lequel sont pris quelques filaments rouges.

Elle s'abat lourdement sur le sol. Dans sa chute, elle écrase le squelette d'un enfant qui se trouvait derrière elle. Les autres reculent en criant. Après une dizaine de pas, ils s'arrêtent, s'agglutinent en groupes, regardent du côté de la viande d'âne.

Pendant le court laps de temps où la gueule du revolver de l'instructeur exhalait une fumée bleue, père a été en proie à des sentiments complexes, à quelque chose qui ressemblait à de la colère, à de la douleur sans en être vraiment. À ce moment, il n'éprouvait pas la moindre sympathie pour cette femme repoussante qui n'avait plus figure humaine, elle le répugnait même ; mais lorsque son corps s'est abattu lourdement, une compassion infinie s'est emparée de lui. L'opinion favorable qu'il s'était faite du Parti communiste ces derniers mois a volé en éclats avec ce coup de feu tiré par l'instructeur.

Père saisit le revers du vêtement de ce dernier au niveau de la poitrine, le secoue de toutes ses forces, le secoue si bien que l'homme en est balancé d'avant en arrière et que ses jambes s'emmêlent.

Il dit dans un rugissement sourd : Pourquoi l'avoir tuée ? Hein, pourquoi ?

L'instructeur halète bruyamment, puis il tousse violemment, des gouttes de sueur grosses comme des pois couvrent son visage. Père relâche ses mains, l'autre tombe assis dans l'herbe, le dos ployé en avant pareil à celui d'une crevette. Suit une toux stridente, comme des cris de coq, sa bouche est ouverte, toute ronde, la peau de son visage luit comme du papier d'étain, un sang vert, à l'éclat luisant, s'en exsude.

Un milicien se met à genoux pour lui tapoter le dos.

Les miliciens armés regardent père avec un drôle d'air, ce dernier discerne mal ce que veulent dire ces regards, il éprouve une sensation de froid dans le dos et une peur secrète. Il ressent vaguement que les baïonnettes lentement s'approchent de lui, elles s'approchent, comme si elles représentaient une force extérieure d'une sévérité redoutable, en confrontation avec lui. Il éprouve une faiblesse inhabituelle, il sent que ses pieds transpirent.

Ce n'est qu'illusion de sa part. Les miliciens armés sont debout, engourdis, l'air impassible. Seul le visage de celui qui est à genoux près de l'instructeur exprime clairement de la douleur.

Le fumet de la viande d'âne se fait de plus en plus prégnant, l'eau dans les marmites est devenue une soupe trouble. Un aigle tournoie à basse altitude. Le soleil est tout petit, il éblouit. Un milicien sort un morceau de viande et l'avale en

quelques bouchées, c'est tellement brûlant qu'il en étire le cou et en a les yeux exorbités.

Alors que les autres miliciens s'apprêtent à se servir, père repense à temps à ses responsabilités, il dégaine son arme et déclare sur un ton féroce : Que personne ne bouge ! Celui qui osera se servir sera fusillé !

Quelques miliciens jaloux frappent avec un bâton celui qui a chapardé un morceau.

Père enjoint l'intendant de procéder à la distribution de la viande, chaque chef de peloton la distribuera dans les différentes escouades. Sous la direction tyrannique de père, le chef de peloton et celui d'escouade, dont le titre était purement nominal, aujourd'hui, en partageant la viande, jouent un rôle effectif. Les douze miliciens armés, sans distinction d'âge, sont tous des cadres, pour qu'ils participent à la distribution de viande il faut dissoudre la ligne de défense qu'ils ont constituée, mais voilà, les affamés avancent de nouveau vers eux.

Père fait travailler ses méninges, et une idée ingénieuse lui vient. Il ordonne aux miliciens de verser dans les marmites quelques seaux d'eau froide afin d'abaisser la température de la viande, puis il demande à l'intendant de partager cette dernière en quatre parts égales. L'intendant est aux petits soins pour les dirigeants, il réserve les meilleurs morceaux pour père, pour l'instructeur, et pour lui-même aussi, bien sûr.

Père ordonne ensuite aux miliciens de tirer un coup en l'air ; effrayée, la foule des affamés recule de trente à cinquante pas, puis à son ordre les douze miliciens courent vers les marmites, déposent les baïonnettes et coupent de la viande à toute vitesse, ils ouvrent grands les yeux, regardent fixement les baïonnettes et la viande, ils ont peur que les portions ne soient pas égales, tout en espérant qu'effectivement elles ne le soient pas.

Père lit dans leurs pensées, il leur dit : Ne vous occupez pas de la taille des morceaux, mangez pour remplir un peu vos estomacs, voilà tout, si vous avez encore faim, buvez de la soupe pour combler le manque.

Avant même qu'il ait fini de parler, les miliciens forment plusieurs groupes, aux bruits de halètements se mêlent des injures. Puis tous se redressent, mais gardent la tête baissée, tenant la viande à deux mains, comme s'ils craignaient qu'on ne la leur prenne, ils la fourrent sans discontinuer dans leur bouche. Leurs joues se gonflent, pour certains, du côté gauche, pour d'autres du droit, d'autres encore ont les joues

gonflées des deux côtés. Deux cents bouches qui mastiquent en chœur pour former un brouhaha visqueux, impressionnant. Ce bruit donne à père la nausée, l'image vivante, adorable de la petite ânesse flotte devant ses yeux. Il remplit à demi une calebasse de bouillon tout fumant et l'approche de la bouche de l'instructeur. Ce dernier est encore évanoui, mais sa bouche est réveillée par le fumet de la soupe. Père, tenant à deux mains la calebasse, voit le bouillon couler impétueusement dans la gorge de l'instructeur, une fois la calebasse vide ce dernier ouvre les yeux.

Père hèle l'intendant : Apporte vite de la viande !

L'autre revient avec un morceau dans les mains.

Père lui dit : Aide-le à manger.

L'intendant demande à père : Mon commandant, vous n'en mangez pas ?

Père agite la main en disant : Non !

Il assume seul la pénible besogne de bloquer le groupe des affamés. Leur meneuse s'est effectivement vidée complètement. Sa face de lune s'est allongée, allongée encore, ses lèvres se sont rétractées, laissant voir des dents noires et brisées. Il s'efforce de ne pas la regarder, mais elle dégage une forte attraction, le pousse à le faire, à chaque regard il a la nausée, son estomac en est tout remué. Il vomit un suc gastrique très amer. Il lève bien haut son pistolet et tire par deux fois à une trentaine de centimètres au-dessus des têtes, chassant ainsi les affamés qui s'approchaient, les repoussant vers l'endroit d'où ils venaient. Derrière lui, c'est comme après le passage d'un ouragan, les miliciens ont fait un sort à la viande, grignoté les os, aspiré la moelle, bu le bouillon jusqu'à la dernière goutte. Les hommes éructent avec lassitude, des rots liquides. Un milicien de dix-huit ans environ sanglote, tout ça parce qu'un autre lui a chapardé un peu de sa part de viande.

L'intendant enveloppe un morceau dans de l'herbe à plumets et dit en douce à père : Mon commandant, c'est votre part.

Père voit le morceau de viande, il fait la taille de quatre poings réunis, au moins le double de la ration des miliciens. Il comprend alors sous un autre angle l'avantage qu'il y a à être officier.

Il dit : Je n'en mange pas, garde-la de côté, cela pourrait être utile en route.

L'instructeur a retrouvé de l'allant, il se met debout et dit à père : Commandant Yu, donnez l'ordre d'avancer !

Père lance : Les gars, nous avons mangé de la viande d'âne, tué quelqu'un. L'âne

sacrifié, on va dire que c'était pour livrer les céréales à l'Armée de libération, et on peut dire la même chose pour la mort de cette femme. Si nous n'atteignons pas ce but, nous ne serons même pas dignes d'être taxés de salopards ! Allez, en route ! « Le brave mange de l'âne, la mauvaise graine goûte au fouet ! »

Les miliciens harnachent les ânes, leurs gestes sont rapides. Père a trouvé une hache, il tranche la queue de l'ânesse restée reliée à la peau, il arrache quelques fines herbes pour nettoyer les taches de sang restées dessus, il la tient serrée en main, l'agite, lui fait faire un mouvement de va-et-vient qui déplace du vent avec un sifflement.

Quand le convoi se met en route, le soleil est déjà à deux perches de haut passé midi ; la lumière a bien faibli, de blanche, elle a pris une teinte dorée. Les ânes fouettés au cul courent, la queue entre les pattes, les petites charrettes à roues de bois suivent le mouvement. Les roues de la centaine de voitures grincent à l'unisson, quelque chose de martial se dégage de ces sons perçants. Cela stimule l'énergie, contribue à la révolution – une de ces charrettes est exposée désormais au mémorial de la campagne de Huaihai. Le convoi suit la route envahie par les herbes, traverse à la hâte le village, laissant derrière lui ces gens affamés et la peau de l'ânesse.

Père n'a plus de monture, il ne peut que suivre le rythme à pied. L'instructeur, qui a insisté pour ne pas s'asseoir dans la charrette, marche à côté de lui, Tian devant l'âne et Liu derrière l'âne viennent en dernier, le prestige est en perte de vitesse.

Une fois sorti du village, le convoi foule un chemin difficile. La voie étroite très vite se retrouve labourée par les roues et les sabots, la couche de glace du matin à midi s'est transformée en une légère boue ; les sabots dérapent, les roues se tordent, ceux qui poussent les charrettes avancent comme s'ils dansaient sur le chant du repiquage du riz. Père court de la tête à l'autre extrémité du convoi, agitant la queue de l'ânesse pour en frapper le dos des hommes, et tout cela en jurant, son humeur est devenue exécrable.

On progresse ainsi pendant deux heures en trébuchant, on a dû faire un peu plus de cinq kilomètres, en hiver les jours sont courts, le soleil est déjà entré dans sa courbe descendante, sa couleur dorée est remplacée peu à peu par du rouge sang, encore une demi-heure hommes et bêtes sont épuisés ; ils ont éliminé toute la sueur de leur corps tandis qu'inexorablement le crépuscule tombe. La vitesse de l'avancée

s'est grandement ralentie. Les ânes, qui reçoivent des coups à répétition, sont fatigués. Ils baissent la tête, allongent le cou, leurs pattes et leur ventre sont maculés de boue, même les plus allègres font triste mine.

Père n'a cessé d'agiter la queue de l'ânesse de tout l'après-midi, il en a le bras enflé, mais il a encore de l'énergie ; il repense alors au comprimé blanc que l'instructeur lui a donné, il a sans doute fait son effet. Le soleil est énorme, accroché au faîte des arbres noirs de la forêt, déjà, il ne dispense plus sa chaleur, des souffles froids montent de la terre, les vêtements gagnés par la sueur collent leur froideur sur les dos, père frissonne. La lueur des feux sur le champ de bataille qui tremble au sud le brûle, le rend nerveux, il crie : « Pas question de faire une pause, avancez et vite, il ne reste plus que dix kilomètres ! » Il a beau hurler, tempêter, la troupe avance à la vitesse d'un serpent engourdi. La colère le gagne, il fait danser la queue de l'ânesse, l'abat sur ce qui se trouve sur sa trajectoire, homme ou bête, au bruit mat des coups sur la chair viennent se mêler les gémissements des miliciens.

La révolte finit par éclater. Elle vient d'un milicien qui doit avoir la quarantaine passée. Après avoir reçu un coup de queue d'ânesse sur le dos, il laisse tomber les brancards, se redresse et, d'une main, empoigne le fouet. De ses yeux jaillissent des éclairs de haine, son visage est tordu de douleur.

Père lui demande : Tu veux quoi ?

L'autre : Douguan, t'es un officier gros comme un haricot[1], et pourtant si brutal, tu tiens ça de ton père et de ta mère, un coup aurait suffi, fallait pas frapper et refrapper comme ça !

– Pour livrer les céréales à l'armée, on peut bien supporter quelques coups, non ?

L'homme tire sur la queue de l'ânesse, la change de main, la fait tourbillonner, elle claque sur le visage de père.

Ce dernier est en proie à une douleur incontrôlable, ses mains machinalement protègent son visage, sa bouche laisse échapper un « aïe ! ».

Il dit : Mais ça fait vraiment mal !

Il reprend de force la queue d'ânesse, la fixe à sa taille, et dit d'une voix retentissante : Frères, j'ai eu tort, je ne vous frapperai plus. Dites voir un peu, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Il reste encore dix kilomètres, on supporte en serrant les dents, on accomplit notre mission, et on aura viande et riz, ou on attend la mort ici ?

L’instructeur, qui avait fini par remonter dans la charrette, en redescend péniblement pour stimuler l’ardeur des miliciens.

Dans les brumes crépusculaires, les hommes sont apathiques, leurs visages, livides, ne sont pas beaux à voir.

Père demande à l’intendant sa part de viande, il la montre bien haut en disant : C’est ma part de viande, à chacun une bouchée.

La viande circule de main en main, à la fin de la chaîne, il ne reste plus qu’un morceau de la taille d’un crottin d’âne, père très ému, la donne au petit gars qui lors de la distribution de midi a été lésé.

L’instructeur refuse de prendre place dans la charrette, s’appuyant sur son bâton, il marche à côté de père. Les miliciens mobilisent les forces qui leur restent pour pousser les charrettes et aider les ânes qui les tirent ; ils avancent vers les lueurs du feu.

Le ciel s’obscurcit de plus en plus et la route se durcit. À minuit, dans le ciel tout proche, une lueur rougeoyante apparaît et vient illuminer le sol et le convoi. Le bruit des explosions n’a de cesse, on entend le vrombissement des avions dans le ciel, dans les champs de chaque côté de la route de vagues silhouettes humaines se meuvent.

L’instructeur dit avec enthousiasme : Camarades, encore un effort !

Personne ne souffle mot parmi les miliciens, on avance, guidé par les sensations.

Ils aperçoivent enfin le bourg et voient les lampes-tempête qui brillent par intermittence.

La compagnie des miliciens arrive à l’entrée du village, quelqu’un crie : Halte ! Qu’est-ce que vous foutez là ?

L’instructeur répond d’une voix qui se veut forte : Nous sommes la Troisième compagnie d’acier du Corps des civils mobilisés de Bohai, nous venons ravitailler l’Armée de libération.

La sentinelle fait fonctionner une lampe de poche, un faisceau lumineux balaie l’espace.

La sentinelle dit : Vous devez livrer les céréales au centre de stockage !

L’instructeur demande : On n’est pas au village de Jiajia ?

– Vous l’avez dépassé depuis longtemps, faut retourner en arrière !

Père jure, furieux : Salaud, nous sommes morts de fatigue, et toi tu nous dis de rebrousser chemin ?

– Dis donc vieux, pourquoi t'insultes les gens comme ça ?

– Et alors ? Et j'ai même bien envie de te cogner ! On a fait tout ce chemin depuis le Shandong pour vous apporter du ravitaillement, et toi tu oses nous dire de rebrousser chemin !

Père dégaine la queue de mule lui servant de fouet, prêt à bondir ; plusieurs sentinelles chargent avec bruit leur arme et crient d'une voix sévère : Halte ! Encore un pas et on fait feu !

L'instructeur retient père et dit tout bas : Pas de folie !

À ce moment, tagada, tagada, quelques cavaliers arrivent au galop du village, cela montre que les rues sont planes et solides.

L'un d'eux demande : Qu'est-ce qui se passe ?

La sentinelle lui répond : Au rapport chef, il s'agit d'une compagnie de miliciens qui arrivent du Shandong. Ils ont dépassé le centre de stockage de l'armée.

Quelques cavaliers sautent immédiatement de leur cheval et marchent jusque devant père et l'instructeur politique.

– Qui est le chef ?

L'instructeur s'avance, se met au garde-à-vous.

– Au rapport chef, je suis l'instructeur de la Troisième compagnie du Corps des civils mobilisés de Bohai.

– Et vous transportez quoi ?

– Trente mille kilos de millet, nous n'avons pas perdu un seul grain !

– Parfait ! Le peuple du Shandong est un peuple brave ! Officier d'état-major Liu, retournez chercher un guide pour les accompagner au centre de stockage.

Le chef serre la main de l'instructeur.

Père dit, furieux : Dites donc, vous êtes un drôle de chef, vous, nous avons risqué notre vie tout le long du trajet, nous sommes morts de faim et n'avons pas touché à un seul grain du convoi, on nous avait dit que lorsque nous aurions rejoint l'Armée de libération, nous pourrions manger notre content, et vous nous renvoyez comme ça, sans même nous donner une goutte d'eau !

Le chef reste interloqué : Comment, vous n'avez pas encore mangé ?

– Mais ça fait même trois jours qu'on n'a rien mangé !

Le chef lance : Officier Liu, conduisez les camarades de la milice au village, et qu'on s'affaire pour eux aux cuisines !

– Ben voilà, c'est ça être un vrai chef !

Le chef rit : Dis donc, mon petit gars, tu ne manques pas de culot !

Père répond : Je voudrais pas me vanter, chef, mais à quatorze ans j'ai abattu un général de division japonais.

L'instructeur le reprend : Douguan, pas d'insolence !

Le chef dit : Oh, mais ce n'est pas rien ! Officier Liu, emmenez-les au village ! Et toi, le petit gars, demain je viendrai te poser quelques questions.

Le chef remonte à cheval, et galope vers les lumières.

Note

1. Le prénom Douguan signifie « Délicatesse de haricot », c'est le nom d'une chanteuse, toute petite, toute mignonne, engagée par la famille et mise en scène dans le célèbre roman *Le Rêve dans le Pavillon rouge*. Mais le vocable *guan* signifie aussi « fonctionnaire, officiel ».

Du même auteur

Le Radis de cristal
roman, traduit du chinois par Pascale Wei-Guinot
et Wei Xiaoping
Philippe Picquier, 1993, et « Picquier poche », nº 148

Les Treize Pas
roman, traduit du chinois par Sylvie Gentil
Seuil, 1995, et « Points », nº P1178

Le Pays de l'alcool
roman, traduit du chinois par Noël et Liliane Dutrait
prix Laure Bataillon
Seuil, 2000, et « Points », nº P1179

Explosion
nouvelle, traduite du chinois par Camille Loivier
Caractères, 2004

La Carte au trésor
nouvelle, traduite du chinois par Antoine Ferragne
Philippe Picquier, 2004, et « Picquier poche », nº 277

Enfant de fer
nouvelles, traduites du chinois par Chantal Chen-Andro
Seuil, 2004, et « Points », nº P3001

Beaux seins, belles fesses
roman, traduit du chinois par Noël et Liliane Dutrait
Seuil, 2004, et « Points », nº P1386

Le maître a de plus en plus d'humour
nouvelle, traduite du chinois par Noël Dutrait
Seuil, 2005, et « Points », nº P1455

La Mélopée de l'ail paradisiaque
roman, traduit du chinois par Chantal Chen-Andro
Messidor, 1990, nouvelle traduction Seuil, 2005,
et « Points », nº P2025

Le Supplice du santal
roman, traduit par Chantal Chen-Andro
Seuil, 2006, et « Points », nº P2224

Le Chantier
roman, traduit du chinois par Chantal Chen-Andro
Scandéditions, 1993, nouvelle traduction Seuil, 2007,
et « Points », nº P2670

La Joie
roman, traduit du chinois par Marie Laureillard
Philippe Picquier, 2007, et « Points », nº P4095

Quarante et un coups de canon
roman, traduit du chinois par Noël et Liliane Dutrait
Seuil, 2008, et « Points signatures », nº P3122

La Dure Loi du Karma

roman, traduit du chinois par Chantal Chen-Andro
Seuil, 2009, et « Points », nº P2460

Grenouilles
roman, traduit du chinois par Chantal Chen-Andro
Seuil, 2011, et « Points », nº P2900

Le Veau, *suivi de* Le Coureur de fond
nouvelles, traduites du chinois par François Sastourné
Seuil, 2012, et « Points », nº P3121

Au pays des conteurs
Discours de réception du prix Nobel de littérature 2012
traduit du chinois par Chantal Chen-Andro
Seuil, 2013

Le Grand Chambard
traduit du chinois par Chantal Chen-Andro
Seuil, 2013, et « Points », nº P3225

Le Clan du sorgho rouge
roman, traduit du chinois par Sylvie Gentil
Seuil, 2014, et « Points », nº P4264

Dépasser le pays natal,
Quatre essais sur un parcours littéraire
essais, traduits du chinois par Chantal Chen-Andro
Seuil, 2015

Professeur singe, *suivi de* Le Bébé aux cheveux d'or
nouvelles, traduites du chinois par François Sastourné

et Chantal Chen-Andro
Seuil, 2015

Le Clan des chiqueurs de paille
roman, traduit du chinois par Chantal Chen-Andro
Seuil, 2016

Les Retrouvailles des compagnons d'armes
roman, traduit du chinois par Noël Dutrait
Seuil, 2017